[illegible]me Année N° 1 1er Janvier 1916

PERIODICAL ROOM
RECEIVED
JAN 25 1916
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Ernest Lavisse	*Bonne Année !*	5
Marcel Prévost	*L'Adjudant Benoît* (2e partie)	15
André Chevrillon	*L'Angleterre et la Guerre.* — IV	45
Johan Bojer	*Le Caméléon* (1re partie)	85
Fernand Farjenel	*Une Armée jaune*	112
Francis de Miomandre	*Rémy de Gourmont*	138
Commandant Davin	*Les Corsaires allemands*	163
Lucien Lobbé	*Lettres d'un Instituteur de la Classe* 14	182
Adolphe Landry	*Le Régime fiscal de l'Alcool*	205

Copyright 1916, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

BONNE ANNÉE !

31 décembre 1915.

Des millions d'êtres échangeront demain le vœu traditionnel ; mais leurs embrassements seront tristes, et de terribles souvenirs se mêleront aux souhaits du jour de l'an.

Bonne année, quand même !

Certes, l'épreuve est longue, et elle est cruelle, non seulement par les souffrances de nos cœurs et par les blessures à tant d'amours de pères et de mères, de frères et de sœurs, d'épouses et de fiancées ; aux deuils personnels, un autre s'ajoute, imprécis et immense; nous portons le deuil de l'humanité.

Où en est, en effet, l'humanité au commencement de la seizième année du XXe siècle?

Un peuple énorme veut élargir indéfiniment son pâturage afin de mieux manger, de mieux boire, de mieux vivre, car c'est bien de cela qu'il s'agit au fond des fonds. Ses bergers ont exaspéré ses appétits en leur donnant des raisons sublimes : la supériorité de sa race, une prédestination au commandement, une mission divine, le devoir de « sauver le monde ».

L'Allemagne a longuement préparé cette guerre, avec une méthode qui est la perfection même. Depuis les grands desseins de la stratégie jusqu'aux moindres détails de l'équipement et de l'armement, elle a tout prévu, tout réglé. En

294587

même temps, son grand état-major écrivait des préceptes de guerre dans un code atroce; elle était prédisposée à y obéir par sa naturelle dureté, son mépris des droits d'autrui et la férocité de son orgueil.

Elle a fait la mauvaise guerre « la male guerre », comme on disait jadis, et son âme se réjouit d'être inhumaine. L'Allemagne rit de son gros rire, quand les zeppelins ont bombardé Londres endormi, quand ses avions ont choisi l'heure du marché à Lunéville et à Vérone, afin que les éclats de leurs bombes eussent les meilleures chances de déchirer de la chair humaine. Mais la joie suprême lui est donnée par les exploits des sous-marins; l'immense noyade de la *Lusitania* fut un régal pour ces gloutons. Ces faits et beaucoup d'autres seront retenus par l'histoire à titre de témoignages sur la psychologie de l'Allemagne. Je le demande : trouverait-on dans toute l'armée française, dans toute l'armée anglaise, dans toute l'armée italienne, dans toute l'armée russe, un conseil de guerre capable de condamner et un peloton d'exécution capable de fusiller une miss Cavell? Trouverait-on, en un pays quelconque, une opinion publique qui s'étonne de l'universelle réprobation provoquée par cet acte monstrueux : « Qu'avez-vous à dire, écrivent les journaux allemands? Toutes les règles de la procédure ont été strictement observées. » — Nous avons à dire que vous êtes des sauvages.

Ce ne sont là que de menus détails dans l'histoire de cette guerre. Considérez l'ensemble, les pillages et les incendies méthodiques, les razzias de foules inoffensives emmenées en dure captivité, la destruction de monuments où nos ancêtres ont exprimé leurs âmes aïeules des nôtres, les immenses tueries de tant de champs de bataille en Europe et en Asie, et, réapparaissant parmi ces horreurs, les vieilles compagnes des anciennes guerres, la famine et l'épidémie.

Les Allemands nous reprochent de calomnier Attila, dont leur empereur un jour invoqua le souvenir. Ils ont raison : ce n'est plus le roi des Huns qui est le grand destructeur, le grand tueur. Le plus sinistre personnage de toute l'histoire est cet empereur qui révéla plusieurs fois son rêve de domination universelle, expliqua, il est vrai, que l'Allemagne conquerrait le monde par ses vertus, son travail et son génie et

non par la force; se proclama pacifique, crut très probablement qu'il pourrait se contenter de gestes de son épée accompagnés de paroles éclatantes; mais, un jour, sentit l'irrésistible force des passions de son peuple et de son entourage, s'offusqua de la popularité de son fils le Pangermaniste, déchaîna la guerre, crut à la victoire prompte et absolue, et aujourd'hui, étonné, avoue son étonnement à ses soldats en leur annonçant la campagne d'hiver, court dans son automobile blindée, d'un front à l'autre, dévore des distances de milliers de kilomètres jalonnés de désastres, harangue ses soldats : « Il me faut Nancy, il me faut Calais, il me faut Riga, Pétrograd et Moscou; allez, votre empereur est là qui vous regarde! » Et il jette les régiments, les brigades, les divisions, les corps d'armée, les armées dans les fournaises qui ont déjà dévoré des millions d'hommes.

***

Voilà donc où en est l'humanité en Allemagne au commencement du xxe siècle.

Hors d'Allemagne, que fait-elle, et que pense-t-elle?

Il est vrai, l'histoire de l'humanité n'est pas belle en toutes ses pages ; oh non ! Si les professeurs d'histoire n'avaient à enseigner que les beautés de l'histoire, leur tâche serait légère. Toujours les cités et les nations furent égoïstes, comme les individus, la France exceptée, à quelques dates de son histoire. Toujours l'intérêt détermina leur conduite; rien n'est plus naturel d'ailleurs, et nous l'oublions trop, dans nos jugements sur la conduite des neutres. Chacun des États balkaniques a consulté dans la grande crise ses intérêts, dont nous paraissons trop ignorer la légitimité et la complexité, portés que nous sommes en notre naïveté à croire que les neutres n'ont rien de mieux à faire que d'accourir à notre aide. Puis les Balkaniques ont peur, et la peur est, comme l'égoïsme, toute naturelle à l'homme, et il faut avouer que, lorsqu'elle est inspirée par l'Allemagne, elle est excusable. L'Allemagne ne s'est pas trompée en croyant que la terreur est un agent politique et militaire de tout premier ordre; aux méditations des États, elle a proposé le sort de la Belgique. « Nous ne

voulons pas, disent les Hellènes, être traités comme les Belges. » Soyons justes, les Balkaniques ont eu de sérieuses raisons de ne pas se précipiter dans nos bras.

Mais, tout de même, l'explication que les Grecs ont donnée de la rupture de leur traité avec les Serbes est trop ingénieuse, vraiment. Jamais sophiste de l'ancienne Athènes n'a trouvé plus sophistique excuse à plus claire infamie. Et que dirons-nous des Bulgares, de cette longue perfidie, si invraisemblable qu'elle nous a trompés, de cette coalition des Bulgares et des Austro-Allemands contre la petite Serbie héroïque, et de l'audace qu'ont ces vainqueurs lâches de célébrer leurs victoires? Le Radoslavof se félicite que la Bulgarie soit l'alliée des Turcs, qui l'ont si longtemps et si durement opprimée, contre les Russes, ses libérateurs. Cela prouve, dit-il, que nous sommes arrivés à « la maturité politique ». Et je me figure le sourire sardonique et faux de Ferdinand de Cobourg, ce personnage étrange, câlin et méchant, enflé d'ambitions, capable d'effrontées entreprises, et, en même temps, hanté par toutes les peurs. Je l'ai entendu se prédire une fin funeste, que je lui souhaite de tout mon cœur.

***

L'histoire politique de cette guerre est donc une très vilaine histoire.

Sans doute, dans l'humble silence de l'humanité neutre, deux voix se sont élevées, celle du chef d'une grande puissance, le président de la République des États-Unis, celle du chef d'une autre grande puissance, l'Église catholique; mais comme elles sont prudentes et embarrassées, les deux voix! A la Maison blanche de Washington, comme au Vatican romain, on examine les mots à la loupe, on les pèse à la fine balance du juriste ou du théologien.

Le président Wilson, lorsque furent apparus au grand jour les attentats perpétrés aux États-Unis par des Austro-Allemands sur le territoire de la République américaine, s'est décidé à renvoyer chez eux le représentant de l'Autriche, puis deux attachés de l'ambassade d'Allemagne ; il vient de flétrir par des paroles très sévères la conduite de ces étrangers qui

abusent si odieusement de l'hospitalité américaine. Il a déclaré « crime » la destruction de l'*Ancona*. Mais il avait laissé passer sans protestation la violation répétée d'actes internationaux souscrits par les États-Unis, comme celui qui garantissait la neutralité de la Belgique, ou même inispirés et vivement désirés par eux, comme les arrangements relatifs à l'arbitrage, au droit des gens, et aux droits des belligérants en temps de guerre. Beaucoup d'Européens pensaient que les États-Unis étaient de taille à prendre dans le monde le rôle d'une grande puissance morale. Cette illusion s'est évanouie.

Le souverain pontife a parlé plusieurs fois d'un ton dolent et obscur. Des curieux ont essayé de savoir ce qu'il a voulu dire au juste, Des interviews ont été publiées. « Comment, a dit un cardinal interviewé, vous trouvez que Sa Sainteté n'a point protesté contre des actes qu'Elle réprouve? » Et, prenant telle lettre ou telle encyclique, il l'a lue, en élevant la voix à certains passages; dans ces passages, on découvre en effet ou l'on croit découvrir « quelque chose comme ça »; mais il y faut de l'attention et de la bienveillance.

***

Une des marques du temps présent est la décadence ou la ruine d'institutions et d'idées qui semblaient capables de mettre la concorde entre les nations.

Ruine de l'internationalisme religieux. Les cardinaux de France ou de Belgique et d'Allemagne, s'ils se rencontrent « au seuil des apôtres », se saluent avec des regards détournés, comme des gens qui ne se connaissent plus et n'ont pas envie de refaire connaissance. Le cardinal-archevêque de Malines et le cardinal-archevêque de Cologne ont été convoqués à Rome par le pape ; mais le premier a refusé le voyage. Les évêques des pays belligérants prient les uns contre les autres; de même, les fidèles des autres confessions chrétiennes. Les frontières interceptent Dieu et le localisent. Ce n'est plus Dieu pour tous ; c'est Dieu pour chacun. On dirait une régression du polythéisme, un retour aux Dieux des cités antiques, ennemis les uns des autres.

Ruine de Dieu, si Dieu pouvait être ruiné ; mais Dieu est à

tout le moins compromis par l'empereur Guillaume qui se dit son représentant sur terre, et le remercie et le loue des victoires allemandes, et par de stupéfiants prédicateurs :

« *Nous ne haïssons pas nos ennemis. Nous suivons le commandement de Dieu qui nous enjoint de les aimer, nous considérons que nous faisons une œuvre d'amour en les tuant, en les faisant souffrir, en brûlant leurs maisons, en envahissant leurs territoires. L'amour divin est répandu dans le monde, mais les hommes doivent souffrir pour leur salut.* »

Ainsi a parlé, dans la principale église de Berlin, le pasteur Rheinold Seeberg, professeur à l'Université de cette ville.

« *La conscience de notre mission divine nous permet de nous réjouir et d'être heureux d'un cœur plein de reconnaissance, quand nos engins de guerre abattent les fils de Satan, et quand nos merveilleux sous-marins, instruments de la vengeance divine, envoient au fond des mers des milliers de réprouvés. Et nous devons combattre les méchants par tous les moyens possibles ; leurs souffrances doivent nous être agréables ; leurs cris de douleur ne doivent pas émouvoir les sourdes oreilles allemandes.* »

Ainsi a parlé, dans sa chaire évangélique, le pasteur Lœbel, de Leipzig.

« *La mission divine de l'Allemagne, mes frères, est de crucifier l'humanité* (pour assurer sa rédemption). *Par suite, le devoir des soldats allemands est de frapper impitoyablement ; ils doivent tuer, ils doivent brûler, ils doivent détruire. Des demi-mesures seraient impies. Ce doit être une guerre sans pitié*[1]. »

Ainsi a parlé, dans sa chaire évangélique, le pasteur Philippi, de Berlin.

Il ne faudrait pas croire que les Révérends Seeberg, Lœbel et Philippi soient des exceptions parmi la foule des prédicants d'Allemagne. D'autres paroles pourraient être citées en grand nombre, tout aussi atroces.

1. *Le Standard* de Londres a publié, le 4 décembre, ses sermons, dont les extraits qui viennent d'être cités ont été traduits par *le Temps* le 10 décembre. — Le Synode de l'Église luthérienne française a protesté contre ses coréligionnaires d'Allemagne, si toutefois on peut appeler coréligionnaires des hommes qui n'ont pas le même Dieu.

Trouverons-nous du moins contre ces pieuses fureurs, un recours auprès de la philosophie, de la science, de la raison, puissances morales autrefois révérées?

L'Allemagne vient de démontrer à quelles fins peuvent être employées la philosophie et la science, l'une déifiant la force, et l'autre l'armant de si terribles armes. L'ancienne philosophie humanitaire ne semble plus qu'une vieille radoteuse. Le pacifisme vient d'équiper en Amérique un vaisseau, la *Colombe*, pour apporter à l'Europe le rameau d'olivier ; et ce voyage semble une tournée de charlatan colossal.

Enfin à toutes les ruines, ajoutez celle de l'Internationale ouvrière, qui conçut tant de beaux et chimériques espoirs.

Au total, l'égoïsme des groupes humains s'est exaspéré ; les forces morales sont perverties ; la raison, impuissante : des violences, des lâchetés, des canailleries, un tas d'horreurs et d'ordures, voilà l'humanité comme elle se montre après qu'elle a vécu des milliers de siècles. Ne vaut-il pas mieux souhaiter que cette année soit pour elle la dernière des dernières ?

***

Non, car l'humanité a plus de milliers de siècles à vivre encore qu'elle n'en a vécu jusqu'à maintenant. Il est impossible que l'abomination même de cette crise ne lui serve pas de leçon. L'excès du mal la contraindra à chercher et à trouver un remède.

A l'anarchie humaine d'aujourd'hui, l'Allemagne offre un remède qu'elle tient tout prêt, son hégémonie providentielle Nous pensons, nos alliés et nous, que chaque nation a le droit de vivre par cela même qu'elle s'est donné la peine de naître, une peine souvent très rude, et que ce droit de chacune doit être garanti par toutes. Nous voulons régler par un statut international leurs relations de manière à prévenir les conflits. Nous attendons de la raison humaine recouvrant enfin ses droits, une libre organisation progressive qui fasse concourir les peuples à des fins communes.

L'organisation rêvée par l'Allemagne serait certainement plus rapide et plus simple ; mais l'orgueil allemand, la dureté

allemande, l'âpreté allemande la rendraient vite intolérable. Le monde se soulèverait dans une « guerre d'indépendance », plus terrible que la guerre d'aujourd'hui. — L'Allemagne victorieuse assurerait à la guerre un avenir indéfini.

Donc, nous combattons le bon combat, nos alliés et nous. Bonne année à nos alliés ! Bonne année à la France !

En aucun moment de son histoire, la France n'a été si belle. La guerre l'a surprise matériellement mal préparée, et, semblait-il, mal préparée moralement. Sa vie politique était lamentable. Travaillée par des haines de partis, par des jalousies d'individus, par de petites intrigues qui devenaient de grosses affaires ; réduite à se demander si M. Un tel, ou bien M. Tel autre l'emporterait dans la dispute du pouvoir, sans que, d'ailleurs, elle eût lieu de se passionner, ni pour l'un, ni pour l'autre, elle semblait descendre, descendre, enlisée dans les marais stagnants.

Tout à coup elle se révéla prête à tous les grands devoirs, si calme, si sérieuse, comprenant tout de suite qu'il s'agissait de son honneur, de sa vie et de la liberté du monde.

Nation guerrière, de belle allure, elle aima, dès sa naissance, le combat en plein jour, à espace découvert, *gens sueta in aperto pugnare*, a dit César, et elle s'est résignée à la guerre de nuit, terrée, comme honteuse, à la guerre guet-apens ; elle a converti son élan en une longue patience.

Elle garde toute la générosité de son âme. Lorsque le dessein apparut d'accabler la Serbie par une infâme coalition, qu'elle nation s'est jetée la première dans la périlleuse aventure? La nation sur qui pèse la plus grande force de l'ennemi, quelle contient à 80 kilomètres de sa capitale, la France.

Bonne année à la France !

Que cette année 1916 soit celle de l'effort suprême et de la victoire ! Mais sachons bien que l'effort sera très rude. Il faut que chacun de nous y participe selon ses moyens et par delà ses moyens.

Parlons net : nous sommes beaucoup trop en France qui continuons de vivre à peu près comme nous vivions avant la guerre. Nos tables ne sont guère moins bien servies ; les restaurants à la mode ne chôment pas, ni les théâtres ; le thé de cinq heures a gardé ses souriants habitués. Il est temps de changer

ce régime et de nous réduire au nécessaire pour conformer notre conduite à l'état des choses. C'est, d'ailleurs, notre devoir de faire des économies pour payer notre dette aux œuvres de charité et de solidarité qui ont grand besoin d'être soutenues, et puis, si cela est encore nécessaire comme il est probable, pour prêter notre argent à la France.

Souvenons-nous que notre argent nous vient de la France, de son sol, de son ciel et des vertus qui en sont nées.

Prévoyons des moments d'inquiétude, même de grande inquiétude, d'émotions très pénibles, mais, pour résister à la tentation de défaillir, recourons à quelques réflexions très simples qu'il faut toujours avoir présentes à l'esprit.

Voyons : ils ont bien cru, n'est-ce pas, qu'ils en auraient vite fini avec la France? L'empereur Guillaume a bien tenu pour la chose la plus certaine du monde qu'il entrerait à Paris triomphalement. Il s'est vu, en son imagination déréglée, passer sous l'Arc de l'Étoile, et, tournant la tête à gauche, à droite, insulter de son regard les noms de nos victoires et la Marseillaise et Napoléon.

Ils ont bien cru qu'une fois réglé le compte de la France, ils auraient vite fait d'anéantir les forces russes et d'installer des gouverneurs à Pétrograd et à Moscou.

Ils étaient sûrs que, par la collaboration de von Tirpitz et de von Zeppelin, ils détruiraient l'Angleterre.

D'autre part :

Le chancelier von Bethmann-Holweg a bien dit à l'ambassadeur d'Angleterre, en août 1914 : « Nous sommes obligés de faire vite », et toute leur formidable organisation militaire tendait à faire vite, en effet, parce que la vie économique de l'Allemagne ne pouvait supporter une longue guerre.

Certes, on a eu tort de nous dire trop tôt et trop souvent que l'Allemagne est à bout de ressources. Dans les précautions qu'elle a prises, parce qu'elle est prudente et prévoyante, plus prudente et plus prévoyante que nous, nous avons vu à tort des preuves de détresse immédiate. Il n'en est pas moins vrai que l'Allemand ne mange plus à sa faim, que son pain est rationné, que la semaine allemande a des jours sans viande, et, pour des estomacs d'Allemagne, ils sont longs, les jours sans viande.

Le compte des milliards dépensés par les belligérants est

extravagant. Toute la richesse amassée dans la paix et par la paix, la guerre la dévore ; et voici l'une des deux capitales questions d'aujourd'hui : « Laquelle des deux coalitions sera ruinée la première? »

Or, il n'est pas douteux que la réserve de milliards, qui attendent l'heure de descendre à l'abîme, est plus grosse en Angleterre et en France qu'en l'Allemagne, si fort obérée déjà, gênée dans son commerce, enserrée par le blocus, obligée d'assister la pénurique Bulgarie, la Turquie famélique, et l'Autriche, vouée à la banqueroute prochaine.

Voici l'autre question capitale : « Chez qui, d'abord, s'épuisera la réserve d'hommes ? »

L'Allemagne, pour faire « vite », a jeté tout de suite dans l'action le principal de ses forces, employant ses meilleures réserves dès le premier jour. Au courant de l'année 1915, les appels de classes et les appels des bans du *Landsturm* s'y sont succédé avec une rapidité fiévreuse. Pourtant elle n'a procédé à aucune formation nouvelle depuis le mois de janvier. Les meilleurs experts affirment que, si elle n'est pas encore aujourd'hui au bout de ses forces, elle ne pourra plus dans quelques mois, que combler les vides énormes faits dans ses rangs. D'autre part, à mesure que la guerre se prolonge, la qualité de ses troupes diminue nécessairement, soit parce que les appelés sont plus âgés, soit parce que leur instruction est plus courte; soit pour ces deux raisons conjointes. En contraste, l'Angleterre arme un nouveau million d'hommes et la Russie, plusieurs millions. Dans les quatre pays alliés travaillent les usines de guerre avec une activité enfin organisée. La quadruple alliance disposera en 1916 de forces et de moyens supérieurs à ceux qu'elle a employés en 1915.

Ne voilà-t-il pas des faits et des raisons capables de rassurer les inquiets et de leur donner la certitude que nous n'aurons pas dit en vain : « Bonne année » à la France ?

ERNEST LAVISSE

L'ADJUDANT BENOÎT [1]

VI

L'adjudant poursuivit :

— J'avançais, je m'arrêtais, j'écoutais : non, je n'étais pas assez proche encore. Je repartais. Eux ne bougeaient pas, tranquillement assis à deviser. Enfin, des mots me parvinrent nettement :

« — ... *zu spæt... widerholen... Festung...*

» De ce que les interlocuteurs parlaient allemand, il n'y avait pas lieu de conclure encore rien de précis, car, sur ces confins du Pays d'Empire, une conversation dans la langue des voisins n'est pas chose rare ni singulière. Tout de même, le cœur me battait : il me semblait que la clé du secret auquel je me heurtais depuis quelque temps était à portée de ma main. Je me traînai un peu plus avant, pour mieux entendre; allongé sur le ventre, le menton posé sur mes mains à plat, je tendis mon tympan. Les voix continuaient, et maintenant je ne perdais plus une syllabe de leur conversation. J'avais assez la pratique de la langue allemande pour reconnaître que l'une était la voix d'un homme de condition, l'autre celle d'un homme... d'un homme plus simple, comme moi, par exemple. Mais aucun des deux interlocuteurs ne donnait

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1915.

de titre à l'autre en lui parlant, ce qui, entre Boches, est assez rare pour constituer un fait digne de remarque.

» Tapi au ras de terre dans mon fourré, à une douzaine de mètres de ces deux hommes, j'ai passé environ trois quarts d'heure. Trois quarts d'heure : je compte tout ce temps que je restai le ventre et le menton collés au sol; le tête-à-tête des deux hommes, tranquilles à bavarder, ne dura pas moitié aussi longtemps. Vainement je m'écarquillai les yeux pour les voir : les fourrés qui nous séparaient doublaient l'obscurité de la nuit. Je m'imaginai qu'ils étaient assis côte à côte, me tournant le dos, sur un tronc d'arbre couché le long du chemin. Il y en avait un qui fumait une pipe : il la gardait souvent entre ses dents tout en parlant ; il ne la retirait que quand il s'animait et lorsqu'ensuite il la reprenait, il la suçait avec bruit. C'était celui des deux interlocuteurs qui parlait comme un monsieur.

» Ils dirent d'abord des choses insignifiantes, ou qui me parurent insignifiantes parce que je ne pouvais pas comprendre à quoi se rapportaient leurs paroles. Une certaine « Herta », qui devait habiter la campagne voisine, fut le sujet de quelques réflexions. L'homme à la pipe la trouvait sotte et imprudente : l'autre la défendait en disant qu'elle était sûre et fidèle. L'homme à la pipe fit ensuite observer qu'il était tard, et que c'était bien étonnant d'avoir si longtemps à attendre : mais il ne spécifia pas ce qu'ils attendaient. « *Er kommt sicher* » fit l'autre, ce qui, comme vous le savez, veut dire en allemand « il vient » ou « il viendra sûrement ». Cette simple phrase me fit tressauter le cœur. « Il » c'était Rimsbach, sans aucun doute. Je m'approchai encore un peu pour mieux entendre ce qu'ils allaient en dire, mais ils n'insistèrent pas et s'entretinrent du « bureau », du bureau auquel ils étaient évidemment rattachés tous les deux, et des difficultés qu'ils avaient à correspondre avec ce bureau. En disant cela, ils baissaient la voix d'instinct, et les mots qu'ils prononçaient me devenaient très malaisés à saisir. Ils reprirent un ton naturel pour converser de la guerre, comme l'auraient pu faire des gens quelconques ; mais alors, bien qu'ils ne mîssent aucune passion dans leurs propos, je ne doutai plus qu'ils ne fussent des Boches à la façon tranquille dont ils constataient

l'avance allemande à travers la Belgique et prévoyaient aussi la prise de Verdun.

« — *Achtung!* — fit brusquement l'homme à la pipe.

» Ils se turent; l'oreille à ras du sol comme je l'avais, je perçus un pas qui s'en venait. Le complice... le Rimsbach!... Ah! que j'ai eu de peine à me retenir de sauter hors de ma cachette, de courir à lui et de l'éventrer avec mon couteau à cran! Mais la conjoncture était trop grave pour rien risquer. A tout prix il fallait assister à l'entretien des trois espions.

» Une voix dit d'assez loin, d'un ton net mais sans crier :

« — *Alo!*

» L'homme à la pipe répondit :

« — *Alo!*

» Et alors il m'arriva sur place, sans que je bouge, quelque chose d'extraordinaire et qui jamais ne m'était arrivé... Au simple échange de ces deux appels, et sans aucunement me rendre compte pourquoi, je ressentis un malaise tellement intense, que si je n'avais déjà été par terre, pour sûr je serais tombé.

» Mes oreilles se mirent à bruire comme les coquillages, mes tempes furent ardentes, puis toute froides; la sueur m'inonda, mes mâchoires se soudèrent ensemble : en somme, pour la première fois de ma vie, mon capitaine, et je suppose pour la dernière, je perdis connaissance sans qu'aucun choc, sans qu'aucune blessure en fussent la cause.

» Cela ne dut pas durer très longtemps, moins d'une minute sans doute, une minute au plus; mais mon retour à la perception nette des choses fut assez lent. En revenant à moi, je ne compris pas d'abord ce que je faisais là, couché sur le sol dans la nuit ; j'écoutai avec distraction les voix qui parlaient dans le voisinage de mes oreilles; on eût dit que tout m'était subitement devenu étranger, sauf une catastrophe qui venait de me frapper, qui m'avait privé de sentiment et qui me laissait encore démoli et désespéré. Et le plus bizarre, c'est que je ne parvenais pas à m'expliquer ce qu'était cette catastrophe ni à me rappeler ce qui l'avait provoquée.

» Un bon moment, j'écoutai la conversation des trois hommes avec intelligence, mais avec indifférence; une sorte de brouillard qui enveloppait mon esprit se dissipait par degrés. Je

redevins lucide; je redevins le maréchal des logis Castain, guettant trois espions. Et du même coup je compris pourquoi un instinct perspicace, plus prompt et plus sûr que l'intelligence et la déduction, m'avait frappé au cœur et ôté la connaissance. La troisième voix qui parlait à présent n'était pas celle de Rimsbach... Cela, j'en eus tout de suite la certitude. Je m'efforçai quelque temps de contrecarrer avec ma raison le témoignage de mes oreilles. On appelait « Fritz » ce troisième interlocuteur... « Ce n'est qu'une similitude de voix », pensais-je... Mais quand le Fritz se mit à dire : « J'ai dû attendre que le maréchal des logis ait quitté le pavillon » — je ne pus plus douter. L'homme qui parlait n'était pas Rimsbach.

» C'était Joze Archer.

» Et maintenant, comprenant avec ma raison, — non plus avec mon instinct, — tout ce que ce fait avait de conséquences pour ma vie à moi, je sentis de nouveau bourdonner mes tempes. Cette fois, je réagis... A tout prix, je voulais savoir. Ce n'était plus le moment de se trouver mal comme une fille. Mais puisque je me confesse à vous, mon capitaine, je puis bien vous avouer que, tout en m'appliquant à ne rien perdre de la conversation des trois espions, je sentais de grosses larmes couler de mes yeux sur mes moustaches et sur mes mains.

» La conversation des trois espions, je l'écrirais encore aujourd'hui sans y changer un mot. C'était surtout l'homme à la pipe et Joze qui parlaient; l'autre ne les interrompait guère. Ils parlaient allemand, Joze très couramment, bien qu'avec un accent de dialecte :

« — Il faudra couper quelques branches en haut d'un de vos peupliers, — recommandait l'homme à la pipe. — On distingue mal les lumières. Ou bien alors, il faudra faire vos signaux plus haut.

« — Les faire plus haut, — répliquait Joze, — ce n'est pas possible : je les fais du dernier étage de la tourelle. Mais je trouverai une bonne raison pour flanquer le peuplier par terre... Je me doutais bien qu'il gênait. Il s'est mis à pousser par la pointe, cet été.

« — Bon! — brusqua l'autre. — Racontez votre déjeuner.

« — Voilà, — reprit Joze. — Le lieutenant Rabot commande la 2e section de la 6e batterie, au fort de Cissey. En bavardant, il a donné les effectifs de Cissey, tous ceux qui y sont cantonnés, et aussi tous ceux qu'on attend. Je les ai notés aussitôt après sur le papier que je vous ai remis tout à l'heure.

« — Nous les avions déjà.

« — Peut-être pas au complet : en tout cas ça servira de contrôle. Ensuite le lieutenant a parlé de ses chefs. Le capitaine Ulric de la 6e est brave, bon cavalier, mais brouillon. Le commandant de Boisac, chef du groupe lourd, est très intelligent, très aimé des hommes. Quant au colonel Meritz, le lieutenant n'a pas caché que c'est, comme disent les welches, *eine Baderne.*

« — Tout le monde est du même avis là-dessus, — fit l'homme à la pipe. — Mais on ne le déplacera pas, il est très appuyé. Rien de bien intéressant dans tout ça. Reste la question des mitrailleuses.

« — J'ai les renseignements les plus précis, — reprit Joze. — Les quatre qu'on attendait pour armer la position du Haume sont arrivées, avec beaucoup de munitions. On les installera demain. Le commandant de Boisac est convaincu qu'avec ça, aucune attaque d'infanterie ne peut déboucher par la route en lacet qui monte vers Uffigny par le bois.

« — *Wahrscheinlich,* — dit le fumeur après réflexion. — Il oublie seulement, le commandant, qu'avec un obus de 105 ou deux au plus, on lui fera sauter ses quatre moulins à café à la fois. Où est-elle exactement, cette position du Haume?

« — A la cote 326, — dit le second espion, celui qui ne fumait pas et qui ne me faisait pas l'effet d'un monsieur. — Je l'ai repérée dès le lendemain de la mobilisation. On y accédait alors comme on voulait. J'ai fait un écarté avec le territorial qu'on avait fourré là et qui ne savait même pas à cause de quoi il montait la garde.

« — Et à présent? — demanda le chef.

« — A présent, il y a un poste, on n'approche plus.

« — Mais puisque c'est repéré?

« — C'est repéré... à moins qu'on n'ait changé.

» Joze prit la parole :

« — Je me charge d'y aller. Je demanderai au petit maréchal des logis de m'y mener.

« — Et s'il ne veut pas?

« — Il fera tout ce que je lui demanderai.

« — Bon...

» Les autres ne furent pas curieux de savoir pourquoi le petit maréchal des logis ferait tout ce que voudrait Joze, et Joze ne le dit pas. Mais moi, j'avais bien compris sa pensée. Et vous concevez, mon capitaine, ce qui me déchirait le cœur... Que Joze Archer fût un espion, c'était déjà, pour moi, une chose épouvantable... Mais celle qui vivait auprès de lui, qu'il paraissait aimer sincèrement et qui l'aimait aussi?... Pouvais-je admettre qu'elle ignorât le métier qu'il faisait?... Si elle était son associée, elle se jouait donc de moi, elle aussi? elle servait d'appeau pour « le petit maréchal des logis »?...

» Les trois compères avaient cessé de parler de moi; ils s'entretenaient du « bureau » comme tout à l'heure et organisaient un rendez-vous pour le surlendemain, quand Joze Archer aurait visité le groupe de mitrailleuses. Et moi je repensais à des choses qu'avaient dites les deux Allemands avant l'arrivée de Joze. Cette Herta dont ils avaient parlé?... Herta, Gerta, ce sont des façons qu'ont les Allemands d'abréger le nom de Gertrude... Ah ! mon capitaine ! imaginez ce que j'ai enduré là, certain d'une vérité affreuse, que le père de ma petite bien-aimée était un bandit vendu aux Boches, et contraint de douter de ma petite bien-aimée elle-même... J'en ai mordu à même la mousse de la terre, pour ne pas crier, pour ne pas sangloter tout haut.

» Les trois interlocuteurs se turent un assez long moment, pendant lequel je n'entendis plus que le bruit de succion de l'homme à la pipe. Je constatai que l'obscurité était peu à peu devenue moins opaque, bien que le crépuscule du matin dût encore tarder longtemps. Il n'était même pas minuit, mais il y a certaines nuits d'été où le jour s'annonce ainsi bien à l'avance, sans qu'on puisse se rendre compte si la clarté vient de dessous l'horizon, ou du ciel étoilé. Sans doute les espions eurent une impression analogue : ils échangèrent quelques mots à voix trop basse pour que je pusse les entendre ; puis ils se levèrent, et, sans se serrer la main les uns aux autres, à

ce qu'il me sembla, sans prononcer de formules de politesse pour se dire adieu, se séparèrent. Le pas des deux étrangers s'éloigna dans la direction de la vallée de Cissey; Joze, demeuré seul, commença par allumer une cigarette, puis se mit en marche sans hâte, non pas vers le chemin par où il était venu, mais vers la route forestière que j'avais suivie moi-même. Il ne semblait prendre aucune précaution pour assourdir le bruit de sa marche, ni chercher aucunement à se cacher, et, de fait, que craignait-il? On était habitué à ses rondes tardives ou matinales ; si quelqu'un d'Uffigny le rencontrait, il ne serait pas compromis pour cela. Moi cependant, en m'efforçant d'éviter qu'on m'entendît, j'avais rampé aussi vers la route, par la même trouée qu'en venant : j'étais sûr de le devancer. En effet, tapi sur la lisière du fourré, je le vis passer à cinq pas de moi, tranquille, le point rouge de sa cigarette lui éclairant la moustache et un peu le nez. C'est à ce moment-là que je me suis bien ressaisi ; il n'y a pas de quoi me vanter, je le sais ! et je sais aussi ce que j'aurais été s j'avais hésité. Enfin, mon capitaine, je n'ai pas hésité : il n'y a plus eu, pour moi, de père Joze ni de Gertrude. Je me suis dit : voilà un espion, tu es soldat, il faut l'arrêter.

» J'étais, comme vous pensez, plus fort que Joze : mais Joze était solide pour ses soixante ans, et il ne s'agissait pas de le laisser échapper. D'autre part, j'aurais eu de la répugnance à me battre corps à corps avec lui, à le blesser. Je pensai tout cela vivement, mais pourtant sans bousculade ; je ne risquais rien à prendre mon temps ; je suivais mon homme à une trentaine de pas, et comme il ne se méfiait de rien, même s'il gagnait de l'avance, il ne pouvait pas m'échapper. Je commençai par ôter les bandes molletières, en drap solide, qui m'enveloppaient les jambes, par dessus mon pantalon. Il me fallait des liens pour garrotter l'espion, une fois à terre. En outre, j'avais une ceinture bleue. Pour le mettre à terre, j'employai un truc que j'avais appris au régiment, d'un camarade, qui, dans le civil, avait pas mal roulé entre la Villette et Saint-Denis, qui ne valait pas cher, mais qui connaissait tous les tours des rôdeurs de nuit : il paraît que celui-là est recommandé quand on veut « avoir le pante » bien proprement, sans le casser. On s'approche doucement jusqu'à être presque

sur les talons de l'individu qu'on suit : on tousse bruyamment. L'autre ne se retourne jamais tout à fait, ce qui pourrait le rendre dangereux, mais à moitié, ce qui lui ôte toute faculté de se défendre, et, d'ailleurs, il a peur : un coup de tête vers la taille et il est par terre. Cela ne manqua pas : c'est immanquable, et, malgré la disproportion de nos forces, Joze m'aurait eu de la même manière si les rôles avaient été échangés. De plus, le coup de tête contre le thorax coupe, un long moment, la respiration du bonhomme. J'eus tout le loisir de lui lier ensemble les poignets avant qu'il recommençât de souffler. Je ne me donnai même pas la peine de lui attacher les pieds. Je savais que je courais trois fois plus vite que lui, même après ma blessure, et je ne me souciais pas d'avoir à le porter.

VII

» En revenant à lui, il se trouva assis par terre, le dos contre le talus de la route forestière. Il baragouina de l'allemand. Comme il avait eu peur et une grosse commotion ensuite, il ne me reconnut pas d'abord, bien qu'à la distance où nous étions, on pût se distinguer l'un l'autre. Je vous ai dit que la nuit s'éclaircissait. Quand je constatai qu'il avait repris tout à fait sa connaissance, et qu'il me voyait, et qu'il savait que c'était moi qui venais de le terrasser et de le garrotter, je passai un mauvais moment. Oh ! mon capitaine, ces yeux fixes, ces yeux qui s'effaraient et qui ne comprenaient pas, ces yeux méconnaissables dans une figure qui, elle, n'avait pas changé, qui était toujours la bonne, la loyale figure du père Joze !... Ce fut ma seule crise de faiblesse : s'il m'avait supplié à cette minute-là, je n'ose pas penser à ce que j'aurais fait. Heureusement, il ne s'en avisa pas. Au lieu de se faire humble il me parla rudement :

« — Est-ce que tu es fou, — demanda-t-il, — ou est-ce que c'est une sale plaisanterie?

» D'habitude, il ne me tutoyait pas : mais son tutoiement me sembla tout naturel et je lui répondis en le tutoyant aussi. Je me maîtrisais de mon mieux et je m'efforçais de parler posément :

« — Ce n'est pas la peine de crâner, — lui dis-je, — tu es pris. N'essaye pas de te sauver, parce que je te rattraperai au bout de vingt pas et qu'alors je te ficèlerai à un arbre avec ça (je lui montrai ma ceinture bleue), si serré que tu ne pourras pas remuer un doigt.

» Il ne répliqua pas : mais je lus dans sa figure ses pensées successives. Il évaluait sa force et la mienne, et renonçait à la lutte. Puis il cherchait à deviner ce que je pouvais connaître de sa démarche présente, et de son métier d'espion : à tout hasard, il prenait la résolution de ne rien avouer spontanément, quitte à convenir peu à peu de ce qui ne serait pas niable. Il murmura :

« — Je ne sais pas ce que tu veux dire. On a dû te faire de mauvais rapports sur mon compte et tu t'es laissé monter la tête. Tout de même, je n'aurais pas attendu ça de toi, après t'avoir reçu chez moi et soigné comme mon enfant.

» Cette fois, il avait touché plus juste... Je pensai à la chambre du pavillon, où Gertrude m'avait guéri, où Joze lui-même avait bien des fois, au chevet de mon lit, fait la causette avec moi. Il me parut que j'étais dans un cas inextricable, que tout le monde avait le droit d'arrêter et de livrer Joze, excepté moi. Comme je me taisais, il reprit, comprenant bien mon anxiété et résolu à en profiter :

« — Allons, fais-moi fusiller si tu veux. Ce ne sera pas difficile en ce moment : les Français voient des espions partout.

» Et il fit mine de se lever. Mais je le rassis de force. Un mot qui lui était échappé m'avait heurté et cela me redonnait du courage. Il avait dit : les Français, comme un vrai Boche. Par ce mot-là, il avouait qu'il était Boche de cœur.

« — Tiens-toi tranquille, — répliquai-je, — et réponds aux questions que je te poserai. Je ne sais pas encore ce que je ferai de toi. Ce que je veux, c'est t'empêcher de nuire. Enfin, nous aviserons plus tard. Pour le moment, dis-moi quels étaient les deux bonshommes avec qui tu causais tout à l'heure.

« — Quels bonshommes? Je m'en revenais tout seul...

« — Ne fais pas la bête... Les deux Allemands avec qui tu

bavardais, il n'y a pas une demi-heure... un qui fumait la pipe, et un autre...

» Il ne broncha pas, et resta bouche cousue, pour me forcer à en dire davantage moi-même, à le renseigner sur ce que je savais. La tactique était bonne, car je perdis patience le premier.

« — Ils t'attendaient tous les deux à cent pas d'ici, — repris-je, — dans la première traverse à gauche, celle qui descend vers le ravin. Il y en a un des deux qui est un espion chef, peut-être un officier ; l'autre est un agent ordinaire. Tu leur avais donné rendez-vous ce soir même en faisant des signaux avec la lumière, dans la tourelle d'Uffigny, car c'est toi qui manœuvres les lampes au château, toi et non pas Rimsbach, à moins que Rimsbach ne soit ton compère... Tu es donc venu les retrouver; tu leur as remis un papier contenant le résumé de la conversation que le lieutenant Rabot a eue ce matin avec nous... sous ton toit, à ta table, bougre de vendu !... et ensuite tu t'es offert à aller reconnaître l'emplacement du nouveau poste de mitrailleuses. Tu comptais sur ma bêtise confiante pour t'y mener... Hein? tu vois que je suis au courant. Parle donc. Je veux savoir qui sont ces deux Boches. Si tu refuses de me répondre, je te ficelle séance tenante, de la tête aux pieds, et tu n'arriveras pas à te déficeler avant que je ramène d'Uffigny un piquet d'honneur à ton intention. Allons, cause !

» La clarté qui, dans les mois chauds, précède si longtemps le lever du soleil s'accroissait. Je distinguais très bien la figure de Joze. Je vis qu'il remuait deux fois les lèvres sans faire entendre un son. Puis, il articula :

« — Et quand je t'aurai répondu, qu'est-ce que tu feras?

» Ce fut à mon tour de me taire. A la vérité, si la peur le faisait céder, s'il consentait à répondre, à me lâcher tous ses secrets d'espion, qu'est-ce que je pourrais bien faire de lui? Le livrer tout de même? Alors, à quoi bon l'interroger? J'en savais assez dès à présent ; je pouvais, en toute conscience, le remettre à la justice...

« — Parle d'abord, — dis-je. — Ensuite, on verra.

» Il secoua la tête :

« — Amène-moi à Uffigny; remets-moi au maire. Ça m'est égal d'être fusillé.

» Il guettait ma figure, et il n'eut pas beaucoup de mal à comprendre que je n'étais pas capable de le traiter comme un espion ordinaire. Il ne craignit pas de me le dire. Avec sa figure honnête de tous les jours, le forban ! il me parla de tout près :

« — Ne te fais pas pire que tu es, Benoît, tu es incapable de livrer un homme qui t'a abrité et soigné. Et ce n'est pas seulement à cause de moi que tu ne le feras pas... Tu ne le feras pas à cause de Gertrude, parce que si tu le faisais, ce serait comme si tu lui enfonçais ton sabre-baïonnette dans le cœur... Ah ! tu vois bien que tu n'es pas si mauvais que tu veux en avoir l'air...

» De l'entendre me parler de Gertrude, ça m'avait tellement bouleversé que maintenant j'étais là, debout devant mon prisonnier, mais la figure dans mes deux mains et me retenant à peine de sangloter. Il ne perdit pas de temps et profita de son avantage :

« — Délie-moi les mains et laisse-moi m'en aller, — fit-il. — Je te promets que d'ici à huit jours j'aurai quitté le pays et passé la frontière... le temps seulement de préparer mon départ sans trop faire jaser Uffigny et sans donner l'éveil à Gertrude.

» Ah! mon capitaine, qu'il était rusé! Je m'en suis rendu compte depuis, à la réflexion. En me parlant comme il faisait là, il était arrivé à changer le cours de mes idées : c'était à Gertrude que je pensais surtout, maintenant.

» Je ne pus m'empêcher de dire :

« — Alors... elle ne sait rien?

« — Tu n'es pas fou? Gertrude, telle que je la connais, ne vivrait pas une heure auprès de moi si elle était au courant.

» Il me dit cela avec les mêmes mots que je vous répète, mon capitaine, et c'était rudement impudent, n'est-ce pas? parce que ça signifiait : Je suis une telle crapule que ma fille se tuerait si elle apprenait qu'elle a pour père une crapule pareille. Mais justement parce que c'était impudent, ça sentait le vrai. Je fus convaincu sur l'heure, convaincu que réellement

Gertrude ne connaissait rien. Alors tout changea subitement pour moi; le monde, qui s'était comme obscurci autour de mes yeux depuis que j'avais reconnu la voix de Joze appelant les Boches, s'éclaira de nouveau. La possibilité de vivre encore m'apparut; tout ce qui me semblait inextricable l'instant d'avant se simplifia.

« — Écoute, — dis-je à Joze... — A cause de Gertrude, je ne te livrerai pas. Oh ! attends... ne t'imagine pas que tu vas t'en tirer comme ça. Premièrement, puisque tu n'auras pas de juges pour t'interroger, c'est moi qui vais t'interroger comme un juge. J'entends savoir exactement qui tu es, pour le compte de qui tu travailles et depuis combien de temps. Quand tu m'auras bien tout dit, nous rentrerons ensemble à Uffigny : tu te montreras à tout le monde durant la matinée. Tu déjeuneras chez toi. Moi, je n'aurais pas le cœur de déjeuner entre toi et Gertrude ; je trouverai une raison... Mais pendant le déjeuner, n'essaye pas de t'échapper : tu seras guetté. Je viendrai te prendre chez toi sur le coup d'une heure après midi; nous sortirons ensemble par le parc, nous gagnerons Gourdenange et la frontière du Luxembourg. Tu la passeras sous mes yeux, tu t'en iras au diable ; qu'on ne te revoie plus ! Si jamais tu reparais je te fais arrêter, quand même on devrait m'arrêter aussi.

» Il médita, puis il dit :

« — Et Gertrude?

» Je répliquai :

« — Pour elle, tu seras disparu, mort...

« — Qu'est-ce qu'elle deviendra?

« — Je me charge d'elle.

» Cette fois, il ne répondit pas du tout. Mais l'instant d'après, je vis qu'il baissait la tête, de petites larmes glissaient sur ses joues ridées en long.

» Voyez-vous, mon capitaine, un homme ne comprend jamais complètement un autre homme. Cet espion répugnant, capable de trahir les gens au milieu desquels il vivait depuis huit années, capable de faire servir sa fille — qui n'en savait rien — à capter la confiance d'un militaire, ce bandit n'était pas insensible. La nécessité de se séparer de son enfant le bouleversait.

» D'ailleurs, il se ressaisit vite. Sans doute, dans sa tête, il échafaudait un plan ; le plus urgent, pour lui, c'était d'obtenir la vie sauve ; il devait se dire qu'ensuite il s'arrangerait, qu'il trouverait moyen de communiquer avec sa fille et de la faire venir où il serait.

« — Entendu, — me dit-il. — Demande-moi ce que tu veux savoir. Je te répondrai.

« — La vérité?

« — Bien sûr.

« — Comment en serai-je sûr?

« — A quoi bon mentir? Avec ce que tu sais, un peu plus tôt, un peu plus tard, on découvrira toute l'affaire. Et puis, ces deux imbéciles n'avaient qu'à organiser autrement leur rendez-vous. Je leur avais bien dit que le bois d'Uffigny n'était pas un endroit convenable pour se rencontrer. Mais ils sont tellement convaincus que les Français ne voient rien, n'entendent rien...

« — Qui sont-ils, tous les deux?

« — Service des renseignements, subdivision de Busshofen. Tu as bien deviné que l'un des deux est un chef : c'est un ancien Kreisdirector passé dans l'espionnage, où on est mieux payé : Herr Kafke. Son compagnon est un simple inspecteur, nommé Tiefing... Est-ce que tu ne veux pas me délier les mains?... cela me fait mal. Tu ne risques rien; tu es plus fort que moi.

« — Patiente un peu... je verrai, tout à l'heure... Herr Kafke... L'inspecteur Tiefing... Bien... En quoi consiste leur besogne ?

« — Ils s'occupent de toute la région frontière autour de Busshofen, aussi bien France que Luxembourg, et le pays annexé autour de Busshofen, où l'esprit de la population est anti-allemand.

» Ce mot de « Luxembourg » me suggéra aussitôt une idée.

« — Dis-moi donc, — fis-je... — l'affaire des uhlans, à Uffigny... C'est toi, je parie, qui avais machiné ça?

» Comme s'il eût tenu à me convaincre qu'il ne rusait plus, il répliqua sans l'ombre d'hésitation :

« — Naturellement.

» Toutes sortes de choses me revenaient maintenant à l'esprit, où je reconnaissais l'action discrète de Joze. Puisqu'il semblait en veine de franchise je continuai à l'interroger.

« — Rimsbach est ton complice, n'est-ce pas?

« — Rimsbach? Tu veux rire?

« — Je ne ris pas du tout : je suis sûr de ce que je dis. Je l'ai pincé en train de faire des signaux...

« — Tu t'es trompé. Rimsbach est un petit idiot qui ne pense qu'aux filles, et j'aurais là un fichu complice, comme tu dis. Jamais je ne lui ai permis de monter dans la tourelle d'Uffigny.

» Cette fois encore, l'accent de Joze sonnait « vrai ». Et c'était bien vrai que Rimsbach était trop stupide pour faire un espion. Je n'avais été conduit à soupçonner cela que par ma confiance absolue dans Joze, et parce que Rimsbach m'était antipathique.

» Je continuai mon interrogatoire :

« — Et tes maîtres, les Somski, c'est des espions aussi, n'est-ce pas, c'est des Allemands déguisés?

» Cette fois il ne répondit pas tout de suite.

« — Je ne sais pas, — fit-il.

« — Bon, j'ai compris. Tu as encore des scrupules dans ta crapulerie, tu ne sais plus de quel côté trahir.

» Il releva la tête et je vis de la révolte dans ses yeux.

« — Pourquoi est-ce que tu m'insultes? C'est lâche... Tu es le plus jeune et le plus fort ; tu m'as attaqué par derrière, tu m'as attaché les mains. Il n'y a déjà pas de quoi te vanter. Mais, de m'insulter à présent, c'est ignoble.

« — Je ne t'insulte pas en appelant ton métier par son nom. Qu'est-ce que c'est qu'un espion si tu n'en es pas un?

« — Et toi, veux-tu me dire ce que tu faisais, la nuit, dans ce bois, à guetter, à écouter? Tu n'appelles pas ça de l'espionnage?... Sapristi! je trouve, moi, que tu as de rudes dispositions... Et tu as fais ça pour ton plaisir, encore.

» Pour le coup, je me rebiffai :

« — Il y a une différence, tout de même, entre toi et moi. J'ai fait mon devoir de militaire, celui qui est écrit dans nos théories, le devoir de déjouer l'espionnage ennemi par tous les moyens. Et toi, tu as fait de l'espionnage contre les tiens,

contre le pays qui t'a engendré et nourri, dont tu as porté l'uniforme, espèce de dégoûtant !

» Il haussa les épaules et dit simplement :

« — Imbécile ! Je ne suis pas Français, voyons !

» Je ne remarquai pas, sur le moment, combien cet aveu était bizarre ; à moi, qui ne lui laissais pas supposer que je doutais de sa nationalité, il livrait son secret spontanément, gratuitement. Pourquoi? J'y ai réfléchi depuis; on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il a cédé, à ce moment-là, au désir de justifier sa conduite, de ne pas me paraître plus abject qu'il n'était.

» Je répétai, sans dissimuler ma surprise :

« — Pas Français ! Tu n'es pas Français?...

« — Pas plus que tu n'es sujet de l'empereur. Donc, tu vois : nous faisons la même chose, toi et moi. Chacun sert son pays.

» Je ne relevai pas la différence (je la ressentais pourtant), entre cette dissimulation de chaque heure, cette tromperie de tant d'années contre de braves gens confiants, et mon embuscade d'une nuit. J'étais trop bouleversé... Joseph Archer, Allemand... Les Somski, Allemands. Ainsi, la grosse araignée allemande tissait sa toile à Uffigny depuis huit ans au moins : dans combien d'endroits pareillement, au voisinage de la frontière, d'autres toiles devaient-elles être tendues? L'appareil formidable de l'espionnage allemand m'apparaissait pour la première fois.

« — Alors, — fis-je, — tout ce que tu nous racontais..., c'était des tromperies?... Tout ce que tu me disais... la guerre de 70, tes campagnes... ta blessure au bras.

« — J'ai fait la guerre de 70 au 3e lanciers du grand-duché de Bade, — répliqua Joze. — Il est vrai que j'ai été blessé à l'avant-bras gauche : tout à fait à la fin de la campagne, quand nous poursuivions l'armée de Bourbaki. Seulement, c'est une balle de chassepot qui m'a fracassé le coude.

« — Mais tes papiers, que tu m'as montrés... ton livret...

« — Si tu connaissais mieux l'histoire de ce temps-là, tu saurais que nous pouvions en ramasser à la pelle, des papiers et des livrets de militaires français, pendant votre retraite de Pontarlier.

« — Tu avais donc l'idée d'espionner, même pendant que tu te battais?

« — Non. On m'a donné ces papiers plus tard, quand je suis entré dans le service de surveillance.

« — Et comment t'appelles-tu? de ton vrai nom?

« — Qu'est-ce que ça te fait?

» Une curiosité plus pressante m'empêcha effectivement d'insister : je ne pus m'empêcher de dire :

« — Mais... Gertrude?...

« — Je t'ai dit que Gertrude ne sait rien. Elle est née vingt-six ans après la guerre ; j'étais Joseph Archer depuis vingt-six ans; comme sa maman, qui était de la Suisse romande, elle n'a jamais connu que Joseph Archer, dont le nom figure authentiquement comme nom de son père sous les registres de l'état civil, à Grabitz, lieu de sa naissance. Allons ! maintenant, je t'ai tout dit. Rentrons à Uffigny. Mais d'abord, délie-moi les mains ; je t'assure que tu as trop serré les bandes : ça me fait mal.

» Je ne bougeais pas. Je cherchais dans ma cervelle quelle question je pourrais bien encore lui poser : je ne trouvais rien. Ma pauvre cervelle était vide. Je réussis pourtant à dire :

« — Avant de te délier, je veux que tu me racontes ce que les Allemands méditent du côté de Cissey... Est-ce qu'ils vont venir en force contre nos ouvrages?

« — Je n'en sais rien.

« — Ne te moque pas de moi : tu le sais.

« — Mais non... Mon service, c'est Uffigny, le parc et le château jusqu'à la frontière luxembourgeoise, les bois du Haume. Chacun de nous a son quartier. Les Allemands essaieront-ils de forcer la passe de Cissey? Probable ! Mais si tu veux mon avis, ils seront à Paris avant d'être à Uffigny.

» Je ne compris pas, alors, ce qu'il voulait dire : je crus qu'il faisait allusion à la difficulté qu'aurait l'ennemi à prendre Cissey. Maintenant je suis sûr que son idée était tout autre, et qu'il faisait allusion à la marche prochaine des Boches sur Paris, marche qu'il connaissait, lui, et que nous étions bien loin de prévoir.

« — Délie-moi les mains à présent, — répéta-t-il.

» Il me dit cela avec une tranquillité qui me frappa. J'étais évidemment bien naïf, à côté d'une vieille pratique comme ce Joze Archer (je l'appelle comme cela faute de savoir son vrai

nom, mais cela fait du mal au cœur de donner à un espion boche le nom d'un pauvre soldat français tué à l'ennemi). Donc, j'étais un enfant, pour la ruse, à côté de lui ; mais il ne se méfia pas assez, et le contraste de son ton d'à présent avec ses larmes de tout à l'heure me choqua. En faisant mine de commencer à le délier, je lui demandai :

« — Il est entendu que nous revenons ensemble à Uffigny.

« — Oui.

« — Que tu as juste la matinée pour préparer ton départ. Ne t'imagine pas que je te perdrai de vue. Tu ne m'échapperas pas une seconde.

« — Compris.

« — Et sitôt que tu auras mangé la soupe de midi nous partirons ensemble, par le parc, pour Gourdenange.

» Il haussa les épaules :

« — Oui, oui, c'est convenu.

« — Tu passeras la frontière devant moi : et si jamais je te revois, je te fais arrêter.

« — Bien sûr... Je ne serai pas assez sot pour revenir, va!... Délie-moi les mains, je te suis.

» Je vois bien, mon capitaine, que vous êtes en train de vous demander : « Est-ce que cet imbécile de Castain a eu l'imprudence de délier son prisonnier?... » Eh bien, oui, mon capitaine ; j'ai été assez sot pour cela. Je me méfiais pourtant ; je pensais : « Joze, si ému tout à l'heure à l'idée de se séparer de Gertrude, a maintenant l'air bien tranquille ; donc le vieux coquin croit avoir trouvé un moyen de s'échapper ou de me duper... » Je pensais cela, mais j'avais de l'amour-propre, et ça me déplaisait de paraître craindre, si peu que ce fût, un homme qui avait au moins quarante ans de plus que moi. Je défis les bandes de drap avec lesquelles je lui avais ligoté les mains ; ma seule précaution fut de fixer un bout de ma ceinture de laine bleue à la boucle de son ceinturon de cuir ; j'enroulai l'autre bout à mon poignet, et je dis :

« — En route.

VIII

» Il se mit en marche sans la moindre résistance et sans protester. Nous reprîmes le chemin par lequel j'étais venu; une clarté morne dessinait déjà nettement la chaussée et les accotements. Joze marchait les yeux vers la terre, un peu en avant de moi. Je tenais ferme le bout de la laisse.

» Préoccupé de ce que je vous disais tout à l'heure, que le vieux avait son idée pour me leurrer, je renouai la conversation sur Gertrude.

« — Il faut que nous convenions ensemble, — lui dis-je, — de ce que nous raconterons à la petite. Quand elle ne te verra pas revenir, au bout de deux ou trois jours, elle commencera à s'inquiéter.

» Il parut se réveiller.

« — C'est juste... Eh bien, tu lui diras... (il chercha ou fit semblant de chercher) tu lui diras que je t'ai rencontré par hasard... du côté... du côté de chez madame Fulgence... et que je t'ai chargé de lui remettre une lettre. Tu comprends : la lettre, je peux te la donner avant mon départ... J'y écrirai n'importe quoi... que monsieur le baron Somski, ne pouvant rentrer en France, m'a donné rendez-vous en Luxembourg... que je serai quelque temps sans revenir.

» Son idée ne me parut pas mauvaise, et je recommençai à douter s'il parlait sincèrement ou s'il voulait me tromper. Au fond, j'étais mécontent de moi. Je pensais : « Ton devoir serait de livrer cet espion à tes chefs, et, si tu ne le fais pas, c'est uniquement parce que tu ne veux pas perdre sa fille... »

» Sous l'empire de cette idée, je lui dis, assez sottement :

« — Est-ce que tu vas continuer ton métier d'espion ?

« — Non.

« — Tu dis ça !

« — Si tu réfléchissais, tu comprendrais que je ne suis bon à rien maintenant. Je suis brûlé ici, et, à ceux de là-bas, je ne veux même pas raconter comment je me suis laissé prendre :

on ne me croirait pas ; ils seraient capables de me fusiller. Ils ne plaisantent pas. Je suis donc tranquille. Une fois hors de France, j'enterrerai Joze Archer définitivement. Je tâcherai de passer en Hollande et je gagnerai ma vie comme je pourrai.

« — Bah! tu dois être riche! Je pense qu'ils te payaient bien?

« — Riche, moi? Tu as bien vu que non. Du reste, le peu que j'ai de côté, je le laisserai à la maison, pour que la petite ne meure pas de faim.

» Cela fut prononcé si naturellement, mon capitaine, et d'un ton si sincère, que j'en eus le cœur serré. Je songeai à Gertrude isolée, sans ressources, ou du moins n'ayant pour ressources que les bribes économisées sur les gages de l'espion. Quand elle aurait épuisé ces vilaines réserves, comment lui viendrais-je en aide, moi qui ne possédais guère d'argent et que la guerre pouvait envoyer brusquement loin d'elle, ou même supprimer? J'en voulus à Joze d'avoir ainsi gâté la vie de cette innocente.

« — Alors, — m'écriai-je, — tu faisais par goût ce métier ignoble... Quel tempérament !

« — Je t'ai déjà dit, — répliqua-t-il assez calme, — que c'est lâche de m'insulter. Mon métier n'est pas ignoble. Je sers l'empereur, je sers mon pays. Si tu rencontrais un Français faisant en Allemagne ce que j'ai fait, tu lui serrerais la main, tu l'approuverais.

» Je sentais bien qu'il y avait quelque chose à répondre, mais je ne trouvais pas de bonne réponse. Nous continuâmes à cheminer silencieusement. Puis il s'arrêta et me dit :

« — Nous approchons des huttes de charbonniers. Si on te voit me conduire en laisse comme un chien, on se méfiera. Reprends donc ta ceinture et marche tout près de moi. Je ne me sauverai pas.

» Je refusai d'un signe de tête.

« — Alors, ne passons pas devant les charbonniers. Prenons la traverse qui aboutit près de chez la garde-barrière.

« — Soit !

» Nous quittâmes la route forestière et nous nous jetâmes à droite, dans des fourrés de jeunes hêtres où des coupes avaient été pratiquées cinq ans auparavant. On avait laissé debout à

peu près un arbre sur trois; entre ceux-ci, les taillis avaient repoussé dru, assez haut pour cacher un homme. A présent, c'était le petit matin. Le ciel pâlissait au-dessus de nos têtes ; les oiseaux commençaient à s'appeler d'un arbre à l'autre, sans voler encore ; de frais courants d'air circulaient dans le bois. Je hâtai le pas, voulant rentrer à Uffigny avant le grand jour. Il m'arriva ainsi de précéder Joze Archer, qui, au contraire, s'alourdissait ; mais je n'y fis pas attention, préoccupé que j'étais de Gertrude. A mesure que nous approchions d'Uffigny, le parti que j'avais pris me semblait de plus en plus irréalisable et dangereux.

» Comme je réfléchissais, j'eus tout à coup la sensation que ma ceinture n'était plus tendue. Je me retournai : Archer, qui avait tranquillement décroché sa propre ceinture et me la laissait, au bout de la mienne, sauta dans le fourré, aussi leste qu'un jeune homme... J'y sautai après lui ; mais, au lieu de prendre du champ, il s'arrêta presque aussitôt, masqué à demi par un baliveau.

« — Ne fais pas l'idiot, — lui criai-je en m'avançant tranquillement. — Tu ne t'imagines pas sérieusement que tu vas m'échapper.

» Comme je disais cela, je vis une petite lueur à la hauteur de mes yeux : un bruit, pas plus fort qu'un coup de fouet, claqua. Déjà j'étais sur lui, je lui avais pris la main qui tenait un revolver américain ; mais je ne pus pas l'empêcher de tirer un second coup qui me rata encore; mes cheveux seuls furent un peu brûlés sur la tempe gauche. Nous roulâmes par terre ensemble, dans le fourré, écrasant les menus rameaux et les feuilles mortes : Archer se débattait comme un furieux, il essayait de mordre ma main gauche, qui lui tenait le poignet, tandis que ma main droite s'efforçait de dégrafer ses doigts, crispés sur l'arme. Ce furent de ces minutes où on n'est plus des hommes, ni l'un ni l'autre : on cherche à se détruire, comme des bêtes, on se dévorerait si on pouvait. Une troisième balle partit encore, en l'air, et se logea dans les arbres ; mais sa main devenait molle, je lui arrachai le revolver. Alors il me mordit le gras de la main gauche, si cruellement que je poussai un cri étouffé ; le sang me remonta aux tempes, je ne fus plus moi un instant, je ne fus plus qu'une brute exaspé-

rée : je lui écrasai la poitrine de mon genou et je lui tirai à bout portant tout ce qui restait de balles dans le revolver. Aussitôt il s'abattit sur le dos, tout raide, calmé.

» Et moi aussi, mon capitaine, au même instant je redevins calme. Pourtant je me rendais compte que je venais d'accomplir quelque chose de terrible, quelque chose que j'avais eu le droit de faire, qui ne me laissait pas de remords, mais qui était pour moi, le meurtrier, plus affreux peut-être que pour le mort. L'espion gisait, inerte, châtié ; c'était juste, d'autant plus que je n'avais pas voulu sa mort et qu'il m'avait, pour ainsi dire, contraint à le tuer. Non : je n'eus pas de fausse sensiblerie ; je ne regrettai rien. Peut-être la raison lointaine de mon calme fut-elle celle-ci : « Pour Gertrude elle-même, mieux vaut qu'il soit mort... » Mais, précisément pour Gertrude, il fallait que le véritable métier de Joze Archer ne fût pas connu.

» Il avait saigné fort peu. Un petit filet rouge, qui déjà se coagulait, coulait sous la paupière droite. Je tâtai les poches de la vareuse : il y avait un portefeuille dans la poche intérieure. Je le tirai. C'était un vieux portefeuille jaune, sali, poli et comme ciré par l'usage ; il contenait outre un billet de cinquante francs et quelques factures, le précieux état-civil du vrai Joze Archer, une lettre en allemand insignifiante, en apparence, mais dont je compris aussitôt l'origine (il y était question d'« usine » et de « massifs de fleurs » — je devinais aisément, par le reste du texte, que l'usine, c'était le fort de Cissey, et que les massifs c'étaient les batteries). Il y avait aussi un billet en français, au crayon, d'une mauvaise écriture un peu enfantine : « Je t'attendrai la nuit de lundi. Hans est absent. Viens droit à la chambre en passant par le cellier qui sera ouvert. Herta. »

» Herta? Je me remémorai les propos des deux Boches; tout s'éclaira pour moi. Hans était le nom du fermier de Gourdenange. Herta, sans nul doute, était sa femme. Herta était la maîtresse de Joze et sûrement elle espionnait pour lui. Ainsi ce vieux avait une jeune maîtresse. On m'avait dit (je m'en souvins alors) que cette madame Hans portait beaucoup de bijoux et était coquettement habillée... Était-ce par amour de l'empereur et de l'empire, ou seulement pour subvenir à

ses goûts de don Juan villageois, que le vieil amant de madame Hans espionnait?

» Je replaçai le portefeuille dans la poche du mort, sauf les papiers du vrai Joze Archer, le billet doux de madame Hans et la lettre des deux Boches. Je disposai le revolver à portée de la main droite : mais je répugnai à figurer une mise en scène quelconque de suicide. Avec une insensibilité qui m'étonna, j'abandonnai ce cadavre sur le sol, tel qu'il se trouvait, et, pour m'en revenir, la seule précaution que j'observai fut de suivre les mêmes foulages qu'avaient marqués nos pas dans le taillis en quittant la traverse. Comme j'allais atteindre cette traverse, une voiture de charbonnier passa, attelée d'un âne et conduite par un vieux somnolant. J'attendis qu'elle eût disparu au prochain coude ; puis je regagnai tout simplement la grande route forestière que nous avions quittée une demi-heure plus tôt, Joze Archer et moi, pour éviter le groupe des charbonniers.

» J'entrevoyais les premières huttes à travers les arbres quand je fus rejoint par un homme qui hâtait le pas. C'était le valet du maire, un nommé Ronjery. Il me dit : « Voilà longtemps que je vous vois devant moi, depuis le saillant de Cissey. Probable que vous venez du fort? » Il se trompait certainement ; c'était quelque autre piéton qu'il avait aperçu de loin : puis, sans doute, celui-là avait viré dans un chemin transversal ; moi, un peu plus loin, j'avais débouché sur la route, et Ronjery nous avait confondus. Instinctivement, je profitai de l'alibi. « Je n'ai pas poussé jusqu'au fort, répondis-je, mais j'ai été regarder, des coteaux d'en face, mon ancien cantonnement. J'aime bien me promener en forêt au petit jour. » Nous parlâmes alors de la guerre. Il revenait du canton voisin, du village même de Cissey, où il était allé la veille pour tâcher de récupérer une créance que le maire d'Uffigny avait sur un négociant. A ce qu'il me dit, on commençait à ressentir de l'inquiétude sur les affaires militaires. On disait que les nôtres avaient subi une grosse défaite en Lorraine et que, de plus, les choses avaient l'air de mal tourner pour nous en Belgique... Nous rentrâmes ensemble à Uffigny, vers cinq heures et demie du matin. Nous nous séparâmes devant le pavillon où j'avais mon bureau. Je courus m'enfermer dans ma chambre; je

brûlai les papiers du mort. Je détruisais ainsi les pièces qui pouvaient me justifier, si l'on établissait un jour que c'était moi le meurtrier. Mais j'aimais mieux risquer cela et effacer les dernières traces du métier qu'avait exercé le père de Gertrude.

» Quand toutes ces saletés furent réduites en cendre et en fumée, je méditai sur ce que j'allais faire. Il est certainement bizarre, mon capitaine, que j'aie pu, en de tels moments, réfléchir de sang-froid, à tête reposée. J'en suis moi-même étonné quand je me le remémore. Mais je suis bien obligé de raconter les choses comme elles se sont passées. Donc, je réfléchis avec beaucoup de calme... Je prévoyais qu'à moins d'un hasard fort improbable, il faudrait plusieurs jours pour qu'on découvrît le corps de l'espion. D'autre part, son absence durant quarante-huit heures, ou même le double, n'éveillerait ni les soupçons des habitants, ni l'inquiétude de la petite. On penserait : Archer est en tournée dans les fermes, et nul ne ferait d'enquête. Le temps ne me manquait donc pas pour parer aux effets de la disparition. Il faudrait pourtant y parer. Comment?

» Que le père de Gertrude n'existât plus, je persistais à juger que cela valait mieux pour Gertrude : mais Gertrude adorait son père, qu'elle croyait un honnête homme, et qui toujours s'était montré bon pour elle. En outre, l'espion était le gagne-pain de la jeune fille, et, d'après ce qu'il m'avait dit, il la laissait sans ressources, ayant sans doute dévoré en paillardises l'argent que les Boches lui versaient. Ma tâche consistait donc à la consoler et à la faire vivre. Pour cela, je n'avais qu'un moyen pratique : lui promettre le mariage. La guerre ne durerait pas toujours ; aussitôt la paix signée, je renoncerais au métier militaire, qui me plaisait, mais qui ne nous aurait pas nourris tous les deux. Je ne serais pas embarrassé, avec l'éducation que mon père m'avait donnée, pour gagner le pain du ménage !

» Je vous dis tout cela comme je l'ai rêvé alors, mon capitaine, et je pressens, je lis dans vos yeux votre surprise... j'ai bien peur d'être en train de perdre votre sympathie. Vous pensez : « Comment... il venait de tuer le père, et il trouvait naturel d'épouser la fille?... » Je pourrais vous répondre, pour

me défendre, que j'ai vu au théâtre une pièce classique très célèbre qui précisément aboutit à cette solution ; le public n'y voit pas d'invraisemblance et n'en éprouve pas de scandale. Mais, en vérité, tandis que je ruminais les choses dans ma petite chambre d'Uffigny, je ne songeais guère aux héros de Corneille. Mon état d'esprit était exactement ceci : aucun remords — aucun — d'avoir supprimé l'espion ; l'homme que j'avais tué n'était pas le Joze Archer que j'avais cru connaître... alors? — En plus, le sentiment de n'avoir fait aucun tort à Gertrude, au contraire ; une joie à l'idée qu'à l'avenir c'est moi qui lui gagnerais son pain. Et, couvrant tout cela ou plutôt emportant tout cela comme en un tourbillon, le désir de la revoir, de la serrer dans mes bras, de lui dire que je l'aimais, que je serais son mari, qu'elle pouvait compter sur moi. Cette absence de remords, cette joie, ce désir, était-ce l'état d'un homme équilibré? Étais-je en possession de moi-même? Non certes. Une preuve, c'est que n'ayant pas fermé l'œil de la nuit, — et je vous ai dit dans quelle tension de toutes mes forces j'avais passé cette nuit ! — je ne ressentais pas la moindre envie de dormir, ni même la plus légère fatigue. Et non seulement j'avais tout mon sang-froid, mais je ne souffrais d'aucune inquiétude. Il me paraissait naturel que tout s'arrangeât par la suite. Vraiment, je rêvais éveillé, et, comme on dit, je « n'y étais plus ». Dame ! mon capitaine, j'avais tué un homme, et pas sur le champ de bataille, ni dans la tranchée : face à face avec lui, sans témoin, et contraint de m'en cacher comme si j'avais été un assassin ordinaire. C'était sans doute ce secret-là, trop lourd pour moi, qui me jetait hors de mon caractère.

IX

» Je n'eus pas la patience d'attendre plus tard que sept heures du matin pour revoir Gertrude : après une courte station à mon poste, où aucun message n'était parvenu en mon absence, je courus au pavillon. Gertrude, vêtue par-dessus son corsage et ses jupons d'un grand sarrau bleu et blanc, s'occupait avec sa jeune servante à nettoyer les vitres du rez-de-chaussée. Elle quitta l'ouvrage dès qu'elle me vit et

courut à ma rencontre, sans chercher à cacher sa surprise et son plaisir : c'est que je ne venais guère souvent la voir de si bonne heure. Dans cette gaine d'étoffe légère, tachée d'eau et de mousse de savon, elle me parut plus mignonne encore que de coutume, et surtout plus proche de moi; je crois que si la servante ne s'était pas trouvée là à nous dévisager, j'aurais pris dans mes bras ma chère petite fiancée et je l'aurais serrée ardemment contre mon cœur. Oui, elle était mienne désormais, l'espion mort ; ce meurtre, loin de nous séparer, nous rapprochait... Elle ne me parla qu'incidemment de son père, disant qu'il s'était absenté la veille et qu'il ne rentrerait sûrement pas pour déjeuner ; elle insista pour que je vinsse déjeuner au pavillon, le tête-à-tête avec Rimsbach lui étant, me dit-elle, insupportable. Je promis. Au moment où je la quittais, elle me tendit sa main, encore un peu rouge et mouillée : et quand nos doigts furent mêlés, il nous sembla que nous ne pouvions plus les disjoindre. Rimsbach sortit du parc par la grille, à ce moment ; en nous voyant, il affecta de ricaner, mais ça m'était bien égal, à présent ! Je n'en voulais plus à Rimsbach ; on n'en veut pas à quelqu'un d'être stupide, et je me trouvais un peu coupable vis-à-vis de lui, puisque je l'avais indûment suspecté d'espionnage.

» A midi, je partageai selon ma promesse le déjeuner du pavillon : mais je ne pus rester tout à fait jusqu'à la fin ; mon cycliste vint en hâte, avant la demie de midi, me prévenir que j'étais nécessaire au bureau pour recueillir des « sans fils » allemands qui semblaient graves. Je le suivis ; je pris moi-même les écouteurs ; mon brigadier savait l'allemand, mais pas assez pour être sûr de ne rien perdre d'une dépêche boche lancée au vol... Toute l'après-midi, ce fut une vibration incessante de messages, des français et des allemands, tantôt en clair, tantôt en chiffré. Les messages boches, issus de Neuhein, annonçaient des victoires formidables, tant vers les Vosges que sur la Meuse belge, avec des chiffres de prisonniers et de matériel capturé tellement énormes que leur invraisemblance me rassurait. Les Français, à travers des réticences, laissaient comprendre que nous étions aux prises avec de grosses difficultés, soit du côté lorrain, soit vers le nord. Une dépêche chiffrée fut transmise du grand quartier général au

fort de Cissey : on craignait que la position ne fût déjà menacée. Cissey répondit qu'il était bien tranquille, qu'il n'entendait même pas le canon et que d'ailleurs, on était paré pour recevoir l'ennemi... Ainsi passa la journée, je n'eus même pas le temps de songer à souper. Vers huit heures, tout se calma comme par enchantement. Je mangeai hâtivement dans ma cabine, à même sur la table d'écoute. Ma tête bourdonnait de tout ce que mes pauvres oreilles avaient guetté et recueilli durant l'après-midi ; j'étais bouleversé par le pressentiment d'une débâcle française, mais le miracle de ma force persistait, et je ne souffrais d'aucune fatigue. Je laissai les écouteurs à mon brigadier en lui disant que j'allais passer un moment au pavillon de Joze Archer, qu'il m'y fît chercher par le planton si les Boches lançaient de nouveaux messages. Comme j'arrivais au parc, la nuit tombait : c'était l'heure où Rimsbach faisait habituellement sa ronde et vérifiait le fonctionnement des ampoules électriques. Je m'arrêtai à la grille pour surveiller la façade. Au bout d'un moment, je vis, en effet, les lumières s'allumer et s'éteindre successivement derrière les persiennes du rez-de-chaussée, puis du premier : mais le manchot, par paresse ou parce qu'il avait hâte de courir à ses bonnes fortunes, ne poussa même pas jusqu'au second. A plus forte raison la tourelle demeura dans l'obscurité. J'eus ainsi la confirmation de ce que m'avait avoué Joze : c'était lui, et lui seul, qui manœuvrait les signaux lumineux... Continuant de guetter, j'aperçus mon Rimsbach qui sortait du château et s'évadait du parc par la porte latérale. Alors seulement je gagnai le pavillon.

» Huit heures venaient de sonner à l'horloge de la mairie. Il faisait presque nuit. Je distinguai pourtant la silhouette de Gertrude, qui m'attendait sur le banc : elle aussi m'aperçut et s'élança.

« — J'étais inquiète, — me dit-elle... — Si longtemps sans vous voir ! J'ai fini par envoyer la petite à votre bureau, vers six heures et demie. Elle vous a aperçu par la fenêtre, en train de télégraphier... Alors j'ai été un peu plus calme... Est-ce vrai qu'il y a de mauvaises nouvelles?... Le bruit court, dans le village, qu'on a revu les uhlans à trois kilomètres d'ici, au Pré-des-Moines...

» Je la rassurai de mon mieux, sans avoir trop de confiance moi-même.

« — C'est que, — reprit-elle, — papa n'est pas rentré, et il ne m'a rien fait remettre... Pourvu qu'il ne tombe pas dans quelque patrouille ennemie. Il *les* exècre tant qu'il ne résistera pas à leur envoyer une balle de son revolver...

» Cette phrase de Gertrude me fit du bien. Je n'avais pas le moindre doute : elle avait ignoré le vrai métier de son père ; mais la crapulerie de ce père mentant à sa fille sans relâche, sans un instant de défaillance ou d'oubli, me dégoûta davantage et me confirma dans mon sentiment : « J'ai bien fait de le supprimer, j'ai bien fait, *même pour elle.* » Je dis à Gertrude (ce qui était vrai) que les dépêches de la journée étaient confuses, et qu'au surplus l'apparition d'une patrouille ennemie n'avait rien de particulièrement inquiétant dans une région frontière. Elle parut plus calme : cependant, elle s'accrochait à mon bras avec une sorte de peur nerveuse, et elle répétait :

« — Je suis si contente que vous soyez là, Benoît : je mourais d'angoisse. Ne me quittez pas, je vous en prie...

» Jamais auparavant, même dans les moments où nous nous étions sentis le plus unis, je ne l'avais vue en pareil état.

« — Je ne suis pas près de vous quitter, — lui dis-je en essayant de plaisanter, — puisque j'arrive à l'instant...

« — Mais si l'on vient vous chercher comme ce matin?

« — Eh bien! j'irai... mais je vous promets de revenir aussitôt.

« — Même en pleine nuit?

« — Même en pleine nuit... seulement, alors, vous dormirez.

« — Oh! non... je ne pourrais pas fermer l'œil cette nuit, et je crois même que je ne me coucherai pas.

» Tout en parlant ainsi, nous marchions côte à côte; Gertrude gardait ses mains jointes autour de mon bras et toujours se serrait étroitement contre moi. Nous nous étions peu à peu écartés de son logis ; nous suivions une allée qui, laissant à sa gauche les bâtiments du château, s'enfonçait sous de belles futaies de sapins, de hêtres et d'érables : précisément la route par où, le premier du mois, les uhlans avertis par Joze avaient

débouché. Jamais auparavant, même la veille, nous n'aurions osé nous aventurer ainsi à l'écart : il fallait cette soirée fiévreuse, claire et pourtant comme électrisée d'orage, avec son ciel découvert où pourtant les étoiles brillaient peu, avec cette extrême immobilité de la nature s'opposant à l'agitation croissante qui nous venait du village. Tout dormirait cette nuit, semblait-il, excepté les hommes. La menace de l'envahisseur se précisait; on le devinait proche sans savoir encore où il était; la vie, les biens de tous, en cette région d'extrême frontière, devenaient subitement quelque chose d'incertain, et dont la valeur, tout d'un coup, s'amoindrissait jusqu'à sembler infime. Comment vous exprimer cela, mon capitaine? Les règles ordinaires, les convenances imposées par l'opinion semblaient suspendues; on ne songeait plus au « qu'en dira-t-on », mais seulement à l'essentiel des choses. La veille, Gertrude et moi, nous rougissions encore rien qu'à sentir nos mains s'effleurer : ce soir, nous nous serrions l'un contre l'autre comme des fiancés. La conscience d'être tout l'un pour l'autre dans un moment où nul ne comptait pour personne, sinon les êtres vraiment chers, vraiment indispensables, nous affranchissait de notre timidité et de nos scrupules... Cependant le souci du devoir militaire survivait à cette absorption de moi par Gertrude. Je songeai à ne pas trop m'écarter du pavillon, afin d'entendre le cycliste tirer la cloche, s'il venait me chercher. Nous nous arrêtâmes à quelques pas au delà de l'entrée des futaies, assis sur un banc au bord de l'allée, dans une obscurité presque absolue. A peine fûmes-nous ainsi, l'un à côté de l'autre, que Gertrude se nicha contre moi comme une enfant prise de peur se niche contre sa mère. Moi je l'enlaçais faiblement, timidement encore, par méfiance de moi-même; comme elle, plus qu'elle, je tremblais du besoin de l'appuyer sur mon cœur, de la respirer, de goûter à sa bouche et à tout son corps palpitant, de fondre ma vie dans sa vie; comme à elle, un instinct me disait que l'heure nous était mesurée, que la destinée, en nous donnant l'un à l'autre, menaçait de nous séparer ensuite pour toujours. Mais elle était l'innocence même, tandis que moi je savais qu'on n'étreint pas impunément, dans la solitude, une jeune fille que l'on aime, et qu'il n'est pas de scrupules ni de prudence

qui tiennent contre le feu de l'amour ; l'homme le plus fort est alors vaincu comme le plus faible. Le front de celle que je considérais comme ma fiancée, à qui j'étais résolu à consacrer toute ma vie, le front de Gertrude s'appuyait dans le creux de mon épaule ; je sentais la palpitation de ses paupières, son souffle ; mes lèvres étaient plongées dans le bouquet doré de ses cheveux : cette innocente eût voulu m'affoler qu'elle ne s'y fût pas prise autrement... En même temps elle murmurait : « J'ai de l'angoisse, mon ami... Oh ! j'ai tant d'angoisse !... Qu'est-ce qui va nous arriver?... » Comment ne pas l'étreindre à mon tour? Comment ne pas la couvrir de caresses, comment ne pas baiser ses yeux, son front, ses joues, ses lèvres qui cherchaient les miennes? Comment ne pas tout oublier quand ce qu'on aime, ce qu'on désire de tout son cœur et de tout son corps s'offre ainsi ingénument?... »

Benoît se tut pendant quelques instants : et je compris bien qu'il ne se complaisait pas à évoquer des souvenirs, mais plutôt qu'il cherchait, avec cette sincérité appliquée qui le rendait si attachant, à trouver des mots pour exprimer une idée qui lui tenait au cœur. Sans doute il crut en avoir atteint l'expression, car il se remit à parler, mais cette fois presque à voix basse :

— Je ne crois pas, mon capitaine, être de ces gens de qui l'on peut dire qu'ils n'ont pas de « sens moral ». Et pourtant, deux fois dans le cours de ces terribles vingt-quatre heures, il m'arriva de transgresser les lois les plus impérieuses, les plus solennelles de la morale courante, que je respecte sincèrement pourtant, par instinct et par éducation autant que par raison. Et je n'en conçus aucun remords sur le moment. Aujourd'hui, non seulement je ne pense pas de même, mais il me semble que c'est un autre que moi qui a accompli ce que j'ai accompli durant ces heures-là. Je juge cet autre moi-même avec autant de sévérité que vous pouvez le juger. Et que j'aie été cet homme-là, fût-ce pour quelques heures, je ne puis (comme je vous le disais) me l'expliquer que si je fus sorti de mon propre caractère par l'imprévu et l'énormité des événements. J'ai, par égard pour une femme, transigé avec mon strict devoir

militaire, qui était de livrer à mes chefs un espion, père de cette femme. Puis j'ai demandé le suprême bonheur de la vie à un être dont j'avais détruit le père, l'unique appui, quelques heures auparavant. J'ai fait cela, moi, Benoît Castain, qui ai pourtant le sentiment d'être un honnête garçon, ou du moins un homme comme tout le monde. Je n'ai pas senti que ce qui était déjà une grave faute envers Gertrude, si le père de Gertrude avait vécu, devenait une sorte de forfait puisque ce père gisait, tué par moi, dans les bois du Haume... Je ne l'ai pas senti alors, mais je vous jure que je l'ai compris depuis... Et malgré tout ce que j'ai déjà subi de châtiment pour ce que j'ai fait là, je comprends que je n'ai pas expié encore, et vous me croirez, n'est-ce pas, mon capitaine, si je vous confesse que je ne suis pas rassasié d'expiation !... Pardonnez-moi... je n'ai plus de force pour continuer aujourd'hui... pardonnez-moi... »

Aucune larme ne vint aux yeux de Benoît Castain pendant qu'il me parlait ainsi, mais son visage parut bouleversé par une convulsion intérieure. Il se tut ; je ne rompis pas le silence ; quelle parole n'eût été vaine en un moment pareil? Cependant, je ne le quittai pas aussitôt ; je demeurai assis auprès de lui. La cendre du soir attristait encore les tristes jardinets que regardait la fenêtre; un réverbère allumé dans la rue, à peu de distance, et que nous n'apercevions pas, envoyait un reflet blanchâtre dans la chambre. Quelques minutes coulèrent ainsi ; puis, je me levai ; j'allai lui prendre la main et la serrer; ses doigts étaient fiévreux.

— Au revoir, — lui dis-je. — Écrivez-moi quand vous voudrez que je revienne.

Il fit un signe de tête affirmatif sans proférer un seul mot. Mais comme j'atteignais la porte, le sentiment ou l'habitude militaires le ressaisirent : il se redressa, debout, la paume de la main droite ouverte à la hauteur des yeux.

(*La fin prochainement.*)

MARCEL PRÉVOST

L'ANGLETERRE ET LA GUERRE[1]

VII

L'ADAPTATION

Pour organiser l'Angleterre, il fallait d'abord organiser l'opinion. Cela est nécessaire dans une démocratie où l'État est dépourvu du prestige et de l'autorité qui commandent. Dépourvu, il l'est aussi de moyens pour agir sur l'opinion. Les journaux ne sont pas à ses ordres comme en Allemagne. Il n'est pas le maître d'une immense armée de fonctionnaires. Ni les professeurs, ni les instituteurs ne dépendent de lui. Il ne dispose même pas de préfets qui parlent à des administrés.

En Angleterre l'opinion s'organise d'elle-même, et assez vite, quand il s'agit de fins salutaires. C'est un fait naturel d'adaptation; c'est une réaction peu à peu apprise, aujourd'hui instinctive, parce que nécessaire dans un pays où nulle mesure de salut n'est possible si l'opinion n'y pousse pas.

Je regardais se faire, à la fin de mai, ce travail, point de départ de véritables changements organiques. On le voyait avancer de jour en jour, et l'on pouvait en noter les divers temps. D'abord la dépêche du *Times*, le coup de tocsin auquel toute la grande presse, aussitôt, fait écho, les interpellations

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 novembre et 15 décembre 1915.

au Parlement, les meetings, les discours, à travers le pays, des chefs de parti et des grands orateurs populaires ; puis, les lettres du public aux journaux, qui ne font plus que tourner et retourner la question nouvelle, beaucoup de ces lettres signées de noms réputés, d'écrivains, de professeurs, d'évêques. Au bout de cinq jours, dans les rues, les premières affiches, posées par les comités volontaires de recrutement, celles dont les parlantes images appellent les ouvriers au travail des munitions ; en même temps, chez les marchands de journaux, aux étalages des gares, les premières brochures de propagande. Le dimanche suivant, à la ville, dans les églises officielles et dissidentes, les sermons des prédicateurs célèbres, excitant les consciences à l'idée de l'effort unanime et nécessaire. Une semaine après, dans un petit temple de campagne, écoutant le sermon du recteur aux fermiers et journaliers, j'entendais passer sur le calme monde rustique la même note d'alarme dont la vibration continuait de se propager.

On a vu ce que fut l'émoi. Le pays prend alors conscience de son défaut profond : manque de système et d'organisation. Menée par un gouvernement de parti qui n'avait jamais conçu d'adversaire que l'autre équipe, laissée à ses routines, à sa foi dans l'heureuse tendance des activités particulières à s'adapter mutuellement pour le mieux général, l'Angleterre, dans cette guerre où la supériorité industrielle apparaît décisive, l'Angleterre, le pays classique de la grande industrie, s'est montrée, depuis dix mois, impuissante, — on entend dire tout haut : incapable. Les hauts fourneaux, forges, fonderies, usines mettent une éternelle fumée sur ses provinces du Nord et du Nord-Ouest, mais elle n'a pas su fondre, tourner, forger les canons et les obus dont les nombres, plus que ceux des hommes, décident la victoire. Un tel fait apparaît énorme et central. Non seulement, il laisse les soldats anglais sans défense devant un ennemi qui a multiplié son armement dans des proportions inimaginées, non seulement il retient en Angleterre la plus grande partie de ces nouvelles légions que, faute d'armes et de munitions, il est inutile d'envoyer à la mitraille allemande, mais il discrédite l'Angleterre aux yeux de beaucoup d'Anglais, en trahissant ce qui semble une inaptitude nationale. Par là il met en question

les habitudes fondamentales, les principes mêmes de cette société. En ces circonstances inouïes, il est clair que l'individu ne doit plus être libre, mais qu'il doit servir à la place qu'une autorité souveraine et compétente lui assignera. Le pays doit changer son régime de vie. Le vieux procédé anglais d'adaptation après coup, d'ajustement imposé par des faits accomplis ne vaut plus. Les faits, il est dangereux de les attendre : *attendre et voir*, ce fut, quand la guerre ne faisait encore que menacer, la dernière formule du système. Les faits, il faut les prévoir et les devancer. Bien mieux, il faut les contraindre : il faut créer le réel et non point s'y ajuster. Ainsi naissent la vision et le désir d'une Angleterre nouvelle, très analogue, sauf l'état de guerre, à celle dont M. Wells a déjà rêvé, — une Angleterre toute commandée par cette idée : coordination, discipline, intégration des individus dans un système monté par l'État pour les fins nationales, soumission de chacun à ces fins. Inévitablement, l'idée va se heurter (elle se heurte encore) à des résistances. De tels changements dans le régime et la direction de vie d'un vieux peuple épris de ses habitudes et traditions ne se laissent pas accepter tout d'un coup, mais tel est l'élan de l'idée qu'elle commence tout de suite à s'appliquer. C'est, dix jours après le cri d'alarme du *Times*, le harakiri du vieux gouvernement radical, la formation d'un ministère comme on n'en avait jamais vu, car il réunit les deux partis, sans doute pour prendre l'initiative de mesures non moins inouïes que lui-même. C'est la création d'un département des munitions dirigé par M. Lloyd George, spécialiste, jusque-là, des budgets démocratiques, à qui vont maintenant les applaudissements des conservateurs, parce qu'on sait sa force et qu'il parlera comme personne au peuple industriel, — parce qu'il lui parle tout de suite, à Manchester, à Liverpool, à Bristol (3, 4 et 12 juin), et non plus de ses droits, mais de ses devoirs et des nécessaires disciplines. C'est (23 juin) la « loi des munitions », qui commande aux patrons et ouvriers dans les établissements que le gouvernement déclare « contrôlés »[1], où il fixe à leur besogne les

1. Au 1er novembre, 1 349 établissements industriels étaient déclarés sous le contrôle du ministre des Munitions.

hommes que les patrons se disputaient à coups d'enchères, limitant ainsi les salaires des uns, mais, par une ingérence plus directe encore, et qui doit faire accepter la première, limitant aussi les profits des autres, — suspendant, d'ailleurs, les règlements de syndicats, organisant, enfin, dans ses grandes lignes le travail, qu'il laisse, pourtant, aux initiatives locales et privées (la vieille tendance anglaise reparaissant malgré tout), d'ordonner et distribuer par le détail. C'est enfin (8 juillet) le relevé et la classification de toutes les énergies et capacités individuelles de travail par le « Registre National », où vont s'inscrire les noms de tous les sujets anglais, hommes et femmes, de quinze à soixante-cinq ans, avec mention de leurs charges domestiques, de leur mariage ou célibat, de leur métier, de leurs spécialités utilisables pour le service public — service d'industrie aussi bien que de guerre. Par ce recensement de signification nouvelle, par ce registre qui va renseigner l'État sur le parti qu'il peut tirer de chacun pour le salut de tous, l'idée du devoir social de chacun à côté des autres devient sensible et familière, et les esprits se préparent à des obligations que l'on déclarait impossibles au pays classique de la liberté.

***

A l'ouverture du Registre qui catalogue les individus suivant leur utilité pour l'État, il semble que les partis avancés, les socialistes ou socialisants, devraient applaudir. En Angleterre surtout, la guerre dont ils professaient l'horreur, inaugure le régime de leurs rêves. Ils le savent, d'ailleurs, et de ce régime, la guerre finie, ils espèrent bien conserver ce qui leur plaît [1]. C'est de leur côté, pourtant, que viennent les principales résistances. Elles sont diverses et variables. En somme quelques chefs seuls sont fixés, par leurs écrits et déclarations, à des doctrines irréductibles ; ceux qu'ils voudraient mener obéissent à des sentiments, qui changent comme les événements et leur expérience, et que l'Allemagne de plus en plus se charge de tourner contre elle. Il y a les simples radicaux,

1. Hyndman : *Fortnightly*, 15 mars 1915.

qui ne croyaient pas à la guerre, quelques-uns pacifistes impénitents, tous opposés à la conscription ; il y a les ouvriers, socialistes et syndiqués, qui n'en veulent pas non plus, hostiles aussi, en général, à la loi qui suspend les droits et règlements de leurs *trades-unions*, — mais ils sont la grande masse anglaise, indifférents, par conséquent, aux formules, et capables de bon sens. Ceux-là comprennent peu à peu ce que signifie la guerre allemande. A mesure qu'elle se développe — il leur a fallu du temps — et par l'effet, surtout, des insultes et des crimes de l'ennemi, le sentiment national naît en eux, avec la volonté combative, qui est au fond de tout Anglais, la tenace résolution, si l'adversaire en vaut la peine, d'avoir le dernier mot. Au lendemain de l'affaire des munitions, quelques chefs du parti ouvrier, MM. Roberts, Ben-Tillett, Hodge, fondent le comité socialiste de défense nationale (21 juillet). Ces leaders restent hostiles au principe de l'obligation militaire, mais ils n'en sont que plus ardents à prêcher l'enrôlement libre. Enfin, il y a les purs, les inflexibles, les entêtés de l'*Independent Labour Party*, adversaires, non seulement de la conscription, mais de tout service national, militaire ou industriel, volontaire ou obligatoire, — en réalité, opposés à la poursuite de la guerre, et qui font serment de ne pas collaborer au recrutement, bien mieux, de ne pas collaborer aux industries de guerre et de n'entrer dans aucun établissement contrôlé par l'État.

En somme, tous ces groupes commencent par combattre l'idée nouvelle d'obligation, et quelques-uns la combattront jusqu'au bout. Nous avions déjà entrevu ce paradoxe : tandis que les conservateurs, épris tout d'un coup de justice et moins soucieux de liberté, demandent l'innovation qui subordonnera les citoyens à la chose publique, les ennemis des formes sociales établies, du laisser-faire et du vieil individualisme, ceux-là mêmes qui parlaient avant la guerre de « nationaliser » certaines industries, les anciens champions des droits de l'État, attaquent la nouvelle intention de discipline au nom des droits de l'individu. Quelques-uns, même, découvrant au principe du vieux système des beautés qu'ils ignoraient, invoquent les historiques « libertés du sujet », — bien mieux, et c'est l'expression d'un radical comme M. Hobhouse, les « tradi-

tions fondamentales du royaume ». La conscription leur apparaît, c'est le mot d'un autre radical, M. Lansbury, comme *une révolution*, et ils le prononcent, ce mot, avec la même horreur que Tennyson au souvenir de 48, et Burke en 1790. Avec Spencer, dont le livre visait tout le socialisme, et dont ils semblent se rappeler la formule, les voici champions de la « liberté contre le gouvernement ». Inopinément des amis d'un collectivisme international, conçu en Allemagne et en France, sentent s'allumer en eux l'ancienne idée toute anglaise d'où naquit jadis le libéralisme des autres peuples, et qui fit la longue résistance de l'Angleterre aux propagandes socialistes. Un argument inattendu de ces amis de l'humanité, de ces apôtres de l'universelle raison, c'est que « la conscription est contraire au génie du peuple anglais ». Refusant de subordonner les individus au besoin de l'État, n'admettant le salut que par les initiatives particulières, ces défenseurs du prolétariat se rattachent soudain à l'école libérale, capitaliste et bourgeoise de Manchester, laquelle posant comme principe initial la liberté de l'individu, et déduisant les droits absolus de la propriété, réunissait les deux dogmes en une formule sacrée.

C'est que, de fait, et en thèse générale, le socialisme veut surtout le bonheur des individus, des individus d'une certaine classe — il est vrai que c'est la plus nombreuse. C'est qu'il s'intéresse beaucoup moins à la société conçue comme un être personnel, collectif et distinct, qu'une autre société peut attaquer, et dont l'idée commande des sacrifices, qu'au mieux-être d'une certaine catégorie sociale. La preuve en est que ces mêmes socialistes anglais — nous parlons surtout de quelques chefs — continuent, s'il s'agit de la lutte de classe, de plaider pour les disciplines, on peut dire les contraintes dont ils ont horreur quand il n'est question que de la lutte pour la nation. Ils ne veulent pas que l'État engrène l'ouvrier pour telle tâche, à telle place, dans un mécanisme de défense nationale, mais ils entendent, par de véritables contraintes, obliger l'ouvrier à entrer dans la machine de combat qu'est un syndicat. Dociles aux consignes de son *trade-union*, aux mots d'ordre de son comité directeur, qu'il fasse grève, qu'il réduise ses heures de travail, qu'il ralentisse son travail ou qu'il refuse tel travail ! C'est que, pour ceux-là, la vraie

guerre n'est pas celle que le pays mène contre l'Allemagne : l'Allemagne conquérante n'est pas entrée dans le champ de leur conscience. C'est encore, et toujours, la guerre intestine, celle que leur parti ou leurs syndicats mènent contre les patrons, qu'ils connaissent, — voudraient mener contre les bourgeois, que le socialisme révolutionnaire, d'origine continentale et d'importation relativement récente, leur montre comme leurs ennemis naturels. C'est, enfin, que leur patriotisme est de classe, et que, pour la guerre de classe, ils jugent nécessaires et justes la discipline et l'organisation qu'ils ne veulent pas permettre au patriotisme anglais d'imposer à chaque Anglais pour la guerre nationale. En effet, en comparaison de l'autre, seule importante à leurs yeux, parce que chronique et générale à toutes les sociétés, celle-ci ne leur apparaît que comme un événement local et passager, « *a passing phase* », dont les patrons et capitalistes, en général ceux qu'ils appellent les *Junkers* anglais, veulent profiter pour réaliser leur désir ancien, la militarisation du pays, et la suppression du droit de grève. Ainsi parle à Londres (29 juillet), au Congrès des mineurs, le président de leur fédération, M. Robert Smillie. Il ne voit pas que l'événement passager peut l'être à la façon de l'obus qui passe mais qui tue, — qu'il peut tuer, non seulement l'Angleterre, mais, comme l'a dit M. Lloyd George, à Liverpool, en parlant aux ouvriers, le parti, et que si, par exemple, on voyait se propager aux industries métallurgiques la grève du pays de Galles, qui menaça, vers ce moment, de réduire la flotte à l'impuissance, mais qui, selon certains socialistes, « a sauvé la démocratie », la démocratie risquerait de mourir sauvée. Pour détourner ces partisans de leur point de vue trop spécial et les éveiller à la réalité de la guerre et du danger, une chose manque, comme à beaucoup d'Anglais — d'autant plus nécessaire que, pour comprendre et juger, des Anglais ont besoin de sensations et d'images directes : la vue ou le souvenir de l'invasion. Pour quelques-uns, très rares d'ailleurs, on peut se demander si de telles expériences suffiraient. Un M. Thomas, membre du Parlement, qui prétend parler au nom des cheminots, annonce la grève générale des chemins de fer en cas de conscription. Un M. Massingham ne craint pas d'écrire dans la *Nation* qu'il aimerait mieux voir

l'Angleterre battue que soumise à l'obligation du service militaire. La formule que l'on répète, à la suite de M. Bernard Shaw (lequel, tout de suite et d'instinct, a pris parti contre les thèses et les intérêts anglais), c'est que, « sous prétexte de combattre le militarisme prussien, on veut militariser l'Angleterre ».

Ce n'est pas seulement au nom des droits du sujet que beaucoup de ces socialistes, qui appartiennent aux Églises dissidentes, se lèvent contre le service obligatoire. C'est au nom d'un principe bien plus ancien et puissant sur les âmes, et dont leurs camarades français ne songent guère plus à se réclamer que des libertés de l'individu : la foi au Dieu de la Bible, à ses commandements, à sa Révélation et son Jugement. Ce principe, d'ailleurs, est commun à des hommes de toutes les classes, et c'est pourquoi ceux qui en tirent argument contre l'obligation de servir, contre la poursuite de la guerre, se rencontrent à tous les niveaux de la société : on en trouve à la Chambre des Lords. « Quelques-uns d'entre nous, dit un manifeste de la Société contre la conscription (*non conscription fellowship*), ont trouvé leurs convictions en se mêlant au mouvement international, d'autres la doivent à leur religion chrétienne. » Sous sa forme anglaise et protestante — puritaine — cette religion, isolant l'homme devant un Dieu justicier, lui impute la rigoureuse responsabilité de tous ses actes. S'il tue, ce n'est pas une excuse d'en avoir reçu l'ordre d'un chef, même d'un supérieur militaire : on sait que la loi anglaise ne reconnaît pas cette excuse. Sa conscience est sa forteresse qu'il doit tenir en état de résistance intérieure et, quoi qu'il arrive, ne jamais céder. Comme le dit (4 octobre) sir A. Hamworth, présidant une assemblée représentative du Congrégationnalisme anglais et gallois, le dernier recours d'un homme est dans sa conscience ; là est le dernier fondement de tout : l'absolu. Or, ajoute-t-il, « la conscription est la plus directe atteinte qui soit à la liberté de conscieuce ; elle retire aux personnes humaines leur responsabilité comme leur liberté, pour les changer en serfs ou en esclaves » ; elle prend à un homme « son âme qui n'appartient qu'à lui ». Et, plus généralement, l'état de guerre est un état de péché, qu'il faut faire cesser à

tout prix, une révolte contre le commandement chrétien de paix et de non-résistance à l'insulte. « Le pays et le roi ont besoin de vous », disaient les affiches et brochures de recrutement. « Dieu, notre Père céleste, et l'Humanité souffrante ont besoin de vous », dit une carte de propagande pacifiste, « usez de toute votre influence pour arrêter cette guerre, sans considérer aucun intérêt terrestre pour l'amour de Jésus-Christ, qui enseigna le sacrifice héroïque de soi-même, l'amour, victorieux de la haine et de la mort. » C'est bien ici le pur principe chrétien, plus actif chez les dissidents — méthodistes, baptistes, congrégationnalistes, quakers, qui prétendent se tenir plus près des formes et des idées primitives — celui que les Anglicans traduisent encore dans leurs prières pour l'ennemi (« dominons le mal par le bien »), mais que, tout de même, l'Anglicanisme né d'un compromis, et qui ne s'est jamais piqué de logique, n'applique pas aux circonstances présentes — et d'autant moins qu'il voit et présente la guerre actuelle comme la « guerre contre le diable »[1], de même que les socialistes et pacifistes, ceux, du moins, qui l'approuvent ou s'y résignent, la regardent et la montrent comme la guerre à la guerre. Pourtant, parmi les Anglicans eux-mêmes, quelques-uns, et des plus officiels, étroitement attachés par leurs fonctions, semble-t-il, au vieux système social et à la tradition, le *head master* d'Eton, par exemple, l'une de ces écoles de la haute caste, où se transmettent depuis des siècles à chaque génération nouvelle, les traditions et les disciplines aristocratiques, le docteur Lyttelton, devant ses élèves, blâme son pays d'avoir tiré l'épée. De même M. S.-R. Eves, chapelain de Saint-John, de Cambridge, rappelle que l'Église du Christ est universelle et non nationale, et dénonce les archevêques « qui parlent, à propos de la guerre, de la liberté, de la sécurité de l'Angleterre, de sa place entre les peuples — comme si le danger ou l'urgence changeaient quelque chose aux commandements du Prince de Paix ». Chez d'autres, professeurs et *fellows* de la même université, MM. Pigou, Franklin Kidd, Lowes Dickenson, le même esprit, sinon le

1. « We are up, in a perfectly real sense, against the Devil incarnate. » Lettre au *Times* de l'évêque de Pretoria, 25 mai.

même langage se retrouve. Chacun de ces philosophes et moralistes suit la même idée qui le menait avant la guerre. C'est que, pour parler le langage de M. Chesterton, lorsqu'il opposait jadis l'insanité des systèmes à la justesse du bon sens, ils n'ont pas été directement frappés par le coup imprévu qui éveille de force l'homme d'une seule idée à la vue du monde réel, irrationnel et complexe, en pulvérisant l'univers illusoire et trop logique où il s'enfermait pour tout interpréter dans le même sens. Le coup est tombé sur le continent, trop loin d'eux ; leur rêve a pu en être un instant troublé, il n'a pas tardé à se renouer. C'est le cas, notamment, de certains chefs de ce « Parti ouvrier indépendant », par qui travaille, leur disait récemment M. Ramsay Macdonald, « l'impulsion divine ». Surpris par l'attentat que commit l'Allemagne en lançant ses armées en Belgique, ce leader parut d'abord accepter la guerre : il se reprit très vite, déclarant, d'abord, non prouvés les crimes des Allemands contre les civils, et puis se joignant à l'ennemi pour dénoncer en Sir Edward Grey l'un des fauteurs de la guerre, l'accusant d'avoir « joué un joli petit jeu d'hypocrisie », d'avoir « travaillé de parti pris à impliquer l'Angleterre dans la guerre en se servant de la Belgique comme d'une excuse ». Plus résistant aux attaques du réel, plus imperturbable dans son système, dans son interprétation monoidéique des affaires anglaises et françaises, M. Ed. Morel, fils de Français, continue de prendre parti à la fois contre son pays d'adoption et contre son pays d'origine, à la différence de M. Houston Stewart Chamberlain qui, en Allemagne, ne condamne son pays d'origine que pour mieux se donner à son pays d'adoption. Il avait toujours attaqué l'entente avec la France, désiré l'entente avec l'Allemagne, soutenu les thèses de cette puissance, combattu les entreprises françaises au Maroc; à présent il fonde « l'Union de contrôle démocratique », qui se propose, entre autres objets, d'éviter, à la conclusion de la paix, l'humiliation de l'Allemagne, et dont les vraies intentions se révèlent de plus en plus[1], à mesure que le fondateur rejette plus clairement la respon-

1. Brochures de l'U. D. C., notamment la cinquième, et articles du *Labour Leader*. *Cf. On the Road to Peace* par M. R. Denman, membre du Parlement *National Labour Press*

sabilité de la catastrophe sur l'Angleterre et sur la France. Naturellement sa philosophie de la guerre enchante l'ennemi, qui ne manque pas de traduire ses déclarations, en publiant les noms des justes qui restent en Angleterre : un Burns, un Macdonald, un Morel, un Ponsonby, un Angel, un Trevelyan; ils ajoutent aujourd'hui les noms de lord Loreburn et de lord Courtney. Au fond, ces « pro-Allemands » ne sont que d'enragés pacifistes qui, devant le démenti que leur inflige la guerre, n'ont qu'une idée : montrer qu'ils avaient raison, que pour l'éviter, il suffisait que l'Angleterre le voulût bien, et puisque, malgré tout, elle s'est produite, l'arrêter tout de suite, et à tout prix. La grande leçon de l'événement qui bouleverse le monde, à savoir que le monde n'est point mené par la raison, que des puissances irrationnelles — sentiment, orgueil, rêves collectifs, fanatisme, volonté de puissance et de conquête — sont toujours latentes au fond des peuples, déterminant par leurs explosions les grands mouvements de l'histoire, comme les énergies souterraines du globe ont modelé jadis, bouleverseront demain, la surface du sol où dorment, en ce moment, les calmes moissons — que la vérité pas plus que la raison n'est souveraine, puisque soixante-cinq millions d'Allemands croient sincèrement à ce *qui n'est pas*, et que s'ils sont vainqueurs, leur erreur et le mensonge de leurs maîtres prévaudront, — cette leçon n'a pas eu de prise sur les théoriciens et les rêveurs qui n'ont pas senti, comme leurs frères de France, la terre trembler et prête à se dérober sous leurs pieds. Trait significatif, quand ils écrivent sur la guerre, c'est pour étudier ce qu'en pourra tirer le socialisme anglais. L'idée ne semble pas leur venir que l'Angleterre puisse être battue et que sa défaite mettrait fin, au moins pour un temps, à beaucoup d'espoirs de leur socialisme.

Heureusement, leur influence ne fut pas de longue durée. Dès le début, quand les Allemands envahirent, et puis dévastèrent la Belgique, elle subit une baisse énorme et brusque. Ceux qui avaient nié la possibilité de la catastrophe en affirmant l'humanité d'une Allemagne fraternelle, apparaissent moins compétents pour indiquer les voies du salut[1]. Aussi

1. Lord Loreburn, dont on se rappelle le récent discours à la Chambre Haute en faveur de la paix, écrivait en 1913 : « Le temps montrera que les Allemands

bien l'ennemi se charge toujours de tourner contre lui-même les forces de sentiment et d'idéalisme qui s'obstinaient en sa faveur. MM. Morel, Ramsay-Macdonald, s'ils sont sincères, et il faut toujours le supposer, s'ils ne sont pas insensibilisés par la volonté d'avoir raison, quelle réaction excite en eux la pensée des forfaits commis en Arménie par ceux qu'ont déchaînés et que commandent les Allemands? Qu'ont-ils senti en apprenant le meurtre de miss Cavell? Impossible de pallier un tel crime. Quelle que soit la lettre du code militaire dont argue l'ennemi, il suffit de songer à ce que représentait cette noble femme, à sa tenue si haute et modeste devant la mort, à ses dernières paroles, à voix basse, de charité chrétienne et de pardon, il suffit de regarder ce visage de droiture, de courage, de discipline et de bonté, où s'incarnait le meilleur d'un peuple et l'essentiel d'une civilisation, pour abominer un tel acte, accompli de sang-froid, avec appareil judiciaire par de hauts représentants de l'autorité allemande qui opposent à l'intervention possible des neutres leurs mensonges et leur ruse. Non seulement ces crimes retirent aux meneurs qu'on appelle en Angleterre les « pro-Allemands » leurs fidèles, mais il ne peut, semble-t-il, que révolter en eux et tourner contre l'Allemagne l'humanitaire sensibilité, qui, par horreur de la guerre et du militarisme, a servi les desseins de la Prusse militariste et responsable de la guerre. Il semble; — mais quand il s'agit de chefs, liés à des professions de foi, astreints à une attitude, on ne peut jamais dire. A la fin de novembre, l'horreur de la conscription, à laquelle le gouvernement semble décidé, à moins d'un grand succès de Lord Derby, les arrache au prudent silence où ils s'étaient enfermés depuis quelque temps. Mais la foule ne tolère plus leurs manifestations et meetings de pacifisme : ils en font durement l'expérience [1]. Libre, au contraire, de changer d'opinion, accessible à la leçon des choses, leur public ordinaire les abandonne de plus en plus. Un mois après la monstrueuse

n'ont point de desseins agressifs, et les imbéciles cesseront de parler d'une guerre qui n'aura jamais lieu. »

1. Meeting du Memorial Hall, sous les auspices de l'Union de Contrôle Démocratique (29 novembre).

affaire de Bruxelles, on s'apercevra à l'élection de Merthyr, que ce public les a quittés.

Aussi bien, sur les ouvriers, peu portés, en ce pays, au rêve ou à la philosophie, le pacifisme proprement dit n'a pas de prise profonde. De tempérament, d'ailleurs, ils aiment la résistance, le combat tenace, bouche close ; ce sont des *fighters*. Que le caractère vrai de l'ennemi, de la guerre, que le danger public leur apparaisse, et ils s'enrôleront : c'est par centaines de mille qu'ils se sont enrôlés, et ceux qui sont au front ont montré comment ils attaquent et tiennent dans leurs tranchées. Mais la plupart ont commencé par ne pas comprendre, ceux de l'Ouest surtout, où la côte n'est pas exposée aux coups des Allemands. Trop longtemps, ils n'ont vu dans la guerre que « l'événement passager » dont parlait un de leurs représentants. A peine la distinguaient-ils de ces guerres exotiques dont l'Angleterre finit toujours par se tirer si bien, et dont le résultat est d'enrichir les fournisseurs de l'armée, d'ouvrir aux capitalistes de nouveaux champs d'entreprises, et d'agrandir l'empire, sans augmenter sensiblement les salaires. Ils sont honnêtes ; ils ont très fortement le sens du juste et de l'injuste ; mais leur vision mentale se limite à leur expérience, à leur milieu immédiat et propre, à leurs questions de syndicats et de grèves ; ils ne changent pas facilement d'idée. Telle est d'ailleurs, en Angleterre, la psychologie du plus grand nombre — c'est-à-dire des plus ignorants, qui décident et qu'il importe, pour que le pays s'adapte au danger, d'instruire et persuader, ce qui est long. Rien n'est venu jusqu'à eux, de ces nombreuses traductions de Treitschke, Bernhardi et autres pangermanistes, qui renseignèrent presque tout de suite un autre public sur le sens et la portée véritables de la guerre — de cette guerre des peuples, dont un homme de leur culture, un brave soldat de l'ancienne armée régulière, disait en haussant les épaules : « *When we've pounded those Johnnies, I guess we'll give'em 'Ome-Rule, same as we did the Boers*[1]. »

1. « Quand nous aurons rossé ces cocos-là, je suppose que nous allons encore leur donner le Home-Rule, comme aux Boers, autrefois. »

Or ceux qui n'ont point compris sont ceux-là qui sont restés, et c'est ce qu'il ne faut pas oublier, quand on songe à l'indifférence trop prolongée de certaines populations ouvrières devant le besoin du pays, bien pis à tels de leurs actes dirigés à contre-sens de l'effort national, à leur résistance aux mesures d'organisation, aux lenteurs parfois voulues, à l'irrégularité de leur travail. Car ceux qui ne comprennent pas et qui sont restés, sont aussi, trop souvent, les moins bons. C'est un fait que, dès le début, l'appel à la conscience (et cet inconvénient, entre cent, du service volontaire fut un des premiers à se révéler) a surtout agi sur les plus consciencieux, par suite sur les plus sobres, les plus patients et attentifs à leurs besognes techniques ; beaucoup de ceux-là s'enrôlèrent tout de suite, qu'il fallut rendre, plus tard, à l'usine. Des ouvriers de second ordre prirent alors leur place, des demi-professionnels ou des non professionnels (*semi-skilled* et *non-skilled*), — souvent même des ouvriers tarés, alcooliques, d'emploi intermittent jusque-là, mais à qui les patrons, en ces jours de commandes accrues et de main-d'œuvre diminuée, offraient de surprenants salaires : excitante fortune qui pousse au cabaret des intempérants. On sait quelle part M. Lloyd George attribuait à cette cause dans les premières lenteurs de l'effort industriel.

D'autres effets de cette sélection à rebours n'avaient pas été moins néfastes. Au moment où la guerre nationale aurait dû assembler toutes les classes et toutes les volontés, par un effet indirect de la guerre elle-même, on avait vu s'aviver la lutte chronique des patrons et des ouvriers, plus généralement du capital et du travail. Car pour ceux qui restaient et ne comprenaient pas, l'ennemi principal, et maintenant plus odieux, c'était ce patron, c'était l'actionnaire enrichi par les commandes affluentes du gouvernement anglais et des alliés : on oubliait que les salaires s'étaient accrus autant que les profits. C'est que, par l'état de choses nouveau, — vastes emprunts d'État, allocations, réquisitions des moyens de transport — le rêve socialiste a commencé par s'exalter, et ceux qu'il possède le voient d'avance, à la paix, réalisé tout entier, principal résultat de la guerre. En attendant, il s'agit de presser la lutte contre les patrons, de ne rien abandonner des conquêtes anciennes, et la logique de l'intérêt comman-

dant à celle des idées, de ne pas céder à la loi nouvelle qui, sous prétexte de défense nationale, suspend en certains établissements, les droits et pouvoirs des *Trades-Unions*, — comme elle suspend, d'ailleurs, les libertés des patrons[1].

Dès avant cette loi, dans le premier déséquilibre où la guerre a jeté le travail, sous l'influence, surtout, de l'idée que les actionnaires gagnaient trop, des grèves s'étaient produites, menaçantes pour la défense du pays. On se rappelle celle de février, sur les chantiers maritimes de la Clyde, où vingt mille ouvriers mécaniciens suspendirent le travail. Sur l'intervention de l'État, d'une commission spéciale[2], instituée au cours de la guerre, pour faire face à ces crises, ils le reprirent, mais seulement en apparence, en besognant le plus lentement et maladroitement possible, en appliquant à la lettre ces règlements de leurs syndicats qui ralentissent de parti pris le travail. Notez bien qu'ils sont blâmés par leurs représentants, lesquels appartiennent justement à cette classe d'ouvriers professionnels, de *skilled-workmen*, qui n'a donné au début que trop de volontaires à l'armée : tel est, même, dans ces grèves de la Clyde, le désaccord entre les membres et les chefs du syndicat, que ceux-ci doivent s'en aller. De même, avant la crise du mois de mai, les présidents de trente-cinq unions appelés à conférer avec le gouvernement, inquiet, déjà, de la lenteur et l'irrégularité de la production, s'engageaient à renoncer pour la durée de la guerre au droit de grève, et à suspendre les règlements qui retardent le travail. C'est parce que les hommes, alors, ne les suivent pas qu'il faut en venir, en juin, à la loi des munitions. Et longtemps après, la situation reste la même : la loi votée, elle provoque tout de suite des résistances ; des comités se forment pour la défense des *trades-unions* contre toute législation qui veut en diminuer ou supprimer les activités et les droits. Pour ces ouvriers, c'est la charte, lentement et péniblement conquise de leur classe, qu'il s'agit de défendre contre les empiètements de l'État, ce qu'ils font avec le même senti-

1. Manifestes du Trade-Union Rights Committee, fondé à Londres, après le vote de la Loi des Munitions, pour lutter contre l'application de cet acte.

2. Committee of Production.

ment obstiné du devoir que, jadis, les hommes des Communes anglaises contre les entreprises des rois. En juin et en juillet, dans ces houillères du pays de Galles, où soixante mille mineurs se sont librement enrôlés comme soldats, deux grandes grèves successives (la seconde menée contre l'avis et les engagements des chefs ouvriers, contre les efforts et les offres du *Board of Trade*) avertissent le ministère qu'il faut ajourner toute idée de conscription, qu'une telle loi, si on tente alors de l'appliquer, soulèvera des émeutes. En vain, il a fait publier la récente proclamation royale, qui interdit aux industries contrôlées la grève, en vain il a tenté d'imposer l'arbitrage, conseillé par les dirigeants de syndicats, exigé par la loi : la loi, en cette affaire, demeure lettre morte. A tous les actes analogues des ouvriers, quel qu'en soit le dommage pour l'armée, on renonce, après cette expérience, à appliquer les amendes ou contraintes prévues. Près de deux mois plus tard, à Bristol (9 septembre), au congrès des *Trades-Unions*, M. Lloyd George en est encore à démontrer qu'il faut accélérer la fabrication des obus et des canons. On l'a mis en demeure de prouver ce qui, plus que tout, semble importer à ce public : que l'État a tenu sa promesse « d'intercepter, dans les établissements qu'il contrôle, tout profit excessif des patrons ». Pièces en mains, il le prouve. Mais des sanctions de la loi qui concernent les salariés et leurs syndicats, il n'est plus question. Il ne s'agit plus que de persuader, en faisant appel, comme toujours, au sentiment du juste et de l'injuste, en montrant par des faits et des textes que l'État observe exactement le contrat qu'il a passé avec les *Trades-Unions*, mais que celles-ci, trop souvent, s'y dérobent, puisque, dans un moment où il faudrait quatre-vingt mille ouvriers de métier et deux cent mille manœuvres de plus dans les fabriques d'armes et de munitions, on voit, à l'arsenal de Woolwich, par exemple, les mécaniciens continuer d'interdire le travail à la catégorie des non professionnels, puisque, dans tels ateliers du pays de Galles, le comité local du syndicat ne tolère pas qu'ils touchent à un tour, puisque dans telle fabrique de machines-outils, c'est aux femmes que s'adresse la même défense, puisque, dans les arsenaux d'Enfield, de Coventry, de Woolwich, on brime les camarades qui travaillent trop vite, puisque, enfin, au nom du « règle-

ment et de *la coutume* » (c'est le mot de M. Lloyd George, et comme il nous évoque le point de vue singulier de ces ouvriers, on peut dire de ces jurandes et corporations d'Angleterre !) on retient, on entrave l'énergie combattante du pays[1].

En septembre, tout de même, les ouvriers commencent à comprendre, et la preuve en est que les représentants des *Trades-Unions*, à qui parle M. Lloyd George, loin de s'obstiner, comme ils l'eussent fait trois mois plus tôt, comme l'avaient fait les grévistes gallois, à soutenir le principe des actes dénoncés, se défendent en les niant, ou en les déclarant exceptionnels, — bien mieux, lorsque le ministre, par des textes, des témoignages, leur prouve la vérité de ces imputations, et les adjure d'employer contre de tels scandales leur influence et leur pouvoir, ils n'hésitent pas à l'applaudir. C'est qu'en septembre, l'idée du péril et du devoir a fini par pénétrer dans ce monde, avec la volonté opiniâtre de combat et de victoire. Elle y agit, et deux mois et demi plus tard, on la voit s'attester d'une éclatante façon. C'est en plein pays de Galles, à l'élection de Merthyr — forteresse du parti ouvrier et de l'extrême syndicalisme, dont M. Keir Hardie a tenu si longtemps le drapeau. Aidé de M. Ramsay Macdonald, l'éloquent pacifiste, et de M. Henderson, travailliste et membre du Cabinet, l'*Independent Labour Party* y dispose de toutes les ressources d'argent et d'organisation pour faire passer son candidat, qui est son chef, et qui préside aussi une grande fédération de mineurs. Or, chez ces mineurs, celui qui passe, et avec une énorme majorité, c'est, contre toute attente, le candidat de guerre, un indépendant, un « isolé », mais qui s'est déclaré prêt à voter « *la double conscription si elle est*

1. M. Lloyd George a cité cette lettre curieuse envoyée aux membres d'un syndicat de Coventry par le secrétaire du comité : « Camarades, veuillez bien noter que C. Hewit s'est mis à sept heures du soir à finir une frette et à fixer une frette de culasse sur un obusier de 4.5, et que, très probablement, il aura terminé à cinq heures du matin, ce qui veut dire huit heures et demie pour une besogne de trente et une heures et demie. Ce n'est pas la première fois que des plaintes me sont adressées à propos de cet homme, qui dépasse le double temps, pour lequel, d'ailleurs, nous n'arrivons pas à savoir s'il s'est inscrit. Je voudrais bien que les camarades prennent une minute pour venir le regarder. » Au bout de deux mois les *Trades Unions* ont contesté l'authenticité de cette lettre.

nécessaire à la victoire ». Cet événement est capital. A partir de ce moment enfin, on sait que le peuple industriel a compris : toute l'Angleterre s'assemble dans la même volonté.

*
* *

La conscription, c'est, pour ces ouvriers, le suprême sacrifice, celui de leur liberté qui, à leurs yeux, fait leur dignité d'hommes. Parce que, maintenant, leur instinct combatif s'est tourné contre l'Allemand, parce que, plus que tout, ils veulent « gagner la guerre », ils y consentent, mais seulement s'il n'est que ce moyen de vaincre, s'il leur est démontré, après épreuve complète, que l'idée du devoir ne suffit pas à susciter les nombres nécessaires. Elle y suffira, affirment les libéraux, radicaux, socialistes, tous ceux dont la philosophie politique se fonde sur la foi optimiste à la bonté naturelle de l'homme, à la souveraineté de sa conscience et la valeur de sa raison. Et plus ces adversaires du service obligatoire sont ardents à le combattre, plus ils tiennent à le démontrer inutile, en montrant tout ce que l'appel à la conscience peut donner. Dès lors, ce sont eux, les hommes des opinions les plus avancées (en excluant toujours les pacifistes militants, les membres dissidents de l'ancien ministère, les amis de M. Morel, les fidèles de l'*Independent Labour Party*, les lecteurs du *Labour Leader*), ce sont eux, depuis les simples radicaux jusqu'aux chefs de syndicat, qui, de plus en plus, vont mener la campagne de recrutement. Depuis quelques mois déjà, des chefs ouvriers y travaillaient, ceux qui, dès la fin de mai, avaient fondé le « Comité socialiste de défense nationale », et que le gouvernement, d'ailleurs, a plusieurs fois avertis : d'abord au début de l'été, quand les classes dites dirigeantes ayant donné tous leurs fils, il est clair que la conscription va s'imposer, à moins qu'un élan des ouvriers ne relève les chiffres des enrôlements. Cet avertissement, il le répète au commencement de l'automne, quand lord Derby va tenter l'application de son système. M. Lloyd George a dit que l'afflux des soldats anglais doit compenser le refoulement des Russes. Il faut qu'au printemps de 1916, l'Angleterre dispose de nouvelles armées. Il faut, à cette fin, et tout de

suite, trente mille recrues par semaine. Si les chefs veulent éviter la conscription, qu'ils fassent de leur mieux pour les trouver ! On leur donne jusqu'au 30 novembre pour montrer ce qu'ils peuvent, et que le système volontaire suffit. Là-dessus, MM. Hodge et Ben Tillett se remettent en campagne; on recommence, on multiplie les promenades de syndiqués sur le front ; on leur montre des tranchées, des champs de bataille ; ils causent avec des officiers ou des soldats; ils reviennent munis d'arguments : il n'y a pas encore assez d'obus et de grenades ; des soldats meurent, parce que les munitions font défaut, meurent pour dix-huit pence par jour en maudissant les frères qui, dans les arsenaux, touchent un salaire quotidien de six et huit shillings, et retiennent leur travail. Les pertes sont telles et telles par semaine ; il faut remplir les vides ou bien abandonner la ligne ; il faut bien plus que les remplir si l'on veut avancer. Et l'on ajoute cet argument, qui en dit long sur l'ignorance d'un peuple souverain, lequel a besoin de voir et toucher pour croire, — sur le paradoxe, au moins en temps de guerre, du principe démocratique et du régime d'opinion : « Oui, c'est absolument vrai, nous l'avons nous-mêmes constaté : en France, tous les hommes valides sont soldats ; dans les villes et les campagnes, nous n'avons vu de civils que les femmes, les enfants et les vieux. Nous insistons sur ce fait parce que nous savons que beaucoup de camarades n'y croient pas, et plusieurs d'entre nous n'y croyaient pas en quittant l'Angleterre [1]. » Sous ce nouvel effort organisé de persuasion, la moyenne hebdomadaire du recrutement remonte, — les uns s'engageant pour porter les armes, et servir pour un shilling et demi par jour le roi sous la mitraille, les autres, simplement parce que leur goût est autre, parce qu'ils tiennent moins aux coups ou tiennent plus à l'argent, s'enrôlant, pour ne jamais quitter l'Angleterre, dans ces nouveaux bataillons industriels où l'on porte le khaki, où la charte de l'ouvrier est, il est vrai, suspendue, mais où les salaires sont maintenus au niveau du temps de paix, et, si les heures ou la quantité de travail accompli s'élèvent, le

1. Je cite ce texte de mémoire. *Cf.* le rapport presque identique de la députation de Manchester (ouvriers en munitions), qu'ont publié les journaux (septembre).

dépassent de beaucoup. Reste toujours une intéressante et troisième catégorie : ceux dont la répugnance au travail égale presque leur naturelle horreur des coups, et qui préfèrent fumer des cigarettes autour des cabarets. En résumé, plus l'homme vaut moralement, et plus dur est son destin, et seuls les meilleurs sont envoyés au feu.

C'est une injustice et c'est un danger; c'est le vice essentiel du système, celui auquel se ramènent tous les autres. A mesure que le système s'est appliqué, il est devenu plus flagrant, si bien qu'il finit par choquer aujourd'hui en beaucoup d'Anglais cette conscience même qui ne voulait rien demander qu'à la conscience. Ainsi le succès de l'entreprise en a fait apparaître le défaut. En novembre 1915, tous les hommes de cœur, tous ceux qui font la noblesse et la valeur d'un pays, sont engagés; la lutte contre la conscription ne se fait plus qu'en faveur d'une minorité moralement inférieure — les *slackers*. C'est la paresse, l'indifférence ou l'égoïsme de cette minorité, laquelle n'est pas l'Angleterre, que l'on défend en croyant défendre le principe de l'Angleterre, et en y sacrifiant le moyen décisif de victoire que serait une machine de combat où entreraient toutes les forces du pays et tout l'utilisable de sa substance humaine. Et bien pis, si les moins nombreux, les moins bons, que l'appel à la conscience n'a pu toucher, ne sont pas l'Angleterre, ils menacent de l'être un jour, par l'effet de la sélection à rebours que produit le sacrifice spontané des hommes de conscience.

Ainsi la malfaisance du système s'ajoute à son injustice. Mais le plus souvent, c'est l'injustice qui, d'une façon évidente et immédiate, produit l'inconvénient pratique. Par exemple, si des célibataires de vingt et vingt-cinq ans flânent en paix dans les rues, tandis que des pères de famille risquent la mort, cela, évidemment, est injuste, mais, de plus, la conséquence en est onéreuse pour l'État, à qui chaque soldat célibataire ne coûterait que dix-huit pence par jour et ses frais d'entretien, alors que pour chaque volontaire marié, il faut subvenir aux besoins d'une femme et, presque toujours, de plusieurs enfants. On calculait au mois d'août, que trois hommes, qui s'étaient enrôlés, à Londres, le même jour, laissaient ensemble

vingt-six personnes à la charge de l'État. Ce n'est donc pas seulement pour une raison morale que l'obligation, si l'on vient à l'instituer, doit s'appliquer d'abord aux célibataires. Plus directement néfastes pour la bonne conduite de la guerre sont d'autres suites du système. Non seulement le nombre des recrues est moindre, mais ce nombre, comment savoir ce qu'il sera demain, dans six mois? Impossible de calculer et préparer le matériel ou les cadres correspondants : on l'a bien vu aux premiers mois de la guerre. Tel fut alors l'afflux des volontaires que, faute d'installations, d'uniformes, de fusils, d'instructeurs en nombre suffisant, on dut en refuser beaucoup. Les refusés se découragèrent ; l'idée se répandit qu'on avait assez d'hommes, et l'appel suivant réussit mal : il fallut se remettre à la propagande. Autre embarras, produisant un autre désordre : souvent l'homme ne s'engage que pour tel corps ou tel service. Un maître mécanicien, inappréciable à l'atelier s'enrôle pour aller au feu ; un manœuvre quelconque préfère l'usine. Finalement, parce que le total de combattants que donnerait la conscription fait défaut, l'État qui voit s'étendre la guerre et dont le besoin de soldats va grandissant, finit par prendre tous ceux qui se présentent, des adolescents ou des chétifs qui tombent à l'hôpital et qu'on finit par renvoyer. Il a fallu le temps pour qu'apparaissent ces vices, quelques-uns parfaitement immoraux, d'un système dont l'apparence de supériorité morale faisait, avec l'autorité de la tradition, tout le prestige.

Peu à peu, aussi, le point de vue général finissait par changer : à mesure que plus d'hommes s'enrôlaient, que leurs centaines de mille se changeaient en millions, le centre de gravité du pays et le foyer de l'opinion se déplaçaient. Bien avant la fin de l'année, ils ne sont déjà plus dans une population civile qui n'a jamais rien aliéné de sa liberté, et contre qui se ferait la conscription. Ils sont dans la partie de ce peuple qui s'est donnée au service national, dans ces légions de soldats qui se sont dévoués, dans toutes ces familles qui ont accepté le sacrifice de leurs enfants, et c'est pour eux, à l'appui de l'idée qui les possède, que se ferait la conscription, pour apporter aux vrais Anglais, volontairement dressés pour la défense de l'empire, des renforts et les aider à la victoire. De tous ceux-là, soumis

aux disciplines militaires, et qui voient leurs fils ou leurs frères s'y plier, l'opinion, plus ou moins explicite et claire, mais qui prend chaque jour plus de poids, c'est que le principe d'individualisme et de liberté ne vaut qu'au temps de paix et de sécurité, — que, devant l'ennemi, chacun n'est plus que la chose de l'Angleterre qui se rassemble ; — c'est enfin que le service est dû pour la défense du pays et du roi, et que le roi et le pays ont le droit de l'exiger, droit non seulement moral, mais légal et constitutionnel, comme entreprennent, dès l'automne, de le démontrer vingt brochures, articles, discours, de la propagande actuelle en faveur de la conscription.

Car enfin, on s'attaque à l'argument capital des adversaires, à celui qui, dans ce pays de la tradition, paraissait inattaquable, et que les démocrates purs, les avocats de la nouvelle idée sociale, par un paradoxe proprement anglais, présentaient comme un dogme. Non, l'autorité du précédent, n'est pas avec eux mais contre eux : le service obligatoire est un principe immémorial de la constitution. Là-dessus la discussion s'enfonce dans la poussière souterraine et sacrée du plus lointain passé ; c'est à coups de chartes, de textes tirés des chroniques saxonnes, normandes et du Livre des Statuts que l'on prouve le droit ancien, non prescrit, du souverain, de Georges V, au service militaire de tous ces sujets, — en invoquant les noms d'Aelfric et de Harold, en se référant aux *Landfyrd* ou Ban des Comtés, qu'appelait le *Witangemot*, aux *Assises des Armes* (1181), au *posse comitatus* de Henry II, aux bandes ou milices de Jacques 1er, aux statuts de la Restauration (13.14 Car. II), qui transféra du shériff à la Couronne le droit de lever ces milices — à cet autre acte du Parlement qui, sous Victoria, en 1865 (34.35 Victor Cap. 86), suspendit seulement pour une année ce droit, suspension qui se répète automatiquement chaque année, en sorte que si le droit n'est pas appliqué depuis le temps de Waterloo, juridiquement, il demeure intact [1]. Même, par le caractère occulte, latent de sa survivance, il n'est que plus sacré, sacré comme telle

1. *Compulsory Service as a Principle of the Constitution.* H. Blake dans *Nineteenth Century*, octobre 1915. Nombreuses lettres aux journaux invoquant des arguments historiques.

inscription primitive au tombeau d'un roi saxon, dans la crypte de Westminster. Lui aussi, il se relie aux obscurs fondements d'un édifice auguste, mystérieux, et chargé de tous les souvenirs et prestiges du passé : la constitution du royaume.

Ainsi droit historique du souverain qui convoque les hommes libres de ses comtés pour la défense de l'Angleterre. Combien émouvant dans son impérative brièveté, combien sérieux et noble un tel appel, quand on le compare aux tapages et bariolages du recrutement, aux affiches et boniments de Barnum, au tumulte innombrable et sans fin de toutes les voix qui poursuivent, supplient, flattent, obsèdent, quémandant l'appui des mères, des épouses, des fiancées! Car c'est à cela qu'a fini par tomber, c'est cela que représente, aujourd'hui, aux imaginations, après quinze mois de propagande et de réclame, le système anglais : une agitation interminable, où la dignité anglaise s'est compromise aux yeux de l'étranger. Irrégulier dans ses effets, mal adapté aux nécessités d'organisation et de prévision, le « système volontaire » a fini par apparaître comme le contraire d'un système, et l'on ajoute que l'élément volontaire en a disparu. Sans doute, aux premiers mois, on peut dire durant toute la première année de la guerre, c'est la réflexion solitaire, le sentiment silencieux et personnel du devoir qui poussaient l'homme à se donner. Le plus grand nombre — deux ou trois millions d'hommes — s'est ainsi donné, et c'est un des plus beaux gestes de peuple que connaisse l'Histoire. Mais, de plus en plus, ceux qui ne se présentent pas au bureau de recrutement apparaissent comme des réfractaires. Aujourd'hui, que laisse-t-on à ceux-là, que l'on méprise plus ou moins, du domaine intérieur et réservé où nul n'a le droit de pénétrer pour peser sur une conscience libre et responsable? Agents recruteurs, *canvassers* bénévoles, clergymen, voisins et voisines, chefs hiérarchiques, toute une foule clamante, insistante, exigeante, vient entrer tout droit, à tout moment, dans ce lieu banal, pour réclamer, imposer l'acte. Car on ne se contente pas de l'indiscrétion que semblait, jadis, une question sur le secret de ce domaine, plus encore, un conseil non sollicité. On y porte l'intimidation, presque la contrainte — humiliante, injustifiée, parce que celle du pre-

mier venu, et non pas celle de l'État. Insupportable vie, aujourd'hui, pour l'homme qui prend encore à la lettre le mot « volontaire », et croit toujours pouvoir se refuser. C'est le recteur ou le squire du village qui vient lui demander le motif de son abstention, c'est son patron qui le menace de renvoi, c'est sa fiancée qui le menace de rupture, c'est l'amie qui ne répond plus à son salut, c'est l'inconnue qui, dans la rue, lui offre ce symbole anglais de l'excessive prudence : un bouquet de plumes blanches. Que parle-t-on, dès lors, du principe sacrosaint, au nom duquel on affirmait intangible, si injustes et, parfois, ridicules qu'en fussent les conséquences, le système qui maintient le pays en état d'infériorité? Rien n'en reste qu'un mot, et les plus clairvoyants ou sincères des radicaux, anciens adversaires de la conscription, le sentent bien, qui finissent par se rallier ou résigner à l'idée du service obligatoire, en ne parlant plus de principe, mais d'opportunité, en acceptant d'avance la décision du gouvernement, seul juge compétent du nécessaire. « *If it must, it must.* »

Mais sur la foule, qui n'analyse pas, un mot, même quand rien de réel n'y correspond plus, peut rester tout puissant, excitateur de sentiment et de volonté, comme un drapeau, comme la formule d'un dogme qui fanatise, encore qu'elle ne se laisse pas penser. Cette vertu propre des mots et des signes, plus généralement des apparences, des formes, même quand on en a retiré, changé le contenu substantiel, les Anglais en ont toujours eu, sans jamais la formuler, l'intuition. D'instinct, ils la respectent, cette vertu, bien mieux, ils l'utilisent, avec le sentiment profond de la vie et de ses procédés irrationnels, qui fait leur indifférence à la logique. De là quelques-unes des originalités les plus frappantes et les mieux connues de l'Angleterre, de ses mœurs et de sa constitution. Ainsi, avec un régime républicain, de fait, et en pleine démocratie, le culte religieux du roi, le maintien, autour de son nom et de sa personne, d'un appareil de formules, cérémonies et institutions médiévales; ainsi la présence symbolique et magique, au Parlement, qui seul a le pouvoir, de sa masse d'armes souveraine. Ainsi l'Église anglicane, qui persiste à s'appeler la sainte Église catholique, et la partie la plus catholique de cette Église qui entend rester anglicane. Ainsi, en tel

autre de ses groupes, l'introduction, dans les formes et sous les mots chrétiens jalousement conservés, de significations toutes nouvelles, — agnostiques et rationalistes chez les uns, panthéistes chez les autres. Ce peuple ne veut de jeune vin que dans les vieilles outres. Les exemples en sont partout ; — il suffisait de rappeler ce qu'a d'ancien, de profond et de général cette tendance. Car c'est elle qui va permettre la solution toute anglaise de ce problème, insoluble, semblait-il, *a priori* : imposer le service militaire à des hommes qui n'y voient que la plus humiliante des servitudes, et qu'on n'ose pas contraindre. La solution, très suffisamment approximative — les Anglais n'ont pas besoin d'absolu — est donnée par lord Derby, que l'on charge aussitôt de l'appliquer. C'est le *service volontaire obligatoire*. Qu'importe à l'esprit anglais l'absurdité d'une telle conception, *if it works*, comme ils disent, si l'on en tire des applications pratiques? Obligatoire, l'enrôlement volontaire l'était déjà presque devenu par la pression de l'opinion, par la mise en œuvre, sur tous ceux qui hésitent ou refusent, d'obsédantes influences. Il restait que l'État finît par assumer sur ceux-là, à la suite de tout le monde, des droits que nul article de la constitution écrite ne lui reconnaît, bien mieux, des droits contraires à l'esprit de la constitution non écrite. Notez qu'il s'est bien gardé de les affirmer, ces droits, de provoquer les défenseurs des vieilles libertés et de la tradition, en proclamant un principe nouveau : d'instinct les Anglais sentent le risque et l'inutilité, si l'on veut pratiquement aboutir, d'exciter les passions en opposant un principe à un principe. C'est tacitement, par une pression progressive, que l'État va tenter d'étendre ses pouvoirs, — indirectement aussi, en évitant de s'engager à fond, en autorisant, sans plus, et provisoirement, un certain citoyen, lord Derby, qui n'est rien, jusque-là, dans le gouvernement, à faire l'expérience d'une certaine sienne idée, d'un système tout nouveau dont il est l'inventeur. Et, comme il arrive en Angleterre, où l'homme qui dirige une affaire publique, *the man in charge*, la dirige véritablement, et lui-même, choisissant en toute liberté ses voies et moyens, prenant seul les initiatives, dont il est seul responsable, lord Derby, directeur du recrutement, applique en personne son système, s'en allant exhorter les

foules — l'autre jour c'est à la Bourse qu'il parlait (24 novembre) — écrivant des lettres publiques aux journaux, des lettres individuelles à chaque homme dont on attend l'enrôlement, répondant aux questions qu'on lui pose, décidant, inventant, surveillant l'organisation nouvelle et très complexe dont il distribue à des sociétés et groupes spontanés le détail.

Le point de départ du système, c'est le Registre National, institué en juillet, et dont le principal objet fut de préparer la main mise de l'État sur les individus, en habituant ceux-ci à l'idée du service dû, et par conséquent exigible. De cet immense répertoire, les comités locaux de recensement ont extrait les noms et adresses de tous ceux qui sont en âge de servir et les ont transcrits sur des listes spéciales, (*pink forms*). Les voilà dans une classe à part : l'État n'a pas mis la main sur eux, mais l'État les regarde, et ce regard fait tout entendre. Cependant la catégorie des hommes qu'il demande n'est pas encore assez déterminée. Car il est notoire que l'État ne veut pas arrêter toutes les industries du pays ; il entend que l'Angleterre reste capable, le plus longtemps possible, d'exporter pour faire face à ses dépenses — plus grandes que celles des autres belligérants, et qui s'accroissent de prêts aux alliés. Dès lors, il est facile, si l'on n'a pas envie de s'enrôler, de se persuader que l'on contribue de près ou de loin à quelqu'une de ces industries. C'est pourquoi lord Derby vient étiqueter d'une astérisque placée devant leurs noms, ceux qui sont plus utiles dans leurs bureaux ou ateliers qu'à la guerre, et le sentiment n'en est que plus fort, chez les autres, d'être clairement désignés. On ira plus loin, en remettant à tous ceux qui se sont présentés au bureau de recrutement, un brassard blanc, signe évident du devoir accompli, qui doit les soustraire au dédain public, — ce qui semble appeler ce dédain sur ceux qui ne le portent pas. Bien mieux — et c'est ici que le caractère d'obligation commence à se manifester — on crée des tribunaux qui décident en dernier ressort si l'astérisque convient ou ne convient pas à tel nom ; et souvent c'est un patron, pour garder un commis, un ouvrier indispensable, qui appelle. Ainsi, pour chaque Anglais, de dix-huit à quarante ans, le mot de Nelson que tout le monde a répété prend un sens de plus en plus impératif. Ce n'est plus : « l'Angle-

terre s'attend à ce que chaque homme fasse son devoir », c'est : l'Angleterre attend de chaque homme qu'il fasse son devoir ; c'est une mise en demeure, bientôt si fortement exprimée, répétée avec tant d'insistance que nul ne se sent plus libre de s'y soustraire, et qu'il faut déployer plus d'énergie pour ne pas s'enrôler que pour s'enrôler. Jusqu'ici le gouvernement laissait faire les sociétés et comités de propagande ; à présent il parle, il presse, il menace, annonçant les actes d'autorité, et le ton de ses paroles indique à quelle espèce d'hommes il s'adresse : à ceux que l'on appelle les *shirkers*, les *slackers*[1], presque à des réfractaires, maintenant que tous les hommes de cœur se sont présentés. « Si vous n'êtes prêts à partir, leur dit rudement lord Kitchener, que lorsqu'on viendra vous chercher, où est le mérite? Où est le patriotisme? Attendez-vous pour faire votre devoir que la loi vous y contraigne? » Quelle différence entre un tel langage, où s'énonce la menace, et les mots si calmes, si froids qui présentaient, en mai, le besoin du pays, en laissant à chacun de juger et décider pour lui-même! Presque tout de suite, la demande se fait plus impérieuse en se faisant particulière, et cela, non point à la façon figurée des affiches et des discours, qui veulent donner à chacun l'illusion que c'est à lui qu'on parle, mais réellement, indiscrètement, en appelant l'homme par son nom, en allant le relancer dans sa maison, en le poursuivant et l'inquiétant dans sa vie privée. C'est d'abord la lettre personnelle, signée de lord Derby, qui vient le trouver à domicile, pour lui imposer, dans sa rigueur et sa simplicité, la vue du devoir, en chassant d'avance les illusoires prétextes, en l'obligeant à se poser les questions suivantes : « Est-ce que je fais tout ce que je dois pour mon pays? Est-ce que la raison d'abstention que je me donne serait valable en pays de conscription? » — finalement pour emporter sa décision en lui signifiant la date après laquelle on s'en passera. Là-dessus vient sonner à sa porte le *canvasser* envoyé par le comité libre et local de recrutement. Comme les membres du comité, ces visiteurs sont en général des notables du pays qui ont passé l'âge militaire : conseillers municipaux, clergymen, ministres dissidents, grands

1. Fainéants.

commerçants, industriels, présidents et secrétaires de syndicats ouvriers, agents électoraux de l'un et l'autre parti, leaders de sociétés politiques et privées, — et chacun ne visite que des hommes qu'il connaît de près ou de loin, que l'on suppose accessibles à son influence. Si l'homme est sorti, il revient jusqu'à ce qu'il le trouve ; il l'entreprend, demande, discute les motifs de sa résistance, lui parle allocations, pension, et puis, s'il ne réussit pas, recommence, indirectement, cette fois, en tâchant d'agir sur la famille, les amis ou le patron. Ce patron est souvent le chef d'une administration publique. Alors il n'a pas attendu pour intervenir. Les journaux français ont publié la lettre polie, mais précise, de raideur à peine déguisée, de ton si direct, personnel, que le directeur général des Postes écrivit à chacun de ses employés, l'avertissant de n'avoir plus à compter sur sa place s'il ne s'enrôlait pas [1]. Finalement, des irréductibles, on dresse une liste qui apparaît comme celle du déshonneur, et ceux-là, dont le refus se fonde souvent sur des raisons religieuses, comme en Russie, chez les Doukhobors, ceux-là vraiment sont à plaindre [2]. On comprend, devant ces procédés, ce que disait récemment un orateur dans un meeting de la « Société contre la conscription ». « Mieux vaudraient, s'écriait-il, les contraintes de la loi ! » — auxquelles un Anglais peut toujours avec honneur, s'il s'agit de défendre sa conscience, opposer, comme les ancêtres puritains, sa résistance passive. Oui, mieux vaudrait la lourde main du policeman, mieux vaudrait la prison où le *conscientious objector* peut, comme jadis ceux

1. Rappelons ce texte significatif :

« Votre nom m'a été donné comme celui d'un homme en âge de servir, et dont l'administration pourrait se priver au bénéfice de l'armée. Si vous êtes physiquement apte à prendre les armes, vous vous engagerez. Les membres du personnel régulier de mon administration qui ont répondu à l'appel de la nation ne doivent pas voir leur place occupée par d'autres, aussi aptes qu'eux-mêmes à servir la patrie. Je ne pourrai donc pas vous assurer votre situation dans mon administration. L'appel aux armes de nouveaux hommes est impérieux. Beaucoup d'entre vous se disent : « J'attendrai que le gouvernement déclare qu'il « a besoin de moi ; alors j'irai. » Au nom du gouvernement, je vous dis, dès maintenant, que vous êtes désiré, et je vous demande d'aller au front. » (13 novembre.)

2. L'archevêque de Cantorbéry a récemment protesté contre l'inclusion en de telles listes de membres de son clergé. Il a été fait droit à sa protestation.

qui refusaient l'impôt, ceindre l'auréole du sacrifice et presque du martyre, que cette persécution sans nom, par tout le monde et de toutes les minutes, qui prétend vous laisser votre liberté, et tâche à vous avilir. Aussi bien, de fait, l'homme se sent pris, puisqu'on l'a prévenu que s'il ne se présente pas de lui-même, le jour approche où l'on viendra le chercher, puisqu'il n'a que le choix entre l'acte qu'on veut bien encore appeler volontaire, et l'acte imposé dans deux mois, dans trois semaines par la loi, et si l'on récalcitre, par le policeman. A la fin de novembre, le droit de l'État sur la personne de chaque homme valide, pour la défense de la patrie, ce droit que n'énonce encore aucun projet de loi déposé, l'État en est si sûr, il sait si bien que l'opinion le lui confère, qu'il l'assume tacitement, au moins en ce qui concerne les célibataires, en leur interdisant, tout d'un coup, de quitter le pays. Jusque-là, il avait conservé les apparences ; il pouvait dire qu'il n'avait que sollicité, en présentant des motifs, il est vrai, de plus en plus pressants, l'acte volontaire, — que théoriquement, au moins, la liberté du sujet restait sauve. Le jour où les gendarmes empêchent des Anglais de monter sur un bateau à destination de l'étranger, que l'on prononce ou non le mot de conscription, un nouveau principe commence à s'appliquer. Une date s'écrit dans l'histoire de ce peuple.

Cette dernière mesure n'atteint que les célibataires. C'est qu'en effet, par ces moyens si anglais, qui respectent les formes et formules accoutumées, en les vidant de leur ancien contenu pour les emplir peu à peu de significations contraires, on s'achemine à des solutions tout anglaises, j'entends partielles, particulières, qui tiennent du compromis, — où le principe agit, mais en évitant de s'énoncer dans son intégrité, de se proclamer comme de l'absolu, sans rien, par conséquent, qui semble un défi jeté aux champions de l'ancien principe. Conscription, peut-être, mais d'abord pour cette catégorie limitée ; ou bien, plus tard, obligation indirecte, par l'intermédiaire des autorités locales, tel chiffre de soldats étant demandé à telle ville ou tel comté, au nom de vieilles lois oubliées et que l'on ressuscite ; — ou bien, enfin, s'il s'agit de

l'Irlande, que l'on sait en général réfractaire, libre obligation d'une province, l'Ulster, par exemple, anglaise et protestante, dont les autres, nationalistes et catholiques, voudront dépasser l'exemple. Quelle que soit la solution, on a déjà tout fait pour dissimuler ce qu'elle cache de révolutionnaire. Tout la prépare ; si la tentative de lord Derby ne suffit point, on ne fera, en instituant la conscription, que consacrer un ordre de choses établi déjà, que traduire en formule légale une habitude déjà prise. Mais, le plus longtemps possible, on évitera la nouvelle formule. D'instinct, l'Angleterre cherche toujours à masquer une révolution sous des aspects d'évolution[1].

De tous ses changements, elle n'en a jamais accompli d'aussi rapide. Il paraît lent à ceux qui regardent les choses du dehors, qui ne voient que l'urgence et la nécessité de se réformer tout de suite pour répondre efficacement au danger. Si l'on songe à la force des tendances établies, et qu'il s'agit de contrarier — des habitudes séculaires dont le principe, orgueilleusement tenu pour national, participe de la religion —, si l'on songe à l'insularité de l'Anglais, fixé dans sa forme et ses directions comme une espèce très ancienne, de milieu stable et clos, et qui a vécu dans la sécurité, si l'on se rappelle aussi les résistances de l'intérêt et du préjugé que l'idée de l'*invisible* péril doit vaincre pour arriver à la conscience et remuer un peuple si réfractaire à l'émotion, si rebelle à toute notion qui n'est pas de son expérience, on s'étonne, au contraire, que des changements si profonds, si opposés aux nouveaux développements dont le travail absorbait l'Angleterre, aient pu s'accomplir en quelques mois.

Et l'on s'étonne davantage quand on voit quelles méthodes, celles de la liberté, mènent ce changement, dirigé contre la liberté. Il naît d'une incessante accumulation d'initiatives

1. Le système de lord Derby est très exactement un intermédiaire entre l'enrôlement libre et la conscription. C'est, au sens strict des mots, une conscription volontaire. En s'y soumettant, les hommes ne deviennent pas, du jour au lendemain, soldats. Ils se mettent dans la condition du jeune Français soumis au service. Simplement ils sont désormais à la disposition de l'autorité militaire qui les catalogue par groupes qu'elle appellera, comme des classes, au fur et à mesure de ses besoins, sans leur laisser, comme auparavant, le choix de l'espèce de service et de l'arme.

particulières, d'un travail de tous les instants où s'accordent, s'associent des milliers et des milliers de bonnes volontés. Par exemple, pour former, entretenir, accroître le courant qui alimente et grossit toujours la masse de l'armée, pour y attirer en flot ininterrompu les millions de gouttelettes séparées, pour extraire et pousser de force celles qui ont résisté aux appels et sollicitations antérieurs, on n'imagine pas combien d'efforts se sont associés, chaque jour, depuis dix-sept mois, combien d'individus, de sociétés ont spontanément donné leur peine et leur argent.

C'est ici le trait spécial de l'Angleterre, au cours de cette guerre où chaque nation révèle sa personne profonde. Tout ici procède du *self government*, même le travail qui doit supprimer le *self government* en subordonnant chaque Anglais à l'autorité qui mène la guerre. Depuis le 4 août 1914, le spectacle que donne l'Angleterre est, sans arrêt, celui qu'elle présente, à de longs intervalles, pendant un bref moment, à la veille d'une élection générale. Discours, discussions, processions, meetings, réclames de tous genres, innombrables activités de citoyens qui ne sont pas, comme ailleurs, les spécialistes de la politique ou les agents d'un ministère en train de « faire » les élections, mais vraiment les citoyens, les hommes et les femmes d'Angleterre, mis en mouvement par une idée qui les possède, — une idée que traduit le premier venu qui monte sur une chaise, dans une place publique, pour haranguer les passants, aussi bien que le ministre qui, aujourd'hui, s'en va persuader, convertir les ouvriers récalcitrants. Il s'agit de l'Angleterre, c'est-à-dire, comme nous l'avons dit, comme le disait M. Lloyd George aux ouvriers et patrons de Manchester, de la chose de chaque Anglais, et dont le gouvernement, le danger ou le salut regardent personnellement chaque Anglais. Pour précipiter par tout le pays les enrôlements, lord Derby procède exactement comme a fait M. Lloyd George pour accélérer la production du matériel de guerre. Après consultations avec les commissions parlementaire et ouvrière de recrutement, il propose un schéma, un type général d'organisation : comités locaux, *canvassers*, inspecteurs, tribunaux de ville ou de district, tribunal central. Sur ces lignes directrices, la substance vivante vient d'elle-même se grouper, s'ordonner,

agir, émanant de la profondeur de la nation, la représentant tout entière, puisque ces libres organisations en réunissent les éléments les plus divers : radicaux et conservateurs, gentlemen et petits bourgeois, chefs d'industrie et ouvriers. Sans doute, au-dessous de lord Derby, directeur général de recrutement, il y a des directeurs locaux, mais leur autorité n'est que morale, comme la sienne. Tout est gratuit, volontaire ; tout est spontané comme la vie. De ces comités de recrutement sortiront, par prolifération naturelle, des sous-comités et filiales, procédé normal de développement, celui qu'ont suivi tant de sociétés, clubs, ligues, unions, chapelles, groupements et corps divers qu'une idée a fait surgir, et dont beaucoup finissent par s'étendre à tout le pays, à force de se ramifier et différencier avec les poussées et détails successifs de l'idée. C'est ici l'une des activités instinctives et originales de l'Anglais, qui a besoin de l'exercer pour se sentir pleinement vivre ; c'est par elle que l'Angleterre est, depuis si longtemps, le pays classique de l'association libre. Entreprendre soi-même, ou en s'associant avec d'autres, la chose que l'on désire ou dont on a besoin, ne pas l'attendre d'un pouvoir public, anonyme et supérieur, c'est, selon lui, la liberté, et c'est proprement sa liberté d'Anglais. Cette activité, principale énergie sociale du pays, le gouvernement sait la provoquer et l'utiliser pour les fins nationales. A ce peuple, plus exactement, à chacun de ses hommes — car c'est à chacun que l'on parle, non pas à l'être collectif de la nation — le gouvernement, le lendemain du jour où la Bulgarie entre en ligne, donne le simple avis suivant : « Les autorités militaires ne se considèrent pas responsables de l'issue de la guerre, si le pays ne leur fournit pas un nouveau million d'hommes. » C'est presque la phraséologie d'un conseil d'administration qui fait à des actionnaires un appel de fonds. Et la discussion suit, celle des voies, moyens et détails : débats publics, où l'on tourne et retourne au grand jour le problème, dialogues de chaque instant, à voix haute entre le gouvernement et le peuple, entre tel ministre et telle association ou syndicat qui vient s'initier aux difficultés. Pas de semaine où M. Lloyd George ne confère avec des représentants de syndicats. Le 17 juillet, ce fut une députation de dames, probablement d'anciennes suffragettes, conduites

par Mrs Pankhurst, qui viennent lui demander l'enrôlement des femmes pour le travail industriel de guerre. Il applaudit, propose d'organiser un enseignement technique pour former des ouvrières, et parlant, en général, de l'organisation de ces industries, leur dit que l'on manque surtout, pour les obus, de machines-outils, de tours et de gabarits, qu'il vient de réunir tous les grands fabricants, que tant d'établissements vont passer sous le contrôle de l'État ; bref, il les met au courant de ses embarras, expériences et projets. Ces détails, tous les journaux du soir les reproduisent. Il en est ainsi tous les jours. Le gouvernement renseigne, demande, coordonne. Au pays de vouloir et donner l'effort.

*
* *

Ainsi se poursuit, par des méthodes contraires à celles de l'Allemagne, l'effort anglais d'adaptation. Si l'on considère les circonstances spéciales de ce peuple, sa sécurité séculaire, son inexpérience devant une grande guerre moderne, son point de départ au début de la lutte — un établissement militaire inférieur à celui des petits États continentaux — on comprend qu'il ne pouvait, cet effort, se déployer que peu à peu, à mesure que les sensations du péril et des coups descendaient dans la profondeur du pays pour y éveiller, enfin, la notion du nécessaire. Il ne suffit pas de lui en présenter l'idée ; ce n'est pas en parlant à son intelligence qu'on l'ébranlera ou qu'on changera sa direction. Sur l'esprit anglais, l'idée pure est sans action ; ses pouvoirs logiques sont inefficaces. Cet esprit, développé en milieu clos, soustrait, par conséquent, aux influences étrangères, ne procède que de son propre passé, un passé très long, où se sont fixées sa forme et ses tendances — singulières, et qui opposent l'Anglais à tous les continentaux. Il a dépassé l'âge de toutes les possibilités ; des habitudes le gouvernent. Survienne une crise et la nécessité de s'adapter à des circonstances brusquement changées, c'est dans ses habitudes, c'est dans son expérience ancienne qu'il cherchera ses moyens de salut, — non pas dans le procédé idéal, rationnel et logiquement adéquat au problème, auquel un esprit de structure moins arrêtée saurait se plier.

Si originale que soit la réponse de l'Angleterre au problème, si grand le rôle qu'y joue l'élément personnel, elle ne peut être qu'une variante, plus ou moins pittoresque, de la solution commandée par la logique. Car, *a priori*, on peut dire qu'il n'est qu'une réponse. Après tout et malgré tout, pour lutter efficacement contre l'exactitude, l'inhumaine régularité d'une machine, il faut se muer soi-même en machine, à l'image de celle que l'Allemagne a pu devenir — justement parce qu'elle n'était pas une personne véritable et formée — aux mains de ses maîtres prussiens. Or, pour l'Angleterre, dont les formes ne sont pas, comme celles de l'ennemi, des créations de la volonté réfléchie, mais des produits lentement et spontanément évolués de la vie, pour l'Angleterre, dont les activités générales, nées du libre concours d'innombrables entreprises particulières, procèdent surtout de l'instinct et de la tradition, une telle transformation est la plus difficile de toutes. Il s'agit de soumettre aux directions de l'État les hommes d'un pays où l'État n'a jamais rien dirigé ; il s'agit de subordonner à une autorité centrale, d'intégrer dans une hiérarchie militaire un peuple dont le principe politique, moral et religieux est, depuis des siècles, le *self government*, le gouvernement de l'individu par soi-même. Et il s'agit d'y arriver, non par une de ces longues évolutions où tout peut changer d'un type, mais en quelques mois, sous peine de mourir, en tant que peuple, ou définitivement déchoir.

L'Angleterre y arrive, achève d'y arriver, en tirant parti de ce principe même qui semblait d'avance le lui interdire. Gouvernement de soi-même, c'est-à-dire habitude de se commander, faculté de maîtriser son impulsion ou son appétit à l'appel d'une idée ou d'un devoir, — volonté enfin, créée par les séculaires suggestions puritaines, entretenue par un système d'éducation qui met au-dessus de tout ces valeurs, volonté et tradition de discipline spontanée. Voilà le vivant produit de vie, l'ancienne habitude, le trait singulier et profond de sa personne dont l'Angleterre va tirer parti pour s'adapter, alors que sa soumission même à son passé semblait devoir l'en empêcher. La discipline volontaire agira comme une discipline imposée, l'impératif intérieur, comme un commandement du dehors : la machine ne sera pas fabriquée ;

elle va s'assembler, se coordonner d'elle-même, — du dedans. A cette fin, une seule chose est nécessaire : il faut que l'idée naisse, se répète et se propage ; il faut que les individus veuillent, il faut que les volontés s'accordent. Parce que c'est depuis longtemps la condition de tout dans leur pays, les Anglais savent hâter un tel mouvement. L'accord s'opère vite ; il ne saurait être instantané.

Le mécanique, avons-nous dit, peut tuer l'organique, si le soudain de l'attaque ne lui laisse pas tirer de soi-même son moyen de salut. L'Allemagne, qui, par-dessus la France, visait l'Angleterre, a failli lui porter le coup fatal. Si la marche sur Paris avait réussi, si la France avait été vaincue, en quelques années, l'Allemagne, riche de nos milliards, installée sur la côte et maîtresse du continent, aurait dépassé tous les armements possibles de la flotte anglaise. A la bataille de la Marne, la balance a tremblé, où se fixait le destin du monde, et l'empire anglais, sans doute, fut sauvé, lui aussi, par la victoire. Aux deux pays elle a donné *le temps*, dont notre alliée n'avait pas moins besoin que nous. Car si nous eûmes à parfaire et mettre au point notre machine, toute la sienne était à construire ; et, puisque chez elle, nulle volonté centrale ne commande, rien ne pouvait se construire que si les matériaux humains s'offraient d'eux-mêmes. Il fallait que toute entière, dans ses nombres, dans sa profondeur, elle comprît et voulût. Elle partait de l'ignorance et de l'indifférence ; elle ne connaissait qu'elle-même, et elle ne haïssait personne ; elle ne se savait pas d'ennemis ; elle ne savait par le sens complet du mot : ennemi. Peut-être, si l'Allemagne l'avait combattue honorablement, la masse de son peuple n'aurait pas encore tout à fait compris. Peut-être n'aurait-elle pas déployé tout son effort. Peut-être eût-elle accepté de faire place, à côté d'elle, sur les mers et les continents, à son adversaire, en lui cédant même quelque chose de son domaine. Il en avait été quelquefois question. Depuis dix ans, ceux qui la gouvernaient et représentaient son opinion, non seulement n'avaient pas voulu de guerre, mais la pure idée pacifiste les possédait. Toute leur œuvre politique s'orientait vers de nobles fins de justice et d'humanité. La haine et l'envie allemandes, accumulées depuis longtemps, ont fait explosion avec trop d'im-

pudeur et de violence. Toute l'Angleterre s'est, enfin, réveillée du rêve idéaliste, et c'est le fait capital ; elle a recommencé de croire au diable. Non seulement la volonté a fini par s'assembler, qui monte la machine, mais jamais, sans doute, l'Angleterre, avertie, ne laissera ceux qui préméditèrent et tentèrent la destruction de son empire, reprendre les positions qu'ils occupaient sur la planète, revenir à la carrière mondiale d'où leur ambition, maintenant manifestée, est de la chasser pour régner seuls. Plus de grande flotte allemande ; ou si celle qui s'enferme à Kiel subsiste et demeure aux mains de l'Allemagne, alors trois quilles anglaises pour chaque quille allemande sur les chantiers, — et, probablement, la décision le plus tôt possible. N'avons-nous pas appris, au début de septembre, qu'en quatorze mois de cette guerre, l'Angleterre a pu lancer quatorze dreadnoughts nouveaux? C'est que, l'Angleterre, déconcertée, quand il lui faut sortir de ses traditions, est dans ses traditions quand il s'agit de la marine. Faut-il rappeler aussi ce que fut son silencieux succès sur les sous-marins qui devaient la réduire? De tels faits laissent prévoir ce qu'est maintenant, « sur l'eau », l'avenir de l'Allemagne. Fatal arrêt pour un peuple qui s'est mis au régime industriel, et dont les nombres accrus hors de toute proportion avec ses ressources indigènes, ont besoin, pour vivre, des marchés du monde. Mais avec l'ennemi qui s'est révélé, la vieille formule libérale : *Live and let live* — vivre et laisser vivre — ne vaut plus. Vous ne pouvez plus laisser grandir celui qui ne conçoit de croissance qu'aux dépens de votre vie, et dont la volonté de meurtre a déjà tenté de se réaliser.

La machine anglaise de guerre se monte, elle continue toujours de se monter. C'est là le plus effrayant pour l'Allemagne. Elle arrive à l'extrême de son effort ; elle est encore capable de détruire, mais l'usure est partout visible. Le combustible humain qu'elle dévore pour fonctionner diminue terriblement, et sa qualité baisse ; on peut calculer quand il va commencer de lui manquer. Cependant la puissance anglaise est seulement en train de s'assembler — en silence : silence plus inquiétant, pour qui connaît l'Angleterre, que tous les tumultes de haine allemande. Le quatrième million d'hommes se prépare.

Étrange, ridicule, *amateurisch*, a pu sembler aux professionnels d'Allemagne le système de lord Derby. Que pensent-ils aujourd'hui de son succès? Au moment où les quatre cinquièmes de leurs blessés doivent retourner sur le front, au moment où le peuple allemand ne parle plus que de paix, et se croit au terme de la guerre, avec quel sentiment voient-ils ces cinq cent mille volontaires nouveaux levés en trois jours, ces foules assiégeant, au seizième mois de la lutte, les bureaux de recrutement, ces masses d'hommes se poussant encore, à deux et trois heures du matin, pour lever la main et prêter ensemble, par rangs de dix et de cent, le serment qui les fait soldats? Avec les douze ou quinze cents usines qui préparent, a dit lord Kitchener, des munitions pour six millions d'hommes au printemps, avec les quatre et cinq millions de livres sterling que l'Angleterre dépense quotidiennement, sans effort visible, c'est la force anglaise, celle que nous avions sentie, latente, diffuse, qui se change, de jour en jour, en énergie actuelle et disciplinée de combat.

En même temps, on travaille à la concentrer pour mieux l'appliquer, cette force : il s'agit de la soumettre à de simples et sûres commandes, à la direction de quelques mains compétentes et rapides. Le gouvernement de coalition, dont la seule raison d'être est la conduite de la guerre, compte vingt-deux membres. C'est trop. Les Anglais croient — c'est une vieille idée d'un peuple de commerçants et d'industriels — que pour qu'une entreprise soit bien menée, il ne faut pas d'administration anonyme, mais, nous l'avons vu à propos de lord Derby, un petit nombre de chefs libres et responsables de leurs décisions. Pour conduire la guerre, un Cabinet de vingt-deux parlementaires rappelait trop un club où les débats s'éternisent. On n'en a pas encore, comme les conservateurs le demandent, réduit le nombre. Mais un comité de cinq ministres s'est constitué, spécialement chargé de la guerre, en attendant, peut-être, la réforme plus profonde que réclament quelques-uns, et qui mettrait le pouvoir aux mains de deux ou trois hommes énergiques — on a même prononcé le mot de dictateur. En même temps, pour conseiller le détail technique des opérations, l'état-major général de l'armée, qui n'était plus qu'un souvenir, s'est reformé au *War Office*, et collabore avec celui de

la marine. Assez d'improvisations, de fantaisies, comme celles que l'on a tant reprochées à M. Churchill : on ne veut plus du *happy go lucky system* ; on a perdu confiance dans le hasard. Méthode, organisation, prévision, action rapide et coordonnée, voilà maintenant le mot d'ordre, et non seulement au sommet, mais à tous les degrés de la hiérarchie. Du point de vue militaire, l'Anglais s'est consciencieusement comparé à l'Allemand qu'il méprise : il a conclu que l'Allemand mène la guerre en professionnel et que lui-même — c'est lui qui parle — y a fait, jusqu'ici, figure d'amateur.

Le fait principal, c'est que cette critique, tous les jours répétée par des journaux et des revues, ne se limite pas au domaine militaire. Elle se généralise, elle s'applique maintenant à des modes et procédés nationaux d'action et de pensée qui contribuaient à l'apparence à part de ce peuple entre les autres, mais où l'on aperçoit, aujourd'hui, des causes d'infériorité pratique. C'est tout le système anglais que l'on met en question : le principe d'individualisme, la foi dans les pouvoirs du *laisser-faire*, dans la valeur du précédent et de la tradition. On rêve de nouvelles méthodes d'éducation, d'un nouveau type de l'Anglais, intellectuellement discipliné, plus scientifique, plus spécialisé, mieux dressé, enfin, pour la concurrence entre les peuples. C'est en ce sens que se fera le changement. On le pressentait déjà avant la guerre, que M. Wells n'avait pas attendue pour proclamer cet idéal ; ceux qui observent ce pays depuis longtemps, avaient pu voir diminuer chez l'Anglais les apparences et l'esprit insulaires. La guerre, en imposant à des millions de jeunes hommes les habitudes et le point de vue militaires, hâtera ce mouvement. En tout ordre de choses, c'est la substitution de la pensée claire à l'instinct, de la volonté réfléchie et systématique aux libres et traditionnelles démarches de la vie. Et sans doute, le changement ne se limitera point aux individus. On verra la nation méthodiquement s'organiser à nouveau, et en même temps se concentrer, s'exalter dans la conscience de sa personne distincte — se nationaliser. L'empire, dont l'unité s'est affirmée par l'élan de tous ses peuples, par le sacrifice héroïque et spontané de tant d'hommes, l'empire ira se resserrant aussi : il est déjà question de le lier, par un réseau de lois douanières,

en un système à part. Se replier sur soi, et tendre, pourtant vers des apparences communes, c'est un trait général, aujourd'hui, à toutes les nations. L'Angleterre perdra beaucoup de ce qui faisait sa couleur intense et sa figure unique au monde. Tout ce que la vie avait accumulé de formes et d'aspects singuliers, au cours d'une longue durée, disparaîtra plus vite pour faire place à la grisaille et l'universalité du rationnel. Toutes proportions gardées, une telle évolution peut se comparer à celle du Japon, et c'est la même inéluctable loi qui l'impose : nécessité de s'accorder, pour résister et continuer de vivre, aux changements du dehors.

En attendant, des traits profonds, primitifs subsistent, subsisteront peut-être toujours sous d'autres apparences ; et l'Allemand semble les avoir ignorés quand il inventa — c'est sa plus fatale erreur psychologique — sa théorie de la décadence anglaise. Sans doute, l'Anglais, enrichi, a pu s'appliquer moins à ses affaires, s'enfermer dans ses habitudes et sa fausse sécurité. Mais il a gardé, plus que tout autre peuple, l'instinct et le culte de la vie et de la santé, le mépris de l'émotion, qu'il juge morbide, le respect de ses traditions, le goût secret de l'effort : que sont l'éducation, si spéciale, et les jeux de sa jeunesse, qu'une longue discipline d'effort sur soi-même? Ces dispositions, et j'y compte aussi les plus critiquables — docilité à la coutume, résistance aux excitations et suggestions du dehors, lenteur à s'émouvoir, et si l'on veut, même, à comprendre — sont le contraire d'une psychologie de dégénérescence. La plus caractéristique de toutes, c'est, en toute compétition qui met en question l'idée qu'il a de lui-même, la volonté, plus silencieuse à mesure qu'elle se passionne, de ne pas céder ; c'est l'entêtement, à travers tous les mécomptes, à persister dans l'effort, à le répéter, en serrant les dents sous les coups, jusqu'à la victoire, — c'est, en somme, le refus irréductible et muet d'admettre un supérieur. D'une telle puissance de vouloir naît facilement le sentiment qu'elle suffit, par conséquent la négligence à préparer le combat, l'idée du *muddling through*, parce que, quoi qu'il arrive, on compte, avant tout, sur soi-même, sur la faculté que l'on sent en soi, de tenir et recommencer toujours. Pour les deux observateurs qui ont pénétré, plus profondément,

peut-être, que tout autre en notre temps, l'âme de ce peuple, pour M. Kipling et M. Galsworthy, là est toujours le fond de l'âme nationale. Et là est un des grands facteurs de l'avenir — formidable pour ceux qui croyaient réduire une Angleterre dégénérée par des terreurs de zeppelins et de sous-marins. Il s'agit d'une énergie qui croît avec la résistance, et procède par pression lente et progressive. L'Allemagne haletait déjà sous le poids du blocus. On voit une angoisse nouvelle la gagner au milieu de ses victoires, à mesure qu'elle sent se nouer plus irrémissiblement sur elle la froide et paralysante étreinte.

ANDRÉ CHEVRILLON

LE CAMÉLÉON

Il s'appelait Andreas. C'était un petit gars rose, aux cheveux blonds et à la culotte ravaudée. Sa mère était une fille de campagne bossue, son oncle un vieux garçon qui mâchait du tabac et crachait à grande distance sur le plancher. Ils habitaient ensemble, tous les trois, une toute petite ferme en pleine forêt, à un endroit où la route serpente et monte entre deux communes.

« Ce pauvre gosse n'a rien à faire qu'à baguenauder dans son coin », disaient les gens, car Andreas n'avait personne avec qui jouer, et l'on ne pouvait se douter qu'il eût tant de quoi s'amuser dans son isolement. L'après-midi, quand son oncle et sa mère faisaient leur sieste, il n'avait qu'à jeter des cailloux aux poules, et c'était des cris, la mère accourait, le sommeil enfui.

— L'onglet ! — criait le gamin.

— Tu n'es pas fou...? Tu l'as vu?

— Oui, il était gros comme ça.

Et Andreas ouvrait ses deux bras. Bon Dieu, comme la mère se signait, et le félicitait, et comme les poules, le cou allongé, avaient l'air de vouloir donner une autre explication. Le gamin s'éloignait, se couchait sur le ventre, et riait.

Il aimait bien apprendre à lire dans un livre, mais il préférait encore lire dans les visages des gens. Lorsque sa mère était

au lit, tourmentée par la colique, sa figure ressemblait tout à fait à un sabot, et Andreas était obligé de tourner la tête.

— Pauvre, tu es là, qui pleures, — disait la mère. — Oh, tu verras, bientôt ça ira mieux.

Mais si la malheureuse, peu ingambe, rapportant de l'étable un plein seau de lait, venait à trébucher et à répandre le tout par terre, cela le prenait trop à l'improviste, et il tombait à la renverse à force de rire.

— Quel vaurien tu fais, — disait la mère, le menaçant du geste.

Qu'est-ce que pouvait y faire Andreas, quand l'envie de rire s'emparait de lui? Elle le saisissait comme par derrière, sans prévenir. Un jour d'hiver, il accompagna son oncle en forêt; sur une pente raide, ils firent glisser la charge de bois, qu'ils avaient peine à retenir, chacun à un bout. Les sabots de neige [1] de l'oncle s'accrochèrent dans un genévrier, la charge fila et l'étendit tout de son long, et le genévrier résistait et lui tirait les jambes, si bien que son corps s'amincissait littéralement au milieu. Oh, comme Andreas se roula par terre, tant c'était drôle.

— Sale galopin, — haleta le vieux en lui montrant le poing. — Attends un peu qu'on soit rentrés.

Mais Andreas courut son chemin, et lorsqu'à son tour l'oncle enfin arriva, le gamin était au lit, souffrant.

— Marche doucement, — disait la mère.

Pendant les nuits claires de l'été, souvent il ne pouvait s'empêcher de se lever et de regarder les anciens, qui étaient couchés là, chacun dans son lit. Que pouvait-il y avoir de mal à ce qu'il chatouillât un peu le vieux sous le nez avec une paille, ce qui lui faisait faire des mouvements comme pour écarter des mouches, ou à ce qu'il pinçât un peu sa mère dans le dos, ce qui la faisait se gratter comme si une puce l'avait mordue? Si, du moins, ce n'avait pas été si tentant d'éclater de rire quand personne ne s'y attendait, et même quand c'était tout à fait choquant! Mais était-ce sa faute si les anciens, à table, montraient de si étranges figures lorsqu'il disait la prière à haute

1. Sortes de larges semelles de bois carrées que l'on met pour ne pas enfoncer dans la neige profonde.

voix? Le nez de sa mère s'allongeait, tant elle devenait grave, et l'oncle, les lèvres tremblantes, semblait prêt à pondre. Crac ! Au beau milieu du texte sacré se produit l'accident. Il y eut des gifles, mais on aurait eu beau lever sur lui la hache, Andreas était incapable de se retenir.

La ferme s'appelait Berget, et s'étendait sur un coteau. Andreas songeait devant les deux bâtisses grises, une humble masure et une étable. Elles devaient être mari et femme, toutes les deux, et elles étaient sans doute devenues si vilaines et bancales à force d'être exposées à tous les temps. Dans le bois d'aulnes, plus bas, vers le ruisseau, se trouvaient leurs enfants : c'étaient de grandes pierres, elles n'étaient devenues rien de mieux, et ne s'étaient pas développées, parce qu'il n'y avait pas d'argent pour se le payer.

Il se tenait un jour à la fenêtre ouverte de la mansarde, tandis que son oncle et sa mère suivaient des yeux un homme de la ville qui passait en voiture. On n'est pas toujours le maître des lubies qui vous viennent. Andreas se dit tout à coup que les deux, là-bas, pourraient aussi bien regarder d'un autre côté, sur quoi il décrocha la fenêtre et l'envoya promener. Les carreaux brillent, le verre se brise avec fracas, et les deux d'en bas se retournent et voient le gamin, ébahis comme s'il avait été, à lui seul, tout un incendie. Grand branle-bas. La voix de l'oncle se fit entendre dans l'escalier, mais Andreas s'élança dehors à l'aide du montant de la fenêtre, et parvint à l'avant-toit.

— Où est-il, — criait l'oncle dans la maison.

— Dieu nous bénisse ! — gémissait la mère. — Le petit qui est sur le toit.

L'instant d'après, les deux vieux sont dans la cour et menacent.

— Si tu ne descends pas, tu vas recevoir tant de coups que...

L'oncle apporte une échelle.

— Je saute ! — crie Andreas, le pied sur le bord.

— Andreas, Andreas ! — supplie la mère, prête à se trouver mal.

En même temps, elle empoigna son frère, qui montait déjà, et le tire en bas.

— Calme-toi, Iver, il faut le prendre par la douceur.

Elle se mit à l'appeler gentiment, mais il fallut promettre

de la crème caillée avec du sucre pour le décider à descendre.

Cela lui faisait de la peine que les anciens eussent des querelles ensemble à cause de lui, mais, bien entendu, quelque idée bizarre le prenait encore, et il y avait du grabuge.

Son bonnet bleu lui tombant sur la nuque, il accompagnait les anciens à l'église, et, passées les collines, apparaissait le vaste monde : c'était le bourg. Il s'étendait là, dans la plaine, avec des bois taillis entre les maisons peintes et les terres vertes, et puis, il y avait le fjord avec des bateaux, et enfin l'église qui sonnait au-dessus de tout cela. On se trouvait au milieu de beaucoup de monde, et Andreas était frappé de voir que les femmes ne portaient pas toutes une bosse sur le dos. Sa mère, alors, lui paraissait ressembler à une toute petite église, et la bosse en était le chœur. Est-ce qu'il n'y aurait pas là-dedans un petit prêtre, debout, disant la messe? Mais dans la maison de Dieu, il fallait rester assis sans bouger; il est vrai que personne, à regarder Andreas, ne pouvait voir à quoi il pensait. Qu'est-ce qui arriverait, si quelqu'un se levait en ce moment, en plein sermon, et disait : — Dis donc, Ola Nybakken, tu viens boire la goutte? — ou si lui-même se faufilait pour arriver en haut de l'escalier derrière le prêtre, et le piquer dans le dos d'un coup d'alène?

Il entendit gronder dans son oreille :

— Vas-tu pas rire dans l'église !

Pour trois jours, une semaine sur deux, il s'acheminait, avec un mince sac à provisions, vers l'école la plus proche. La matinée d'hiver était sombre, la route à travers la forêt était longue, et le renard glapissait. A Rœnning seulement, Andreas rejoignait Jonetta, qui était du même âge que lui ; la fillette avait mis le cotillon de sa mère, ce qui la faisait constamment broncher. Mais c'était amusant d'être assis sur le banc de l'école, surtout quand il y avait géographie ou histoire de la Bible.

La Norvège ressemblait à un chat gris rayé, la Suède était un sac de farine, l'Angleterre avec l'Irlande sur le dos, était la propre mère d'Andreas. Et il avait tant à imiter, après les leçons d'histoire de la Bible, quand il s'en allait, seul, par les champs et les bois. Il s'élançait vers le ciel comme le prophète Élie, ordonnait le silence à l'orage, exorcisait les cochons

et prononçait le sermon sur la montagne pour les arbres et les buissons qui voudraient l'écouter.

Par le soir pâle d'hiver, les deux gosses regrimpaient les collines, et souvent ils tiraient un traîneau derrière eux. Lui, redoutait le moment où on allait se séparer, et où il resterait seul, pour remonter la longue route, mais quand ils étaient tout à fait bons amis, elle l'accompagnait un bout de chemin. Ils ne manquaient pas de questions à discuter, tous les deux, surtout pour savoir ce qu'ils feraient, quand ils seraient grands. Un jour, Jonetta, d'un air mûr, et le regard assuré, déclara :

— Décidément, le mieux, c'est encore l'Amérique.

Andreas tira son bonnet sur ses oreilles rouges de froid, et fit entendre qu'il irait volontiers en Perse. Les gens y voyagent sur des chevaux blancs et, pour saluer, ils ont des sabres recourbés.

— Tu es fou ! Pour un mot, ils te tueraient.

— Oh, pfuit, quand on sait manier le pistolet...

Et la fois suivante, elle le pria de réfléchir avant de s'en aller aussi loin, elle ne voulait pas en dire plus. Quant à elle, pour sa part, elle avait renoncé à l'Amérique.

— Adieu, — dit-elle près de la barrière de Rœnning, et elle entra.

— Adieu, — répondit-il, et il poursuivit sa longue route.

Puis vint une semaine entière sans école, et la petite ferme dans la forêt demeura complètement isolée. S'il passe une voiture dont sonnent les grelots, cela fait sensation. Qu'est-ce qu'on pourra inventer? Couper du bois et le porter dans la cuisine, cela peut se faire les yeux fermés. Circuler en ski dans la forêt et sur les coteaux, c'est une autre affaire : alors les idées peuvent foisonner. Au loin, derrière les montagnes, le vent du nord s'élève de la mer et fouette un manteau de nuages gris qui couvre le ciel, de temps en temps on voit aussi venir un visage jaune au rire fou, à cheval sur un poisson de laine, oh, la belle course ! Tout en bas des collines est le bourg, où les gens se rencontrent. Il y a longtemps qu'Andreas n'a vu aucun d'eux, il essaye de causer avec une pierre, et de l'aider à lui répondre. Il s'efforce d'appeler les gens jusqu'à lui et de les animer. — Tu n'es pas fou, Ola Nybakken, de parler de prendre

la goutte, à l'église? — Ensuite, il se met à éternuer à la façon de Sækkebirit, puis il tousse comme cet étudiant qu'il a vu, tout blême, et il finit par rentrer en boitant comme le vieux cordonnier Olsen.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas? — lui crie sa mère.

— Ah, je me suis cassé le pied.

La pauvre femme fut bouleversée, elle lui fit des frictions à l'alcool camphré, et à sa bouillie ajouta de la mélasse.

Il arriva un jour un paquet enveloppé de papier qui, déployé, se révéla un journal. Ce fut un événement. Andreas se plongea dans la lecture. Un incendie avait éclaté quelque part, un garçon était soupçonné. Ailleurs, c'était un assassinat, dont l'auteur était encore en liberté.

— Mère, qu'est-ce que c'est qu'un faux?

Elle dut le lui expliquer, et cela provoqua de longues méditations.

C'était vilain, tout ce qu'il lisait là, et, pour son compte, il ne voudrait jamais rien faire de pareil. Seulement, c'était si drôle de supposer que soudain il menaçait du couteau la gorge de l'oncle, et de s'imaginer la tête du vieux, ou encore, de se représenter sa mère, si l'étable brûlait, les poules chantant et jacassant dans les flammes sans parvenir à se sauver.

Lorsque, peu après, les écoliers jouèrent aux balles de neige pendant la récréation, sans avoir l'air de rien il plaça une pierre dans la sienne. Le gamin qui la reçut en plein sur le pif ne vit pas d'où elle était venue, mais il y eut saignement de nez et hurlements. Le maître sortit, interrogea, et Andreas fut le plus empressé à raconter où il se trouvait, lorsque c'était arrivé. Le coupable ne fut pas découvert, et Andreas, en rentrant chez lui, ne put s'empêcher de chanter un psaume.

« Il faut que j'aie un journal », se disait-il, et il n'eut de cesse qu'on n'en eût un.

II

Nul n'aurait pu croire qu'il venait seulement d'être confirmé, ce gars solide, aux larges épaules, qui, au côté de cette pauvre bossue, descendait les collines vers le bourg. Son bonnet bleu

était juché sur sa tignasse de cheveux bruns, son visage était tout sang et lait, ses yeux clignotaient, peut-être à la vue de quelque chose d'amusant, au loin dans le bleu. C'était un beau garçon, et Dieu sait comment la petite mal bâtie avait été capable de le mettre au monde.

Andreas comprenait bien que les gens riaient d'eux sous cape, et c'était vilain de leur part. Il aimait sa mère, lui. Si elle marchait trop près du bord de la route, il pouvait bien avoir la maladresse de la pousser dans le fossé, bien que, Dieu le sait, il ne voulait pas qu'elle se fît du mal, mais c'était si amusant de la relever.

Et sur qui, hors elle, aurait-il pu compter pour se consoler et se distraire, alors que les méchantes gens étaient après lui à le harceler? On venait dans la forêt se plaindre de menus larcins. Naturellement, il devait être le coupable. Une paysanne avait été assaillie, un soir, dans l'ombre, et ses vêtements avaient été déchirés,; sur qui était-il le plus commode de faire retomber la faute? Sur lui, qui tout bonnement travaillait pour ses deux vieux, et, à part cela, restait chez lui à lire ses journaux.

— Pour une voix, c'est une voix que la tienne, — lui dit l'instituteur, un jour qu'ils se dirigeaient ensemble vers l'église.

— Oh, bah ! — fit Andreas avec un petit rire, et mettant son bonnet sur le côté.

— Si, le pasteur l'a remarquée, et il dit que si tu avais de quoi te payer ce qu'il faudrait, ça rapporterait gloire et profit.

Et c'était vrai : lorsqu'Andreas se sentait vivement impressionné, il éprouvait toujours un besoin de chanter à pleine voix, mais, à l'église, sa mère disait que c'était mal de dominer tous les autres.

Vint enfin le moment de s'engager pour sa première expédition aux Lofoten. Sa mère vendit une génisse, et il eut des chaussures de mer à tirer jusqu'en haut des jambes, des vestes de laine, des vareuses, et bien d'autres affaires encore. Venez-moi voir ce gars-là ! Lorsque, trépignant d'impatience, il partit enfin, tout équipé, sa boîte de provisions sur le dos, elle le suivit des yeux, pleurant et riant à la fois. Le lendemain, elle s'en fut sur le haut d'une colline, et vit les bateaux s'éloigner

sur le fjord, et disparaître dans une buée de froid. « Je ne le verrai jamais plus », gémit-elle, et elle rentra d'un pas pesant.

Mais, une semaine plus tard, Andreas, bien vivant, remonta vers les deux vieux, et l'on peut penser s'ils écarquillèrent les yeux. Il avait été rayé en route de la liste d'enrôlement, et il était revenu par le vapeur, son engagement était vendu, il avait une montre et une jolie canne.

— Bonjour, mère !

Les vieux se taisaient et le fixaient toujours. L'oncle enfin balbutia :

— Non... vrai, Andreas !

C'est qu'il lui était venu soudain à l'esprit que, s'il passait l'hiver à pêcher en barque, il deviendrait décidément un marin, et il ne serait plus question d'être cordonnier ou prêtre. Alors, ne valait-il pas mieux rester à la maison en attendant, et laisser simplement foisonner ses idées? Sa mère soupira, l'oncle fut de mauvaise humeur, et ne dit pas un mot. Mais les gens eurent matière à bavardage, et coururent d'une maison à l'autre, et quand il arrivait à l'église, tous ouvraient de grands yeux :

— Hé, le voilà, le gars des Lofoten, aha !

Lui, de son côté, avait envie de devenir propagandiste pour l'abstinence, car il aurait alors du café dans son lit le matin. Ou peut-être tailleur, car il pourrait avoir toujours les mains nettes et rester à la maison par tous les temps. Surtout, il voulait être beaucoup de choses à la fois, et circuler dans beaucoup d'endroits au même moment. Il n'y avait qu'un moyen de réaliser cela, et c'était de lire les journaux et les livres d'histoire. Oh, rester assis, penché sur le livre, pendant que grondait le rouet de sa mère et que le poêle vaguement marmonnait ! Tous les événements et personnages de ses lectures, Andreas essayait de les introduire dans la salle, et de les animer, de manière à entrer en rapport avec eux. Il accompagnait saint Paul dans ses voyages en Asie Mineure, il faisait un tour en Égypte avec César, et un jour que sa mère, se lamentant de le voir si paresseux, disait qu'au bourg on trouvait sa conduite honteuse, il répondit que ce malheur n'était rien, comparé à la défaite de Waterloo.

Elle le regarda et arrêta le rouet.

— Comment? Qu'est-ce que tu dis? Qu'est-ce que c'est que ça, la défaite de... Wat... Wat...

— C'était une grande assemblée de mission, — dit Andreas en tournant la page de son livre.

Au printemps, il assistait à un enterrement, et au moment même où la famille et les proches se tenaient autour de la tombe ouverte et pleuraient, et où le sacristain lisait à haute voix dans la Bible, juste à ce moment, l'on entendit un : « Le diable m'emporte. »

Il y eut un silence. Le sacristain perdit son lorgnon, tous les visages s'altérèrent, comme si, après cela l'on se fût attendu, à voir le mort remuer. Andreas était le seul qui pensât encore à pleurer, ce n'était donc pas lui. Mais ce n'était pas un autre non plus. Tout le monde le regardait. Et alors il fit le pis qu'il pût faire, il mit son livre de psaumes dans sa poche, et partit tout doucement.

Il eut froid dans le dos sur le chemin. C'était comme si le bourg l'eût poursuivi à coups de pierres. Il dut se mettre au lit, et il dit des prières pour n'avoir plus à se relever.

C'était singulier comme cette idée lui était venue soudain, au cimetière, — un désir d'amener sur tous ces visages lamentables une expression nouvelle.

Et il fallait que cela lui arrivât précisément alors qu'il avait résolu de devenir un menuisier habile, et souhaitait acquérir une bonne situation, à cause d'une certaine fille. Il n'y avait rien d'autre à faire, il fallait se lever, écrire, et essayer de lui expliquer toute l'histoire.

« Chère Jonetta. Tu es la seule pour qui je veux me blanchir. De méchantes gens me noircissent, en face et par derrière, mais les chemins de Satan sont nombreux, et le péché se punit lui-même. » Et ce furent des pages sur son innocence, sur la perfidie des gens, et sur son désir de se rencontrer un peu avec elle en tête à tête. « Respectueusement, Andreas Pedersen Berget, chantre à l'église. »

Quelques jours plus tard, comme il coupait du bois au soleil, arrive un petit gamin aux pieds nus, qui se met à se dandiner autour de lui, car il a quelque chose à dire, et ne se retient qu'avec peine.

— Qu'est-ce que tu veux, petit fou?

— Hi, hi, hi, hi !

Le gamin se tenait le ventre et riait aux éclats, mais finit par raconter que Jonetta avait montré à la moitié du bourg une lettre, qui maintenant circulait. Adieu, la nouvelle était donnée, le gosse file aussi vite qu'un éclair. Andreas, fichant sa hache dans le billot, le regarde s'éloigner.

Pendant deux jours, il alla de-ci, de-là, mais n'eut pas d'appétit. Pendant deux nuits, couché, il ne fit que se retourner. L'idée lui vint soudain qu'il devait faire le pis qu'il pût faire, et il cita simplement Jonetta en justice de paix.

Le dimanche suivant, une foule de jeunes gens, debout à la porte de l'église, bavardaient entre eux, menaient grand bruit et gesticulaient. Quelqu'un l'aperçut enfin et le montra du doigt :

— Le voilà.

Tout le monde regarda de son côté, et l'on essaya de conserver un air grave, jusqu'à son passage, mais alors les rires et les sarcasmes tombèrent sur lui comme grêle.

— Hé, le bourreau des cœurs, hé, le procureur Petersen ! Hé, le juge Berget, il y a ici plus d'une fille à mener en justice, hé, l'avocat !

Mais Andreas mit son bonnet sur le côté, pénétra dans la maison de Dieu, et, un moment après, sa voix couvrait celle de tous dans l'église.

Car il ne ressentait pas du tout cette flagellation comme un supplice bien pénible, il y était le personnage principal sur qui se fixaient tous les regards, et son acte était si absolument nouveau à l'égard des filles, que la moitié du bourg en restait bouche bée.

Une nouvelle vie commença pour Andreas. D'un côté, il y avait les gens, qui étaient une chose, et il y avait lui, qui était autre chose, de son côté. Quand la jeunesse se réunissait, il devait rester à l'écart. S'il allait sur la route, on le montrait au doigt. « Le voilà ! » S'il gagnait les hauteurs, le bourg qu'il voyait s'étendre au-dessous de lui avait l'air d'une énorme figure qui lui faisait grise mine, et demeurait là-bas, en face de lui. L'affaire pourrait tourner aussi mal qu'elle voudrait, mais un jour ou l'autre, Andreas prendrait une paille, et la

chatouillerait si bien sous le nez, cette grande figure, qu'elle serait obligée de se tourner vers lui, toute ahurie.

La ferme, dans la forêt, était isolée autant que jamais, la semaine était longue, il fallait tant de temps pour que mûrissent les folles inventions. Un nouveau prêtre était venu, qui passait en voiture tous les dimanches, et l'on se plaignait de son avarice. Les mariages doublèrent de prix, et il exigeait de l'argent de ceux qui se faisaient confirmer parce qu'il devait se rendre en voiture à l'église-succursale et leur donner l'enseignement. « Si tu étais saint Paul, se disait Andreas, tu pourrais le convertir et lui apprendre la charité. »

Et un dimanche, il s'assied au bord de la route, vers l'heure où le prêtre devait passer. Il entend le bruit de la carriole, et le cheval jaune arrive au petit trot. Le prêtre avait la tête penchée, le bord de son chapeau jetait une ombre sur son visage aux blonds favoris.

Andreas se leva et mit la main à son bonnet, le cheval fit un écart et voulut se cabrer, le prêtre tira sur les rênes, et lorsqu'Andreas eut saisi le mors, le pasteur effrayé leva son fouet comme pour chasser l'importun :

— Hé, veux-tu bien, l'homme !

Dieu sait d'où cela lui vint, mais Andreas fut pris du désir de rendre tout doux ce visage furieux, de lui donner l'expression propre au chant d'un psaume. Et il se mit à raconter que sa mère, si pauvre, était couchée et n'avait pas de quoi manger. Lui-même, en parlant, changeait d'aspect, il devenait un malheureux, courbé par la misère. Le poisson avait manqué, dit-il, et personne ne voulait plus leur faire crédit. Son oncle était impotent, l'unique vache de la ferme avait crevé, malade. Si le pasteur avait seulement vingt couronnes pour un baril de harengs et un sac de farine, et un peu de médecine, il les retrouverait certainement, pour peu que Notre Seigneur ramenât des temps meilleurs.

Le prêtre avait écouté avec attention, et frotté deux ou trois fois son grand nez rouge ; il regarda les deux masures grises sur la colline.

— C'est là?

— Mon Dieu, oui... c'est là.

— Hm.

Andreas pensait : « S'il a l'idée de tourner pour aller voir les vieux, c'est une histoire du diable. » Mais le prêtre sortit un portefeuille en peau brune, et qui n'était pas du tout aussi gros qu'Andreas se l'était imaginé.

— Tiens. Et souhaite-leur le bonjour. Espérons que ça ira mieux bientôt. Hue !

La carriole roula. Andreas tenait les deux billets dans sa main, et jamais dos ne lui avait paru aussi drôle que celui qu'il voyait là.

Il aurait bien voulu que ceci fût un grand jour. Il avait éprouvé une excitation qui causait une chaleur intérieure, comme celle de l'alcool, mais plus subtile. Si, du moins, le portefeuille du prêtre n'avait pas été si maigre ! Andreas se sentait honteux des deux billets. Le lendemain, il renvoya l'argent, et il écrivit que cela venait de la paroisse. Alors seulement il put se réjouir de ce qu'il était capable de conférer à un prêtre un visage tout nouveau. Cela donnait un goût de revenez-y, et il se promenait, les mains dans les poches, en fredonnant un psaume.

Jonetta ne parut pas en conciliation, et comme Andreas voulait poursuivre l'affaire devant le tribunal, le bailli se contenta de lui dire quelques paroles fort dures. Il rentra chez lui comme un homme perdu, et des jours pénibles suivirent. Sa mère circulait dans la ferme, les yeux rouges, son oncle ne disait jamais un mot, Andreas commençait à trouver mauvais tout ce qu'il mangeait. Il restait pendant de longues heures sur les hauteurs, d'où il regardait du côté du bourg, il lui semblait qu'on l'avait chassé jusque là-haut, et qu'il n'oserait plus descendre là-bas. Cependant les bateaux des Lofoten étaient revenus. Le long de la grève, çà et là, montaient les colonnes de fumée des grandes marmites où les pêcheurs faisaient bouillir les foies, et l'odeur en parvenait jusqu'à lui. Il apercevait parfois quelque personne qui trottait en bas comme une fourmi sur une motte à demi abandonnée. S'il allait y porter une brindille, pour essayer d'y ramener un peu de vie ?

Il finit un jour par se décider à le faire. Il écrivit une plainte au bourgmestre, parce que la plus jeune fille de la sage-femme ressemblait au bailli de façon bien suspecte, et qu'un autre

était inscrit comme le père. Il lut la plainte à haute voix à plusieurs personnes avant de l'envoyer.

C'était une témérité comme celle des héros dont il lisait l'histoire, lorsqu'ils assaillaient une forteresse. Bah, il n'avait, Dieu merci, pas peur. Et ce fut un plaisir, le soir, de se coucher et de fermer les yeux, et de reconnaître le bourg. Qu'est-ce qui rampe, là, d'une maison à l'autre? C'est la nouvelle. Qu'est-ce qui court le long de ce sentier? Des bruits sur Andreas. De vieilles gens clouées par la goutte sont obligées de se lever et de mettre des sabots pour sortir : la nouvelle se répand.

« Dieu soit loué », se disait la mère. Car Andreas, couché dans la mansarde, fredonnait un psaume.

Il fut bientôt assigné pour diffamation, et dut aller chercher des témoins. Ce fut un beau scandale, bien fait pour mettre un bourg en émoi. Les gens ne savaient s'ils devaient rire ou pleurer, mais lorsqu'Andreas arrivait, ils ne le montraient plus du doigt, ils ouvraient seulement de grands yeux, et lui, qui observait cela, y sentait comme un encouragement. A cette époque, il lisait l'histoire d'un grand homme qui s'appelait Voltaire, et qui ne craignait pas d'adresser des plaintes aux tribunaux, aux princes et aux rois. Cela montait à la tête d'Andreas de se représenter cet homme vivant, de le suivre, de l'imiter, et de devenir même tel que lui. Attendez un peu, bonnes gens; il peut bien y avoir ceci ou cela, de notre temps aussi, à corriger. Et il écrivit une plainte à la préfecture au sujet du médecin du district, qui avait tué une femme en couches, et il colla une copie de la plainte sur le mur de la boutique du bourg. Le vieux médecin était un gros boulot irascible, qui avait l'habitude de courir les routes à un trot rapide, mais ce fut au galop qu'il se mit à alors circuler. Le sacristain fut accusé de blasphème dans l'église auprès de l'évêque, et lorsque le président du consistoire, un jour, arrêta Andreas et lui fit honte, il reçut aussitôt après une citation en justice de paix pour offense sur la voie publique.

Il y eut de quoi se démener, surtout pour le bailli, qui dut déposer partout des citations, et encore des citations. Les gens commençaient à dormir mal, on ne savait jamais ce qui pourrait arriver le lendemain.

— Le voilà, — disait-on, et l'on s'esquivait et l'on s'ébahissait.

Un homme mêlé à tant d'actions publiques est vraiment trop important pour aller avec des pièces à son pantalon, et Andreas se mit à porter tous les jours ses vêtements du dimanche. Voltaire avait une sorte de veste particulière, dans le portrait qui était dans le livre d'Andreas, et celui-ci aurait bien voulu avoir la pareille. Il acheta donc une redingote bleue aux enchères après le décès de l'ancien sacristain, et lorsqu'il s'approcha de l'église avec les longues basques qui lui tapaient les cuisses, il se pavana, son bâton à la main, et vous eut la mine d'un inspecteur qui surveille tout son monde.

— Le voilà ! — Et les yeux de s'écarquiller.

Mais il pensait, naturellement, que lorsqu'il serait le personnage principal du bourg, il fallait qu'il eût un titre, et soudain, sans crier gare, il se qualifia : « agent ».

— De quoi es-tu agent? — demanda-t-on.

— De quatre lignes américaines.

Personne pouvait-il nier que ce fût vrai? Les bureaux d'émigration ne lui envoyaient-ils pas de grandes affiches à coller aux murs, et un salaire ne lui était-il pas promis s'il procurait des émigrants ? Certes, il était agent.

Mais un jour sa mère rentra en pleurant parce que l'épicier avait refusé de lui donner un mark [1] de café à crédit. On ne faisait que se moquer d'elle, disant que l'agent devait pouvoir payer.

Andreas réfléchit la nuit, et le lendemain se dirigea vers la ville. Il aurait plaisir à montrer aux gens tout de bon ce qu'il était.

III

Il avait déjà été en ville, mais alors il était un mioche qui portait le panier d'œufs pour sa mère, et à qui le galopin de la ville faisait des grimaces. Maintenant, au contraire, il considérait la ville à distance, comme lorsqu'il contemplait le bourg

1. Un tiers de couronne : quarante-cinq centimes.

des hauteurs. Elle était là, et lui, il arrivait. Pour les gros bonnets si élégants de la ville, il ne valait pas mieux que du gruau, mais il voulait tout de même essayer de se mesurer avec l'un d'eux, rien que pour s'amuser.

Il flâna longtemps à la devanture des grandes boutiques, où les nombreuses couleurs des marchandises jouaient dans les larges glaces. Il ne pouvait servir à rien d'y entrer et de raconter que sa mère était malade, et encore moins d'imiter Voltaire et d'instituer la justice dans le monde. Il ne portait d'ailleurs pas une redingote, mais un honnête costume de bure, et il voulait être un solide propriétaire cultivateur qui entendait être respecté comme tel.

Le cœur lui battit un peu lorsqu'il posa le pied sur la première marche, à la porte du grand Rœmer et fils. L'instant d'après, il était dans la boutique, et, bon Dieu, que c'était plein de tout, depuis le café et l'alène de cordonnier jusqu'aux machines à battre ! Des centaines d'histoires couraient sur le vieux Rœmer, il restait souvent sur le perron, et il avait l'œil sur les pêcheurs quand ils venaient des bateaux. Si quelque gredin passait avec un sac vide, le fougueux patron criait :

— Hé, l'homme, veux-tu de la farine dans ton sac? Arrive ici, j'ai de la farine.

Et les pêcheurs ne pouvaient qu'obéir à cette voix de commandement.

Il aimait à se vanter que, dans sa boutique, il y avait tout ce dont un homme a besoin, et comme un farceur, un jour, vint demander une douzaine de boutonnières, Rœmer ne perdit nullement contenance, et, s'adressant à un commis, cria :

— Aas ! Où se trouvent les boutonnières?

C'est avec cet homme qu'Andreas voulait essayer de se mesurer.

A un employé il demanda s'il pouvait parler au directeur lui-même?

Le jeune dandy, derrière le comptoir, examina un peu ce client, puis le fit passer après avoir soulevé un volet à charnières. Une porte fut ouverte derrière, donnant sur une pièce assez sombre, où deux hommes étaient assis à un pupitre, chacun de son côté : un vieillard à la grande perruque blanche et à la face rouge, et un petit garçon à binocle. Et aussitôt

que le vieillard eut levé la tête et jeté les yeux sur lui, Andreas se sentit un autre homme, il eut la tenue, l'allure, la voix des vieux pleins d'expérience.

— Que désirez-vous? — demanda le grand Rœmer, qui parlait fortement du nez.

Le visiteur dit s'appeler Andreas Pedersen Berget, il aurait bien voulu voir des marchandises. Les temps n'étaient pas bons pour les gens de campagne, les impôts montaient, le prix de la main-d'œuvre montait, et les années n'étaient pas sûres. Il avait donc pensé ouvrir un petit commerce à côté de son exploitation.

— Vous avez une grande ferme?

Non, il ne pouvait pas dire ça, il avait de quoi nourrir vingt à trente vaches, et quatre ou cinq chevaux, mais il espérait agrandir la ferme peu à peu.

— D'où êtes-vous?

Les yeux vifs de Rœmer se faisaient petits et perçants.

Andreas nomma sa paroisse. Et pendant quelques instants, il se sentit déshabillé, mesuré, pesé. Le vieillard n'avait pas encore posé sa plume, mais son regard examinait à fond le client, de la tête aux pieds. Bien. Le grand homme était vendeur, et Andreas était acheteur, c'était une affaire honnête. A ce moment, il avait le sentiment d'avoir été riche cultivateur toute sa vie.

Le vieux Rœmer avait sa manière à lui de traiter les débutants, il les injuriait et les réduisait en poussière, mais si les malheureux croyaient lui échapper, ils se trompaient. Qui était entré là une fois n'aurait jamais osé ne pas y revenir.

— Aha, vous voulez tenir boutique de campagne, vous?

Le gros homme se laissa glisser en bas de son haut tabouret, et se mit à trottiner dans la petite pièce.

— Quel âge avez-vous?

Ici, Andreas prit aussitôt un avantage, et se redressa. Il n'avait malheureusement pas son acte de baptême sur lui, dit-il.

Un silence. Le riche négociant fixa le jeune paysan, qui reçut tranquillement son regard, un cultivateur aisé vaut bien un épicier.

— Vous faites l'important, monsieur! Et avec ça vous vou-

lez être commerçant. Hé ! Vous croyez pouvoir damer le pion à ces colporteurs qui vont en foule jusqu'ici, chez vous autres. Ils ouvrent boutique dans une cage à poules, achètent comptant chez Smith à Ravnkloa, prennent à crédit chez nous, et font faillite deux fois par an. Hé ! Ensuite, quand nous voulons les mener devant la justice, ils sont des petits saints et fréquentent les réunions pieuses, hé !... mais le diable me pende s'ils ne devraient pas être envoyés aux travaux forcés. Enfin, si vous voulez manger toute votre ferme avec votre boutique, ça m'est égal, mais vous payez comptant, je suppose, hé?

Et il s'arrête devant le jeune homme, les yeux dans ses yeux.

Un frémissement traversa tout le corps d'Andreas. Il était là, et se sentait vivre complètement dans un nouveau personnage, et le grand Rœmer le prenait pour un propriétaire, et l'estimait assez haut pour conférer avec lui et l'injurier ! Mais c'était son tour, il devait se montrer froissé, et il répondit en pure langue bourgeoise :

— J'ai l'habitude de rendre justice à chacun. Au surplus, je sais où est la porte. Adieu.

— Non, non, attendez ! Vous n'allez pas bouder pour un mot. Et vous voulez être commerçant !

— J'ai acheté comptant jusqu'ici, — dit Andreas.

— Jusqu'ici ! Qu'avez-vous acheté jusqu'ici?

— Oh, de la verrerie et marchandises de ce genre.

— Personne ne peut vous les procurer à meilleur marché que nous. Si vous voulez vous procurer du crédit dans le monde, faites-vous une règle de prendre absolument tout dans la même maison, tout, vous entendez ! Car alors, ça peut devenir une bonne affaire pour vous et pour nous.

Andreas, dont la tête commençait un peu à tourner, continua :

— Et quand j'aurai vendu mes harengs...

— Des harengs? Vous avez des harengs? D'où diable les avez-vous eus déjà?

Le paysan-propriétaire trouva qu'il y avait des limites au doute de sa parole. Il ouvrit la porte, et dit en manière d'adieu :

— Je ne les ai pas volés. On a un peu pêché au filet de notre

côté, ces dernières nuits, mais ce n'est pas une affaire, rien qu'une cinquantaine de barils, ou à peu près.

— Voyons, est-ce que vous êtes fou, vous n'allez pas vous en aller ! Rentrez donc, que diable, et prenez un cigare.

Merci, mais Andreas ne fumait pas.

— Un verre de vin, alors? Il faut que nous tâchions de nous entendre. Asseyez-vous dans ce fauteuil, là. Vous buvez bien du porto? Les yeux aigus rappelèrent si bien à Andreas, cette fois, ceux du renard, qu'ils lui semblèrent vouloir le mettre à l'épreuve; aussi, en remerciant, se déclara-t-il abstinent.

Il y eut encore un silence, le grand Rœmer le regardait d'un autre air, et recula de deux pas pour mieux voir. Il était clair que la considération pour Andreas avait monté, et qu'il était devenu un personnage sérieux, puisqu'il ne fumait ni ne buvait.

— Alors, vous achetez du hareng? Vous êtes à un endroit où les pêcheurs peuvent vendre chez vous?

— Ça pourrait bien se faire, — dit Andreas.

Il était assis, maintenant, dans le grand fauteuil confortable, et le vieux négociant se livrait à une véritable danse autour de lui. Ce n'était plus Andreas, mais Rœmer lui-même qui se sentait mis à l'épreuve. Il existe des coquins, mais ils n'ont pas coutume d'être abstinents. Ils ne sont pas si chatouilleux sur l'honneur. Si ce garçon-là était honnête, il pouvait devenir un gros client. S'il partait sans recevoir de marchandises, il s'en irait et les aurait chez un autre, et jamais plus il ne remettrait les pieds chez Rœmer. Lui parler de garantie et de lettre de recommandation de gens connus, ce serait le faire immédiatement prendre la porte. C'était ainsi avec ces vieilles familles de paysans-propriétaires, si raides; Rœmer les connaissait bien. Ce jeune freluquet était-il un honnête garçon? Oui, parbleu, il l'était, il y avait beau temps que le vieux Rœmer savait dévisager les gens.

— Hansen, — dit-il au petit garçon à binocle, — accompagne monsieur au magasin, et dis à Dahl de lui donner les marchandises qu'il voudra... Il est convenu que vous viendrez me trouver pour les harengs, quand vous en aurez à vendre en gros, n'est-ce pas? Voulez-vous signer un papier pour cela?

Ce soir-là, Andreas rencontra quelqu'un du bourg, qui lui offrit de boire de la bière, mais il refusa, il trouvait que bière et eau-de-vie étaient vulgaires. Car il connaissait désormais une ivresse qui était belle comme la lumière du jour. C'était de voir le grand Rœmer lui-même sautiller, et jurer, faire le malin, et injurier, et donner des conseils... et se tromper, se tromper, hoho... se tromper. Il semblait à Andreas qu'il chevauchait un de ces grands nuages jaunes que le vent d'ouest fouettait haut au-dessus de la forêt là-bas, chez lui. Il dut chercher un logement et se coucher, il avait le vertige et ne tenait plus debout.

Lorsque, deux jours après, le vapeur approcha de sa commune, près du quai attendaient de nombreuses voitures de charge, puis arriva encore une carriole. Le tout avait été commandé par télégramme de la ville, et les cochers étaient là, les mains dans les poches, se demandant ce que cela voulait dire.

— Sais-tu comment ça ira, la prochaine audience? — demanda le vieux Per Naust à son ami Gorsethen.

— Oh, rien que des bêtises et des méchancetés, comme aux autres, probablement, — dit l'autre avec un rire méprisant. — Mais ce toqué de la forêt ne peut pas échapper à la prison.

Bientôt le bateau de transport accosta le vapeur, et le premier qui descendit à terre fut Andreas. Les cochers furent bien étonnés, car il était vêtu comme un élégant avocat. Et des sacs de farine et des caisses furent tirés à terre, et encore d'autres caisses, à n'en plus finir, et des machines agricoles, et encore des sacs et des caisses, et tout cela était adressé à M. Andreas Berget, commerçant. On peut penser si les gars ouvrirent de grands yeux, quand Andreas leur dit d'amener les voitures et de charger.

— Eh bien, et la carriole? — demanda le gamin qui la conduisait.

— Elle est pour moi, — dit Andreas en lui prenant les rênes.

Ce fut une procession sur la route et à travers le bourg. Andreas en tête dans sa carriole, et toute la série des voitures chargées derrière. Les gens regardèrent et couraient déjà chez le voisin. La nouvelle se répandit comme le feu dans la paille.

Les enfants jetaient leurs souliers afin de pouvoir courir plus vite. Les fenêtres, des deux côtés de la route, se remplirent de têtes curieuses. Andreas avait la mine la plus sérieuse du monde, mais, au fond, il lui semblait chevaucher un nuage. Faites place, vous tous qui jusqu'ici avez regardé Andreas Berget de haut en bas, car le voici. Plus loin, près du Skaret, il était d'usage que les gens du bourg descendissent de voiture pour aller à pied aux montées, les gros bonnets seulement avaient l'habitude de rester assis. Andreas, ce jour-là, ne descendit pas, et demeura sur son siège. Il fredonna un psaume.

Et dans la petite ferme de la forêt, sa mère se lamentait, car il y avait bien des jours qu'elle n'avait eu de café, en sorte qu'il lui fallait moudre de la galette de pomme de terre brûlée en l'écrasant sur le chaudron. Et l'oncle jurait et pestait parce qu'il ne possédait pas de tabac, et devait se rabattre sur la corde goudronnée pour avoir quelque chose à mâcher dans la bouche. Tout ça, c'était la faute de ce maudit Andreas.

— Regarde-donc ! — dit la pauvre femme avec un geste dans la direction de la route. — Qu'est-ce que ça peut être que ça?

Ils étaient ébahis tous les deux. Jamais ils n'avaient vu pareil nombre de fardiers monter vers la forêt. Et autour des voitures s'agitait une troupe de gars qui semblaient résolus à marcher jusqu'au bout du monde.

« Ça doit être un homme important, celui qui est dans la carriole, pensait la vieille. C'est lui, sans doute, qui possède tout le chargement. »

— Ça doit être surtout de la farine, — dit le vieux, et il cracha. — Mais où diable est-ce qu'ils vont?

Comment? Oui, vraiment, la carriole s'arrête à la barrière. Tout le convoi s'arrête. La carriole tourne et entre ! Le reste la suit... Les deux vieux écarquillent les yeux et ont peine à se tenir.

— Mais... mais sacristi, est-ce que ce n'est pas Andreas? — dit l'oncle.

. . . . . .

Certes, on eut de quoi bavarder, au bourg. Comment ce garçon du diable s'était procuré toutes ces marchandises, c'était une question. Mais installer une boutique de campagne

là-haut en pleine forêt, quand on avait tout ce qu'il faut de ce genre en bas, dans le bourg, c'était une autre affaire. C'était une nouveauté.

Une grande activité fut alors déployée dans la ferme. Les petites masures avaient peine à contenir tout l'assortiment d'un grand marchand. Heureusement, on était en été. Ils envoyèrent la vache dans une étable de montagne, le couteau eut raison du cochon, les poules eurent le cou tranché, il fallait faire place aux sacs et aux caisses dans tout espace utilisable. L'étable à porcs était pleine de barils et de fûts, la grange regorgeait de sacs, et le lit de l'oncle, au grenier, était si bien encastré au milieu des sacs et des denrées, que le vieux, la nuit, dormait comme dans un paradis. Mais la grande pièce devint boutique. Andreas plaça deux tonneaux sur le plancher, et posa des planches dessus. Ce fut le comptoir. Commencement modeste, en attendant.

Il y eut quelques journées féeriques pour les deux vieux. Tout cela les avait surpris si soudain qu'ils perdirent pied complètement. Ils se levaient le matin et se frottaient les yeux, et... non, ce n'était pas que rêve et hallucination. Le moulin à café marchait matin et soir dans la cuisine, c'était un fait. Que l'oncle pût fourrer dans chacune de ses poches une grasse carotte de tabac, et chiquer et cracher sans regarder à la dépense, c'était un autre fait. Et quand on pense que la pauvre mère pouvait s'installer derrière le comptoir, et fouiller dans des fils de soie et des bobines indéfiniment, et des boutons et des rubans et des aiguilles, tant qu'elle voulait ! Dieu bénisse tous et chacun, mais c'était une occupation qui en valait la peine. Et puis, Andreas était vraiment un fils. Il fit cadeau à sa mère d'une belle machine à coudre Singer, en sorte qu'elle passait la moitié des journées à se mettre les doigts en sang pour s'exercer. Le dimanche, on se payait la voiture pour aller à l'église, et la mère n'avait qu'à prendre le plus joli châle de la boutique et à se pavaner. Vrai, pour un peu, elle aurait jeté aux jeunes gens des regards en coulisse, quand elle passait en voiture.

Des clients montèrent vers la forêt et achetèrent. Andreas savait les attirer, et n'aurait pas souffert que l'on partît sans prendre une tasse de café. Il est vrai qu'il fallait encore la

prendre à la cuisine, mais Andreas parlait déjà de construire. Et l'oncle ne ménageait pas non plus le fourrage pour les chevaux. Allez-y, vous n'avez qu'à le dételer, et le mener dans ce pré-là. Pourquoi se faire plus petit qu'on est? Les deux vieux commencèrent à faire toilette tous les jours, comme s'il y avait noces chez eux. La mère mit sa meilleure robe, et elle se lava tous les matins le milieu de la figure, et l'oncle passait son pantalon des dimanches pour avoir l'air de quelqu'un. S'il avait à donner une signature, il inscrivait un titre au-dessous, et s'appelait employé des contributions, quoiqu'il y eût bien longtemps qu'il ne l'était plus. Et à l'église, debout, le visage rasé de frais, en chapeau haut de forme, il se tenait le dos à cause de la goutte, s'appuyait de l'autre main sur son bâton, et se rengorgeait, disant qu'il lui faudrait bientôt aller dans le Midi, à des bains, pour cette douleur de reins, et se soumettre à un traitement.

— Hé, ça doit être cher, — disait-on.

— Évidemment, ce sera cher, — consentait le vieux, et il hochait la tête à la façon de l'homme qui a de l'argent, et qui ne veut pas s'en séparer. — Bien entendu, ce sera horriblement cher.

Et pour montrer qu'il n'était plus un tenancier, il s'avança vers le plus riche propriétaire du bourg, Bergheimen lui-même, lui serra la main et lui demanda de ses nouvelles.

Comme marchand, Andreas était généreux et avait la main large. Si quelqu'un emportait à crédit un sac de farine ou une livre de café, il ne le notait sur aucun registre, il marquait une croix à la craie au plafond, et c'était tout. C'était bien clair, n'est-ce pas? Au bout d'une semaine, le plafond était couvert de croix, si bien qu'il n'y distinguait plus ce qui était farine et ce qui était café, ni à quel client correspondait chaque marque, mais tout cela s'arrangerait avec le temps.

Il y avait une personne qu'il attendait, mais qui ne venait pas acheter. C'était Jonetta, et cela faisait de la peine à Andreas.

Et voilà qu'un jour, à Rœnning, on était à table pour le dîner, et Jonetta s'était levée pour aller chercher encore de la soupe, quand Andreas entre et dépose une machine à coudre toute neuve.

— Tiens, Jonetta, — dit-il, — ce sera un petit souvenir du temps d'école.

Les figures, autour de la table, demeurèrent immobiles d'étonnement, comme on pense, et Jonetta, laissant la soupière, restait interdite. C'était si incroyable, cela venait tellement à l'improviste, que tout le monde, dans la salle, en fut comme étourdi, et Andreas partit d'une allure toute royale.

Son affaire avec le bailli ne s'était pas terminée à la première audience, et, la fois suivante, se présentèrent le médecin du district et le sacristain, tous deux avec des plaintes en diffamation. Andreas fut vraiment le personnage principal ce jour-là, mais il était devenu commerçant, et le procès menaçait de prendre une mauvaise tournure tant pour le bailli que pour le docteur et le sacristain. Les témoins se sentirent plus de courage à comparaître et à se ranger du côté de M. Berget. Il y en eut plus d'un qui pouvait se rappeler avoir vu le bailli et la sage-femme se promener en tête à tête vers les collines. Le mari de la femme morte en couches eut la franchise de venir à la barre et de se plaindre du médecin. Des gens pieux étaient d'accord avec Andreas pour dire que le sacristain s'embrouillait souvent dans les prières, à l'église, en sorte que la parole de Dieu se trouvait tournée en ridicule. Toutes les affaires furent renvoyées à la session d'automne, afin que de nouveaux témoins pussent être appelés. Et Andreas devint un grand homme aux yeux des gens parce qu'il avait le courage d'opérer un nettoyage parmi les gros bonnets du bourg, et quand il arrivait sur la route, marchant la mine fière, les gamins ôtaient leur bonnet devant lui comme pour M. Brandt, de Lindegaard, lui-même.

Deux mois environ dura ce commerce, qui fit la joie et le bonheur de beaucoup de monde. Et la grange, l'étable à cochons et les toits n'étaient pas encore tout à fait vides, quand un jour entra dans la cour un cabriolet où deux messieurs étaient assis, suivi de quatre grandes voitures. Il paraît que les gens du bourg, qui avaient des chevaux, allaient encore gagner quelque argent.

— Oh, ça va être du commerce en grand, — dit la mère, saisie, et se hâtant de mettre la bouillotte au feu.

Andreas regarda aussi par la fenêtre. Un instant, le cabriolet porta sur une seule roue et menaça de verser, les deux messieurs se tinrent fermes et firent la grimace. Mais lorsque Andreas découvrit que l'un d'eux était le bailli, et l'autre, un vieillard à grande perruque blanche, il comprit que de méchantes gens s'étaient de nouveau mis en campagne pour lui faire du tort.

— Où est Andreas Berget? — cria la voix nasillarde avant même que le cabriolet fût arrêté.

— Il est dans la boutique, — dit l'oncle, qui arrivait pour mettre les chevaux au pré, où il restait encore quelques brins d'herbe.

Andreas sortit et porta la main à son bonnet.

— Ah, le voilà ! — dit Rœmer. — Bonjour, monsieur le propriétaire aux trente vaches et aux cinq chevaux. Bonjour, monsieur le marchand de harengs en gros ! Hein !

Et il entreprit, à grands efforts, de descendre sain et sauf à terre. Andreas prenait une figure innocente et paraissait heureux de recevoir des visiteurs. Sa mère arriva : elle ne savait si elle pouvait offrir une tasse de simple café à des gens si élégants.

Le vieux Rœmer était enfin parvenu à mettre pied à terre, et, debout, les mains sur les reins, il levait la tête pour regarder Andreas bien dans les yeux. Sa bouche semblait mâchonner, et il se taisait, il avait l'air de regarder une étoile. Son visage était pourpre, et il ne pouvait trouver ses mots. Enfin il éclata.

Les deux vieux ne comprenaient rien, mais bientôt ils reculèrent, chancelants, et s'appuyèrent contre le mur. Le vieux monsieur piaillait, criait, serrait le poing sous le nez d'Andreas, et lui promettait les menottes et les travaux forcés à vie.

C'est pénible de voir des vieilles gens qui ne sont pas capables de se dominer. Il profana plusieurs fois le nom de Dieu et appela Andreas et le diable d'une seule haleine. Que ce pendard de paysan l'eût fourré dedans, lui, Rœmer, cela paraissait lui être fort désagréable. Puis il fit venir les solides cochers qu'il avait amenés, entra, et leur dit de transporter les marchandises sur les voitures vides. Ils firent place nette dans la boutique, vidèrent l'étable à cochons, pillèrent tous

les recoins, tandis que le vieux Rœmer, la crinière au vent, courait partout, donnait des ordres, et rageait. Mais cela ne suffisait pas, il voulait savoir où était le reste. Où par tous les diables étaient les autres marchandises, puisque la caisse ne contenait que trois couronnes? Andreas le rejoignit dans la boutique et montra les croix à la craie, au plafond. Le grand Rœmer renversa la tête et regarda en l'air.

— Hein? Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est le crédit, — fit Andreas.

Alors le vieil homme fut près de se trouver mal, ses lèvres écumèrent, il gesticula fort et prononça beaucoup de paroles. Il s'en fallut de peu qu'il devînt grossier, ce qu'Andreas trouva désagréable à écouter. L'oncle les suivait tout le temps, une hache à la main, et le bailli s'était assis, dehors, sur une pierre, et avait allumé sa pipe. Andreas, qui en avait assez, alla s'asseoir sur une autre pierre, et alluma un cigare.

— Croyez-vous qu'on aura beau temps demain? — demanda-t-il au bailli.

Celui-ci, le regard perdu, sourit et ne répondit pas.

Mais Rœmer, de la mère toute effarée, finit par obtenir le nom de tel ou telle, qui avait eu café ou farine à crédit, car il voulait les ravoir, disait-il, quand même ce serait bouilli et mangé.

Il n'y eut qu'une voiture qui partit chargée, les autres, plus bruyantes, suivaient vides. Et des gamins, qui les avaient accompagnées à l'aller, coururent alors en avant pour avertir du retour. Et tout l'assortiment commercial traversa la forêt pour rentrer à la ville. Et les fenêtres, le long de la route, furent de nouveau garnies de figures curieuses, même de vieilles gens qui n'avaient pas quitté leur lit depuis des années, ne purent s'empêcher de paraître à la fenêtre. Et le cortège passa. Toutes les marchandises du commerce rural. On verrait bientôt sans doute le bailli arriver avec le criminel, et peut-être ce garçon aurait les menottes.

— Ah oui, Andreas, vois-tu, Andreas.

Mais ce fut seulement lorsque les voitures eurent quitté la ferme que vint le tour du bailli. Il n'avait aucune raison d'avoir l'esprit prévenu en faveur d'Andreas, et il se comporta comme on pouvait s'y attendre. Au nom du juge cantonal, il

déclara la faillite du commerçant Berget, dont il plaça les biens sous séquestre. Il donna lecture d'un long procès-verbal, qu'il fit signer par des témoins, et il apposa les scellés sur la « boutique », bien qu'il ne s'y trouvât rien d'autre que du papier à faire les paquets, plus les sabots de l'oncle, il verrouilla et scella la grange, qu'il appelait le magasin, bien qu'il n'y eût là qu'une vieille pelle. Il eut la méchanceté d'ordonner à Andreas de se présenter à son bureau tous les jours à midi, faute de quoi il serait obligé de l'arrêter sur-le-champ. Andreas déclara que tout cela était illégal, et qu'il déposerait plainte.

— Adieu jusque-là, — dit le bailli en montant auprès de Rœmer, qui s'impatientait, car il voulait partir et rentrer sa farine et le reste.

— Adieu, — dit Andreas.

— Adieu, — dit la mère en s'essuyant les yeux.

Et les trois habitants de la petite ferme se regardèrent. Les bâtiments étaient vides, le pré, qui devait nourrir la vache pendant l'hiver, était désherbé. On n'était pas à la noce, et ils furent presque honteux, tous les trois, de porter des habits du dimanche.

Certes, Andreas était bien près de pleurer, mais aussi, comme c'était curieux, tout à l'heure, d'observer les deux anciens, pendant que se déchaînait l'orage. Voir la mère, quand, appuyée contre le mur, elle regardait ce bourgeois furieux, et ensuite le ciel, comme si elle en eût espéré un secours. Et l'oncle avec sa hache ! Et leurs figures à tous deux. Ils avaient fait un petit voyage au ciel, et soudain ils avaient été ramenés sur terre pour un jugement dernier. Ils ne s'y attendaient pas, tous les deux, et ils restaient là, sans savoir au juste s'ils étaient vivants ou morts.

L'oncle mâchait et crachait, et finit par aller à la fenêtre et jeter un coup d'œil à l'intérieur. Il se tourna vers Andreas et demanda :

— Nous ne pouvons pas entrer chez nous, alors, maintenant?

— Non, c'est sous séquestre.

— La cuisine aussi? — fit la mère.

— Nous pouvons nous servir de la cuisine et de la chambre

comme auparavant, — dit Andreas. — La chambre n'est pas sous séquestre.

Si encore l'oncle avait eu ses sabots ! Il se lamentait et regardait toujours par la fenêtre.

— Tes sabots et la pelle, dans la grange, sont sous séquestre, — dit Andreas, et il se mit à fredonner un psaume.

L'oncle ne cessait pas de les contempler. Mais que ces vieux sabots fussent élevés à la dignité de biens sous séquestre, jamais Andreas n'aurait imaginé cela.

A la session d'automne, il fut le personnage principal dans quatre affaires. Il n'eut pas un rôle facile, car ses témoins contre le médecin, le bailli et le sacristain le lâchèrent, et leurs souvenirs ne furent plus les mêmes que précédemment. Par contre, le procès avec Rœmer fut simple, et personne ne voulut admettre que le bailli et le grand négociant eussent procédé illégalement. Lorsque son débat avec le tribunal fut terminé, Andreas eut le parcours gratuit jusqu'à la ville, et s'absenta plusieurs mois.

(*A suivre.*)

JOHAN BOJER

(*Traduction du norvégien par* P. G. LA CHESNAIS)

UNE ARMÉE JAUNE

Le Parlement s'occupe en ce moment de la création d'une importante armée indigène. D'après le projet de MM. Pierre Masse, Ajam et Maurice Bernard, on va recruter des soldats dans toutes nos colonies : Afrique-Occidentale, Madagascar, Indochine, etc., au moyen de primes d'engagements et d'avantages divers accordés à leurs familles. Les promoteurs du projet croient que l'on pourra ainsi arriver rapidement à constituer d'importants contingents de noirs et de jaunes qu'on emploiera utilement sur les points de l'immense champ de bataille où le besoin s'en fera sentir et particulièrement dans les régions chaudes, en Orient. La guerre paraît devoir durer, en effet, fort longtemps et le front de combat s'étend; le voilà maintenant qui atteint le golfe Persique et l'Égypte.

Depuis plusieurs années déjà on avait entendu parler d'armée noire et d'armée jaune. Des officiers distingués et compétents qui, pendant de longues années formèrent et commandèrent des indigènes, avaient élaboré divers projets en vue de l'avenir. En ces dernières années, le colonel Mangin réussit à imposer à l'attention du public ses idées sur l'armée noire; quant à l'armée jaune, le plan en avait été conçu par le général Pennequin lorsqu'il commandait en Indochine ; mais l'Indochine est bien loin; en dehors d'un monde restreint on s'intéresse peu en France aux choses coloniales en général et à notre grande possession d'Extrême-Orient en particulier;

le projet du général restait complètement ignoré du grand public ; il a fallu la terrible guerre qui dévore tant de vies humaines, pour qu'on en entendît parler.

Les projets d'armée indigène ont rencontré des contradicteurs, non seulement pendant la paix, alors qu'on ne voulait pas croire possible la formidable conflagration à laquelle nous assistons; ils en rencontrent encore aujourd'hui. Il en est ainsi surtout de l'armée jaune, la seule dont nous voulions nous occuper dans cet article. Des opinions adverses ont été émises dans les journaux; le vieux projet renouvelé et adapté du général Pennequin a été déclaré inapplicable par des personnalités qualifiées du monde colonial tandis que cet officier général et d'autres prétendaient qu'il était facile de le réaliser.

Quant à nous, qui n'avons aucune compétence militaire, nous nous garderons bien de prendre parti pour l'un des deux camps, en ce qui concerne le côté proprement technique de la question, c'est-à-dire la valeur du soldat indigène, sa force de résistance, ses qualités ou ses défauts au point de vue militaire ; cela est du domaine exclusif des officiers, gens de métier. Mais, comme le projet entraîne des conséquences sociales et politiques qui n'ont pas été mises en lumière, c'est cet aspect de la question que nous nous proposons d'envisager particulièrement, après avoir, toutefois, exposé la genèse des idées du général Pennequin. Une enquête que nous avons faite dans le pays il y a trois ans nous permet d'apporter dans le débat quelques vues personnelles en faisant part de nos constatations.

*
* *

La première idée de constituer une armée avec des éléments pris dans les populations de l'Indochine paraît bien avoir été mise en avant par le général Pennequin seul. Sans doute, lorsque la pacification du Tonkin, après la conquête, fut à peu près complète, la nécessité fit créer des corps de mili-

ciens indigènes dont le rôle consistait à protéger les populations des frontières et des côtes contre les incursions des pirates; mais ces miliciens, encadrés d'officiers et de sous-officiers français remplissaient principalement un rôle de police ; il n'y avait pas là les éléments d'une armée proprement dite.

Que serait-il advenu si notre colonie, avait été attaquée du dehors, comment le petit corps d'occupation français aurait-il pu la défendre? Le nombre des soldats que la métropole pouvait y laisser était manifestement insuffisant pour lutter avec chance de succès contre une force importante, disposant d'armements modernes et bien commandée par des officiers européens. De là, l'idée d'appeler les Annamites eux-mêmes, devenus sujets français, à la défense de leur sol. Ces indigènes sont, dans les trois des cinq parties de l'Union indochinoise une vingtaine de millions[1] ; il n'était point difficile de tirer d'une telle population les éléments suffisants d'une armée nombreuse.

Les Annamites, soit, au nord, les Tonkinois, soit, au centre, les Annamites proprement dits, soit les Cochinchinois au sud, ont une histoire pleine des combats qu'ils ont dans le cours des siècles livrés aux Chinois leurs voisins. La domination chinoise a pesé sur eux pendant un millier d'années à partir de l'an 110 avant Jésus-Christ. Durant cette longue période, ils reçurent de leurs dominateurs une écriture, des lois, une philosophie ; la civilisation chinoise marqua sur eux une forte empreinte. Malgré cette longue servitude sous le joug étranger, servitude qui fut peut-être bienfaisante, les Annamites ne perdirent ni leur personnalité nationale ni leurs qualités guerrières. En 968, ils réussissent à secouer le joug, et un souverain annamite règne sur tout le pays. Trois siècles et demi plus tard, les Chinois pénètrent de nouveau en Indochine, mais seulement au nord ; ils envahissent le Tonkin

1. Dans le projet de loi déposé on donne un chiffre supérieur à quatorze millions. Ce chiffre ne présente aucune certitude, l'administration n'ayant jamais fait établir d'état civil. On ignore le nombre exact des indigènes, qui ont intérêt à le dissimuler pour échapper à l'impôt. Les livres chinois prétendent qu'ils approchent d'une vingtaine de millions ; c'est aussi l'avis des Annamites eux-mêmes.

jusqu'au fleuve Rouge. Les Tonkinois se soulèvent, chassent l'envahisseur. En 1428, le général annamite Lé fonde une dynastie qui règne jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Au sud de l'Annam, les indigènes font preuve de qualités guerrières en luttant pendant plusieurs siècles contre des pirates venant de Malaisie qu'ils finissent par chasser dans les montagnes.

Les Annamites ont connu aussi les luttes terribles et sanglantes des guerres civiles ; à la fin du XVIIIe siècle le gouvernement s'était dédoublé. La dynastie des Nguyen s'était fondée dans le sud ; une grande révolte éclata, le roi Lé du nord se sauva en Chine tandis que le roi Nguyen se réfugia au Siam. De là, cette dynastie revient sur le trône grâce à un Français, Mgr Pigneau de Béhaine, qui persuade le roi de France de le soutenir et procure au souverain fugitif des officiers français. Ceux-ci, construisent des citadelles et reconstituent une armée de plus de cent mille hommes avec laquelle l'empereur Gialong étend sa domination sur toutes les terres annamites, jusqu'aux frontières de la Chine actuelle.

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, les empereurs Minh Mang et Tu Duc ayant fait massacrer des missionnaires et des chrétiens, la France intervient ; une petite troupe française de huit cents hommes faillit être détruite à Saïgon par les soldats de Tu Duc ; en 1861, l'amiral Charner débarque en Cochinchine, finit par écraser l'armée annamite et conclut la paix avec le roi, qui fait face alors à une grande insurrection éclatant au Tonkin et fomentée par les partisans des Lé. En 1867, insurrection générale contre les Français ; deuxième conquête de la Cochinchine par nos amiraux qui commencent à organiser ce pays, lequel est doté, le 13 mai 1879, d'un gouvernement civil.

Au nord, le roi d'Annam ayant appelé les Chinois au Tonkin, et le commandant Rivière ayant été tué près d'Hanoï, des opérations militaires françaises commencèrent contre les Chinois et les Tonkinois ; nous n'avons pas besoin de rappeler ce qui arriva, l'émotion produite en France par la défaite de nos troupes à Langson, le retentissement de cette affaire au Parlement et la campagne du Tonkin. Pendant

dix années, les rebelles luttèrent, dans le nord, contre les Français, tandis que notre administration s'installait dans le plat pays conquis et pacifié.

L'histoire de ces luttes et de ces combats prouve que le peuple de l'Indochine n'est point inerte et passif comme certains se l'imaginent. Sans doute, il fut conquis par un nombre relativement peu élevé de troupes françaises; la raison en est, non point dans l'impuissance foncière des Annamites à faire des soldats, mais dans la tournure particulière prise par la civilisation chinoise, par la prédominance de l'élément purement intellectuel et philosophique des lettrés lesquels dédaignaient et même méprisaient tout ce qui était militaire. Sous l'empire de ces sentiments, les armées chinoises et annamites, laissées à la direction de chefs ignorants et subalternes, étaient tombées dans une complète décadence. L'absence de tout esprit scientifique dans cette civilisation, alors que la nôtre développant rapidement ses connaissances grâce à l'observation, perfectionnait ses méthodes et ses armes, devait mettre Chinois et Annamites à la merci des Européens, le jour où ceux-ci entreraient en lutte avec eux. C'est ce qui arriva en effet, mais cela ne prouve point que l'homme de race jaune soit foncièrement impropre au métier des armes.

D'ailleurs, depuis les victoires du Japon et son entrée foudroyante dans la civilisation occidentale, c'est une opinion qui ne peut plus se soutenir.

Il est évident que le général Pennequin, venu dans le pays dès 1878, ainsi que les divers officiers qui partagent actuellement sa manière de voir, se basent sur ces considérations pour prétendre qu'on peut constituer une armée jaune susceptible de posséder une valeur combattante suffisante et de rendre les services qu'on est en droit d'attendre d'une telle formation.

Depuis le temps où les officiers français amenés par l'évêque d'Adran formèrent l'armée de Gialong, bâtirent ces citadelles à la Vauban qu'on est tout étonné de retrouver sur la terre annamite, les méthodes et l'armement ont changé, mais la matière humaine est toujours la même. Dans les circonstances actuelles, la difficulté, au point de vue proprement militaire, est d'arriver dans un temps très court au résultat voulu. Si

l'on avait commencé l'an dernier la réalisation de ce projet, ainsi qu'on l'avait proposé, on aurait pu déjà envoyer d'importants renforts aux troupes anglaises et hindoues, combattant sous Bagdad, et cet appoint eût peut-être évité leur retraite.

***

Il ne peut être question ici d'entrer dans des détails sur la constitution de l'armée jaune dont il s'agit actuellement; mais nous pouvons tout au moins exposer les idées et les plans émis par le principal promoteur du projet, ainsi que les commencements de réalisation de celui-ci. Tout ceci fut, en effet, discuté publiquement et abondamment dans les journaux.

C'est en 1912 que le général Pennequin préconisa, dans des conférences aux officiers d'état-major, la création d'une armée annamite, afin de faire défendre, le cas échéant, l'Indochine par l'Indochine elle-même.

Le général s'attaquait d'abord à la partie morale, sociale et politique du problème, la plus importante de toutes les autres en l'espèce. Il posait en principe que, pour que l'Indochine pût être conservée à la France, il fallait d'abord faire la conquête morale de la population, renoncer à la politique de domination que l'administration indochinoise n'avait pas voulu abandonner, répandre l'instruction dans le peuple, lui donner une certaine liberté, ne plus le tenir sous le régime du bon plaisir des administrateurs et des fonctionnaires, bref l'amener progressivement à la condition de citoyen français. Il demandait que l'Annamite, à égalité de connaissances avec les Français, égalité établie par des examens, pût être traité comme nos fonctionnaires et nos officiers; il envisageait, par suite, la création d'un corps de sous-officiers et d'officiers indigènes.

Lorsque l'on connaît, si peu que ce soit, le monde colonial et particulièrement celui d'Indochine, on ne peut être étonné de ce que le projet présenté avec une telle préface rencontra d'hostilité dans toutes les classes de la société et surtout parmi les fonctionnaires et les officiers. Ce que le général

demandait là, était une véritable révolution, analogue à la Révolution française lorsque celle-ci supprima les droits et privilèges féodaux pour établir l'égalité des citoyens.

Sans se soucier de cette hostilité, le soldat tenace s'efforça de réaliser ce qu'il pût de son projet en préparant tout au moins l'avenir. Il créa une école d'enfants de troupes, où l'on prenait les enfants à l'âge de dix ans ; là, on devait faire faire au petit Annamite des études complètes, et, après examen, on l'envoyait à l'école des sous-officiers de *Sept-Pagodes*; on devait le diriger ensuite sur Saint-Maixent pour qu'il en sortît officier français.

Une compagnie d'expérience fut formée, encadrée complètement avec des indigènes ; fréquemment cette compagnie manœuvrait sous les yeux du général, qui avait choisi avec soin ses chefs français. L'expérience réussit à souhait. Et comment en aurait-il été autrement? L'Annamite est intelligent, observateur et il jouit de cette admirable mémoire photographique qui est l'apanage de tous les Extrême-Orientaux.

Quant à l'école, pépinière des officiers futurs, on se proposait d'en recruter les élèves parmi l'élite de la société annamite, comme il convenait. Dès que la création fut connue, mandarins, lettrés, notables manifestèrent à l'envi le désir d'envoyer leurs enfants recevoir l'instruction militaire qu'on leur promettait ; les demandes affluaient chez le général.

Mais ce dernier dut partir. On prit aussitôt le contre-pied de tout ce qu'il avait commencé. On ne s'occupa plus de l'école, les élèves la quittèrent, les sous-officiers laissèrent l'armée où ils ne pouvaient plus rien espérer, la compagnie modèle fut confiée à des officiers indifférents ou hostiles. En peu de temps, l'œuvre ébauchée par le général Pennequin ne fut plus qu'un souvenir voué à la dérision et au sarcasme, dans les conversations aussi bien que dans les articles de journaux. Que de fois n'avons-nous pas entendu dans la bouche de nos compatriotes vivant là-bas, ces paroles non équivoques : « Une armée indigène. C'est une folie ! On veut donner des armes à ces vaincus pour qu'ils s'en servent contre nous et nous jettent à la porte de la colonie ! »

*
* *

Avant de ruminer son projet d'armée jaune, le général avait été mis, au cours de sa carrière en Indochine, en présence d'une source de recrutement dont il compte tirer quelque chose aujourd'hui et qui certes n'est pas à dédaigner : les montagnards des régions frontières.

Les frontières de notre Tonkin et de la Chine ne sont, en effet, que des démarcations idéales sur les cartes ; en réalité, elles ne correspondent à rien de positif. Les régions qu'elles traversent, montagneuses, couvertes de bois, ont été de tous temps le lieu de refuge des insoumis de toutes sortes, fugitifs de la tyrannie des mandarins chinois, bandits professionnels, etc. Pour ces gens-là, le Tonkin fait toujours partie de la Chine ; nombreux sont ces hommes qui se trouvent chez eux du côté de notre frontière. Dans les territoires voisins, même du côté de la Chine, le gouvernement chinois n'a aucun pouvoir, aucune réelle force militaire; Pékin est si loin ! Depuis la révolution, cette situation s'est encore accentuée, les provinces limitrophes passent tour à tour sous l'autorité plus nominale que réelle de gouverneurs qui se mettent eux-mêmes en place s'ils sont assez forts, ou qui traitent avec le dictateur de Pékin ainsi qu'avec les chefs de bandes de leur province.

Ces régions incertaines qui commencent à la mer et finissent à la Birmanie, ont une étendue considérable; leur longueur atteint presque celle de la frontière elle-même qui est de 2 137 kilomètres; leur quasi-indépendance n'a pas changé; toujours des bandes de partisans, dénommés par nous pirates, les parcourent, surtout du côté du Yunnan ; ces bandes, analogues aux grandes compagnies de la guerre de Cent ans, ont leurs chefs, observent une discipline et gardent toujours le fusil à la main. C'est pour cette raison que tout le pays frontière du Tonkin, à peu de distance de la mer jusqu'à la Birmanie, est toujours érigé en territoire militaire.

Dans ses conférences, le général raconte comment il entra en relations en 1888 avec ces mercenaires qui combattaient alors pour le compte du roi d'Annam. Ils faisaient leur métier de gens qui se louent pour la guerre, comme les Suisses autre-

fois, et étaient tout étonnés que les Français ne les considérassent pas comme des soldats réguliers. « Pourquoi, disaient ces hommes, nous traitez-vous, dans vos proclamations, constamment de pirates et mettez-vous nos têtes à prix? Nous avons été nommés par le roi d'Annam, chef régulier de ce pays, voici nos brevets qui le prouvent. Montrez-nous le vôtre? De qui tenez-vous vos droits ici? Quel est le véritable pirate? »

Les officiers français constatant que le désir de ces mercenaires, c'était de vivre du métier des armes, s'entendirent avec leurs chefs et les transformèrent en soldats payés par nous. Ainsi ces bandes ne firent plus leurs razzias dans le haut Tonkin et le pays fut pacifié.

La facilité avec laquelle on peut prendre un ascendant et même engager ces hommes, nés pour la lutte et pour le combat, fut démontrée de nouveau par le fait suivant. Afin d'en débarrasser le pays, les officiers français avaient résolu de les conduire, sur leur demande, aux confins de leurs provinces de Canton et du Koangsi, dont les hommes étaient originaires. Mais les gouverneurs chinois, incapables d'administrer, préférèrent éloigner d'eux ces soldats indépendants qu'il aurait fallu payer, contenir, diriger; ils aimaient mieux qu'ils restassent au loin à vivre sur le Tonkin. Le gouvernement chinois étant vraisemblablement intervenu, l'autorité supérieure française fit remettre les bandes, alors en route, au mandarin de la frontière, à Laokay. Bien entendu, les incursions recommencèrent.

M. Pennequin fut renvoyé à Laokay, et grâce à sa connaissance des individus, de leurs coutumes, de la personne des chefs, il réussit une seconde fois à pacifier le pays, en régularisant ces irréguliers. Aussi, sa réputation est-elle demeurée grande parmi ces habitants des frontières, qui cherchent fortune, le fusil au poing, dans ces régions sauvages.

D'autre part, les opinions émises par le général sur la façon dont on devrait traiter les indigènes, lui ont valu une naturelle sympathie de ceux-ci, qui le considèrent comme le défenseur de leurs droits parmi les Français. Ce sont là de bonnes conditions, pour entreprendre l'œuvre du recrutement.

Combien le général pourra-t-il trouver de ces soldats irré-

guliers qui ne demandent qu'à vivre du métier des armes, de ces loups qu'on peut transformer avec de la méthode en chiens de berger? Je ne sais; toujours est-il que les Allemands, avec leur prévoyance et leur connaissance exacte des faits et des situations, se sont déjà mis à l'œuvre pour nous tarir cette source de recrutement et la tourner contre nous. Ce sont des Allemands qui dirigent les bandes contre lesquelles nous avons été obligés d'envoyer deux mille hommes, ainsi qu'on l'a publié dernièrement dans les journaux. Ils leur apprennent la guerre moderne, l'usage des tranchées, des fils de fer barbelés, sans attendre pour cela la permission de l'administration française.

Quant au recrutement dans la population annamite proprement dite de l'Indochine entière, on ne saurait envisager un chiffre exact ; car celui-ci dépendra, en premier lieu, de la confiance des indigènes dans la personne chargée de réaliser le projet. Il paraît manifeste que le général Pennequin seul possède une telle confiance, car seul, il a été à même de manifester des sentiments de bienveillance et de justice dont l'expression est parvenue aux oreilles de tous les Annamites de la colonie.

C'est pour cela qu'il a été naturellement désigné, mais on ne doit pas se dissimuler qu'il rencontrera sur sa route de nombreux obstacles, car il se retrouvera en face de l'opposition du monde colonial presqu'entier. Alors qu'une telle tâche, qui doit être accomplie rapidement, exige évidemment une grande liberté de décision et d'action, les bureaux, hostiles à la mesure adoptée par le Parlement, ont trouvé habile de ne l'envoyer que comme conseiller chargé d'en référer à ceux mêmes qui ont combattu son projet, ce qui est bien le meilleur moyen de le paralyser.

***

Cette opposition s'explique par la façon dont les Français d'Indochine comprennent la colonisation et ses méthodes.

Sauf de très rares exceptions, les résidents estiment que toute politique coloniale est nécessairement une politique de domination ; l'indigène fût-il un civilisé comme l'est l'Annamite, doit être maintenu dans une étroite sujétion ; bien qu'il y ait

environ trente ans que le Tonkin et l'Annam soient sous l'autorité française et plus d'un demi-siècle que nous gouvernions directement la Cochinchine, il faut que l'indigène reste dans sa condition de sujet, toujours tenu en mains; toute idée, venue de la métropole, de lui conférer quelques droits civiques, afin de le diriger vers la liberté, est bafouée dans les conversations comme dans la presse locale, sous le nom d'indigénophilie. Indigénophile est presque une injure. Que de sarcasmes ont accueilli les mots, qui ne furent jamais, d'ailleurs, que des mots, de politique d'assimilation ou d'association ! Dans le monde administratif surtout, on estime que l'indigène doit rester le taillable et le corvéable à merci qu'il est en réalité. Trente ans après la conquête, on répète encore : « Nous sommes des conquérants et des vainqueurs, l'Annamite vaincu doit être traité en conséquence, toute liberté qu'on pourrait lui donner nous serait funeste ! »

Quant à le mettre sur un pied d'égalité avec les Français, c'est une prétention insolente pour la supériorité de la race blanche. Les droits de l'homme et du citoyen sont des billevesées qui peuvent faire bon effet dans les discours des politiciens de la métropole, mais ces erreurs démagogiques ne doivent avoir aucun cours au dehors.

Tels sont les principes que l'on entend exposer par les dix-neuf vingtièmes de nos compatriotes d'Indochine.

Les actes sont, cela va de soi, en conformité avec les principes. En fait, l'administrateur colonial et le personnel des fonctionnaires se trouvent dans une position analogue au seigneur féodal de notre moyen âge, régnant sur la multitude des manants. L'on tient même à ce que cette situation se manifeste symboliquement dans l'attitude de l'indigène. On regrette que la coutume ne se perde de voir l'Annamite se prosterner le front contre terre devant le fonctionnaire français. Elle existe encore pourtant et nous eûmes plus d'une fois l'occasion d'assister à cette scène curieuse d'un maire de village apportant, en faisant le grand *laï*, c'est-à-dire l'agenouillement et les prosternations devant M. le Résident, la corbeille de fruits et d'œufs de son offrande. N'est-ce pas l'an dernier qu'on pouvait dans la presse de la colonie proposer d'imposer à tout indigène de saluer tout Français, à peine

d'être châtié? En général, nos fonctionnaires d'Indochine sont de braves gens, point méchants, des Français portés même quelquefois par caractère à une familiarité intempestive ; mais quand il leur arrive d'être durs ou mauvais, les conséquences de ce système de paternalisme sont pénibles pour l'indigène; elles entraînent en fait d'innombrables abus, les abus vers lesquels glisse fatalement une autorité absolue et sans contrôle. Dans tous les cas, ce régime est considéré comme le seul bon par ceux qui profitent et jouissent des privilèges et de la puissance qu'il confère.

Or, tombant dans un tel milieu, les idées du général Pennequin firent l'effet d'un vrai scandale lorsqu'il les émit pour la première fois publiquement. On pense bien que l'annonce de la reprise de son projet doit provoquer aujourd'hui le même sentiment d'hostilité. Ce projet comporte, en effet, nécessairement un changement radical dans nos procédés de gouvernement et d'administration. Sa réalisation sonne le glas de tout un système.

Comprendrait-on, en effet, que l'on demandât à un peuple de combattre, loin de son pays, pour la France et que l'on restât sourd à ses revendications, qu'on ne répondît pas à son désir de voir éloigner le joug qui pèse sur ses épaules, ni à ses vœux de liberté? Cela est pratiquement impossible.

Certes, une telle conséquence est une chose grave car on peut se demander de quel côté se tourneront les Annamites, si on leur accorde la liberté et quel usage ils feront des droits que l'on sera obligé de leur accorder. Or, il est digne de remarque que cette considération si importante ne soit pas invoquée par les adversaires du projet.

Les arguments de ces derniers ont été fort bien résumés par M. Outrey, député de Cochinchine, dans un article de *l'Écho de Paris*, du 3 décembre 1915. M. Outrey présente diverses objections d'ordre technique ; il critique le nombre, à son avis trop grand, des hommes que le général Pennequin espère lever; il prétend que le chiffre des allocations proposées ne sera pas suffisant pour encourager l'indigène à s'engager; il affirme — ce qu'on peut croire sans peine — que tout notre personnel colonial est hostile à la mesure proposée, que les bureaux du Ministère de la Guerre, en la personne de M. le général Famin,

directeur des troupes coloniales, n'admettent pas l'armée jaune, que M. le général Sucillon commandant le corps d'Indochine est dans les mêmes idées, toutes choses logiques ; mais il laisse dans l'ombre la partie capitale de la question, le point où se trouve pourtant la plus grosse objection possible à une mesure dont on ne veut pas, à savoir le danger de faire, avec des Annamites, des soldats susceptibles de se servir de la science militaire que nous leur aurons inculquée pour s'affranchir de l'oppression qui pèse sur eux si lourdement, et contre laquelle le peuple ne cesse de protester par tous les moyens en son pouvoir.

Là pourtant est le facteur principal du problème qui doit être connu, envisagé, exposé. Certes, le public français si peu au courant de ce qui passe dans nos possessions lointaines, pourra se demander : « Comment se fait-il qu'après tant d'années de notre présence en Indochine, l'administration qui a charge de ce pays en soit encore là ? Comment se peut-il que ceux qui agissent au nom de la France libérale et débonnaire, éprise de justice, n'aient pas su gouverner ce peuple avec assez d'intelligence, de souplesse, de libéralisme, pour que de telles craintes puissent aujourd'hui raisonnablement se manifester ? Quelle est donc la valeur de nos fonctionnaires dans cette colonie ? Que vaut le système qu'ils appliquent ? » La possibilité de voir se poser de telles questions ne révèle que mieux la nécessité de montrer l'importance politique et sociale des conséquences du projet.

***

Celles-ci n'ont point échappé à l'esprit toujours en éveil des indigènes, lorsque le général Pennequin les exposa dans ses conférences de 1912. Aussi, dès ce moment, se montrèrent ils partisans de l'armée jaune pour les raisons mêmes qui provoquaient l'hostilité de l'administration française. Ils y voyaient, pour eux, un instrument, le meilleur peut-être, de leur future libération ; mais leur approbation et leurs vœux ne furent qu'un motif de plus pour que les intéressés à l'avortement du projet combattissent celui-ci.

Aujourd'hui, la situation n'est plus la même. Il ne s'agit

pas de former en temps de paix des soldats indigènes en vue de la défense de leur pays, mais de recruter des hommes qui devront, dans un court délai, être mis à l'épreuve du courage et verser leur sang pour une France lointaine qui les ignore.

Or, malgré cette différence, pourtant si considérable, l'idée des Annamites n'a point changé ; elle est toujours ce qu'elle était il y a plusieurs années : « Oui, disent-ils, il faut faire une armée de nos fils. » Les Annamites dont nous parlons sont, bien entendu, ceux qui comptent en pareil cas, les hommes représentatifs, les chefs, les meneurs de l'opinion, et non pas les fonctionnaires indigènes soigneusement choisis par nous comme instruments salariés de notre domination. Ce sont ces hommes seuls dont l'influence est puissante, dont l'autorité est assez grande, parce qu'elle est basée sur les sacrifices qu'ils ont faits à la cause de leur pays, pour démontrer à la foule l'intérêt qu'elle peut avoir à prendre les armes pour le salut de la France si celle-ci consent à leur donner la liberté.

Justement, un de ceux que l'on peut à juste titre considérer comme un des plus importants de ces leaders se trouve en France. Condamné à mort selon les procédés judiciaires habituels en matière politique en Indochine, puis mis au bagne à perpétuité à Poulo-Condore, il en fut tiré grâce à des réclamations françaises. Ce grand lettré depuis ce temps n'a cessé de faire tous ses efforts pour essayer d'éclairer notre administration métropolitaine sur la situation exacte des Annamites. Combien de ses rapports, critique impitoyable et courageuse de nos procédés, dorment dans les cartons l'habituel sommeil réservé aux documents de ce genre ! J'ai pu constater, par moi-même, lors de mon enquête en Indochine, dans le milieu si fermé des indigènes, combien était grande son influence sur ses compatriotes, il était donc très intéressant de connaître la pensée d'un personnage aussi représentatif et aussi actif que le lettré Phan Châu Trinh, dont le nom a d'ailleurs, depuis plusieurs années, paru bien des fois dans les journaux parisiens.

Voici une lettre du 12 novembre dernier dans laquelle il exprime à ce sujet, sa pensée. Les lignes de ce document tra-

duit mot à mot, permettront de saisir d'une façon directe l'opinion d'un indigène éminent, un des chefs du parti réformiste de l'Indochine, un de ceux que l'administration considère comme ses plus redoutables adversaires.

Vous m'avez dit, l'autre jour, qu'à l'heure actuelle le Gouvernement français se préoccupait de l'utilisation des Annamites, pour en faire des soldats, qu'il se proposait de traiter libéralement et suivant un régime analogue à celui des soldats français, en me demandant ce que j'en pensais.

Je pense que ce projet est de la plus haute importance et que, très profitable à la fois aux habitants de nos deux pays, les effets de sa grande utilité s'étendront encore dans la suite à tout l'Extrême-Orient.

S'il devient une réalité, non seulement le Gouvernement français échappera au souci de la diminution des effectifs qui lui sont nécessaires, mais les gens de mon pays auront l'occasion, dans ces circonstances, de manifester la droiture de leurs sentiments et leur volonté d'apporter courageusement leur aide au Gouvernement français, en l'assistant dans un moment critique, ce qui permettra, en même temps, aux Français de connaître, d'une façon claire, la valeur de la race de mon pays et ainsi de savoir si, dans la suite, il y aura encore des gens dont la bouche répétera que les Annamites ne sont que des sauvages, qu'ils constituent une bande de gens cruels et de révoltés, animés du désir de vengeance, qu'il n'y a qu'à les maintenir toujours sous le joug et qu'il ne convient ni de les instruire ni de leur venir en aide.

Je suis certain qu'après la réalisation du projet dont il s'agit, non seulement il n'y aura plus de Français qui s'en voudraient de nous écouter ou de nous faire confiance, mais qu'en outre ceux d'entre eux dont le sang bouillonnera et qui feront chorus pour abolir des procédés d'administration oppressifs et pour nous soutenir et nous venir en aide seront très nombreux.

Ce qui précède n'est pas du tout un produit chimérique de mon imagination, mais bien quelque chose que, d'une façon claire, mes yeux ont vu et mes oreilles entendu, il y a de cela quatre mois, quand M. le député M... m'a montré une étude due à l'initiative de la Chambre des députés dans laquelle il était demandé au Gouvernement d'agir avec les Algériens d'une façon équitable et digne de ceux d'entre eux qui avaient acquis des titres à la reconnaissance de la France. Je me souviens que cette étude comportait une phrase dans laquelle il était dit que « les Algériens avaient, de leur sang précieux, rougi le sol de la France, afin de résister aux ennemis de ce pays, et que si les Français ne se souvenaient pas d'un tel service, s'ils n'acquittaient pas leur dette de reconnaissance d'une manière digne d'eux, s'ils ne

considéraient pas les Algériens comme de véritables frères, ils ne mériteraient certainement plus de se réclamer du titre d'homme ». En entendant parler ainsi, j'ai été subitement ému; ces paroles sont véritablement des paroles dignes d'un représentant de la France.

Voilà pourquoi, au fond de moi-même, je n'ai cessé d'espérer que les Français et les Annamites abandonneraient complètement leurs anciens sujets de rancune et de querelles pour agir d'un commun accord et s'appuyer les uns sur les autres ; que le Gouvernement ouvrirait une large porte à la générosité et à la justice pour permettre aux gens de mon pays de profiter, eux aussi, de l'occasion qui se présentait à eux de verser leur sang et de venir mêler en tas leurs cadavres aux cadavres des Français en Europe, pour apporter leur aide à la France dans cette circonstance, si bien que les Français aux sentiments droits auraient à cœur, de leur côté, d'aider mes compatriotes.

Ce serait, désormais, à la faveur de ces raisons et avec des plumes trempées dans le sang et dans les larmes, que seraient écrites les réclamations contre l'oppression et contre l'injustice dont nous serions victimes, avec la certitude que le Gouvernement français en serait ému.

Voilà ce que dans mon for intérieur je pensais, sans pouvoir le dire, à cause de la méfiance et de la haine dont je suis l'objet de la part de tant de gens. Quant à mes compatriotes, il n'est personne, me disais-je, qui voudrait leur faire confiance et s'appuyer sur eux et malgré tout ce que je déclarerais, personne ne me croirait, en sorte que je n'aurais fait qu'accroître la méfiance dont je suis l'objet, et voilà tout ; sans compter qu'il y aura des gens qui me détestent pour dire de moi : « Eh, ne voyez-vous pas que cet individu qui a été considéré déjà comme rebelle a maintenant perdu la tête et que dans son affolement, il cherche le moyen de faire croire à son loyalisme à l'égard de notre pays ! Gardez-vous de le croire... » Cela aurait ajouté à ma mauvaise réputation, sans aucun profit pour personne ; aussi valait-il bien mieux que je fisse le mort et que je prisse, sans plus, mon parti de ce qui m'arrivait.

Or, voici qu'à présent vous m'avez parlé comme vous l'avez fait, ce de quoi j'ai éprouvé une satisfaction profonde.

J'ai en outre appris que c'est au général Pennequin que le Gouvernement serait sur le point de confier la réalisation du projet envisagé, ce qui assure sa réussite parce qu'en cette matière, ce général est un homme expérimenté qui avait déjà voulu, il y a deux ou trois ans, s'engager dans cette voie.

Malgré les obstacles qu'on lui a suscités pour l'empêcher de réaliser ses idées, on trouve, dans les paroles qu'il a prononcées, au cours de ses conférences, la manifestation de ses vues qu'il est nécessaire de mettre en pratique, avec la certitude qu'on peut avoir du succès, parce que cet homme est un officier général dont la réputation est

grande et dont les sentiments de justice sont connus, parce qu'il a, pendant longtemps, administré notre pays, parce qu'il connaît très bien le caractère de mes compatriotes et, surtout, parce que ces derniers ont pleinement confiance en lui.

Si ce général retourne là-bas, pour réaliser le projet qu'on a formé, je suis certain que tous ceux de nos compatriotes qui ont quelque réputation et qui n'ont cessé d'être disposés à s'appuyer sur la France aideront, de tout leur cœur, de toutes leurs forces à cette réalisation, que rien ne pourra empêcher. En ce qui me concerne, voici des années que je me réclamais des sentiments suivants : d'après ce qui se passe en Extrême-Orient, à l'heure actuelle, et, sans revenir sur la façon dont on s'y était pris, il ne convient pas que les Annamites s'éloignent des Français ; mais, par contre, il convient aussi que ces derniers modifient leurs anciens procédés d'administration et qu'ils aident les Annamites dans leur ascension ; ce faisant, les représentants des deux races pourraient vivre en bonne intelligence d'une façon durable.

Malheureusement, mon espoir a été déçu. C'est pourquoi j'ai tendu, de tous mes efforts, à réformer un tel état de choses ; mais des gens mécontents de me voir agir ainsi ont déclaré que j'étais un ennemi mortel de la France.

Je devrais logiquement profiter de l'occasion qui se présente et demander à retourner dans mon pays pour aider, moi aussi, de toutes mes forces à la réalisation de l'œuvre qu'on va y entreprendre, ce qui me permettrait de manifester la droiture de mon cœur et de laver ma réputation de toutes les souillures et de toutes les malpropretés par lesquelles on a voulu jusqu'ici la ternir.

Mais vous savez, d'une façon qui ne laisse place à aucun doute, quel est mon malheureux sort.

En effet, dans mon pays d'Annam à l'heure actuelle, la situation n'est pas tranquille ; si je m'en retourne là-bas et si par bonheur, tout va parfaitement, il n'y aura rien à dire ; mais si, par malchance, il survient un ou deux événements fâcheux sur dix, alors tous ceux qui me détestent diront : « Tout cela est arrivé parce que Phan Châu Trinh a poussé les habitants du pays à se soulever », si bien que le malheur s'abattra subitement sur moi. Comme nous sommes en temps de guerre, peut-on savoir s'il se trouvera quelqu'un qui veuille se fier à la sincérité de mes sentiments? Peut-on savoir s'il y aura quelqu'un pour se préoccuper du préjudice que j'éprouverai de ce chef?

Je suis un homme malheureux, qui ai quitté mon pays, ma femme, mes enfants, il y a huit ou neuf ans et qui me suis résigné à toutes les humiliations, à tous les sacrifices dans le seul espoir de contribuer au rapprochement des gens de nos deux pays respectifs.

Si ma mort pouvait présenter un avantage pour votre pays et pour le mien, je n'éprouverais aucun regret du sacrifice de ma vie. Mais, hélas ! si ma mort ne devait présenter aucune utilité, et si, à

cause d'elle, il arrivait que les représentants de nos deux pays s'éloignassent encore plus les uns des autres, alors cette pensée me laisserait de profonds regrets, en sorte qu'en ce qui concerne la question de mon retour là-bas, eh bien ! à l'heure actuelle, je n'ose pas en parler à l'avance.

Mais, quoique les choses tournent ainsi et même si je ne retourne pas maintenant en Indochine, pour apporter, sur place, mon concours à l'œuvre à entreprendre, je n'en pourrai pas moins d'ici écrire des lettres à tous ceux avec lesquels je suis lié d'amitié, afin de faire ressortir, à leurs yeux, d'une façon manifeste, les conditions du projet et la nécessité pour mes compatriotes d'apporter leur aide à la France en ce moment critique.

Je pourrai d'ailleurs encore agir en écrivant des articles dans les journaux (de mon pays) pour exhorter mes compatriotes à ne pas écouter des conseils de désordre qui se traduiraient plus tard, pour eux, par des malheurs, et j'ai le sentiment qu'en agissant ainsi je répondrais à l'accomplissement de mon devoir présent.

Pour tout ce qui concerne les subsides et les dispositions pour traiter les Annamites comme les Français et pour enlever à ceux qui s'expatrieront ainsi et qui iront au-devant des balles de fusil et des coups de canon toute préoccupation au sujet de la subsistance de leur famille, tout a été prévu par le général Pennequin d'une façon dont il n'est pas nécessaire que je parle.

Mais je dois me borner, car ma lettre est déjà longue et quand j'aurai l'occasion de vous rencontrer, je vous en dirai davantage.

PHAN CHAU TRINH

Nous avons voulu reproduire ce document *in extenso* parce qu'il permet de se rendre compte de la situation délicate faite en Indochine aux indigènes qui critiquent les procédés de l'administration et qui en demandent le changement.

Cet Annamite sait fort bien que, dans un pays où l'on trouve facilement de faux témoins pour quelques piastres, où les mandarins administrent la justice à l'orientale, dans le secret et sans contrôle, il est des plus dangereux d'aller se mettre dans leurs mains. Quiconque connaît les procédés judiciaires de l'Extrême-Orient, lesquels ont hélas ! influé sur les nôtres, ne sera pas étonné de la prudence d'un homme déjà condamné une fois à mort pour son opposition politique. Comme on l'a fort bien constaté : « En politique, il n'y a pas de justice ! » Et avec quelle facilité ne peut-on pas être impliqué dans un complot dont les limites sont toujours imprécises !

Il est fort regrettable qu'il en soit ainsi, car sur place cet

indigène eût pu nous rendre de grands services pour pousser au recrutement. On ne peut blâmer sa prudence, éclairée par une douloureuse expérience. En Indochine, on passe si facilement sur les règles tutélaires de nos prétoires métropolitains, et le suspect y est si vite transformé en coupable dans des instructions et des procès à huis clos !

***

Malgré le désir des indigènes représentatifs de leurs compatriotes de voir se créer une armée annamite ou indochinoise, la formation de celle-ci ne peut que rencontrer bien des difficultés. Pour s'en rendre compte, il faut connaître l'état d'esprit des diverses classes de la population et les sentiments que celles-ci doivent logiquement nourrir à l'égard des Français.

La masse des agriculteurs, travaillant dans les rizières ou ailleurs, demande, comme toutes les masses humaines, la paix, la possibilité de pouvoir vendre ses produits sans être écrasée d'impôts et sans souffrir de trop d'abus ; la politique compliquée de l'Occident lui est étrangère ; néanmoins, pour elle les Français sont des conquérants qui ne resteront pas toujours dans le pays. Cette masse est composée de gens paisibles et ignorants, et depuis plus d'un quart de siècle, nous n'avons rien fait de sérieux pour l'éclairer. L'effet le plus tangible de notre domination se résume pour elle en deux impressions également mauvaises, qui se renouvellent constamment dans sa vie journalière : l'impôt sur l'alcool qu'elle ne connaissait point et qui a engendré de multiples abus des plus douloureux pour elle, — et la détestable administration des mandarins à notre solde. Lorsque fut renouvelé le privilège, quelque peu modifié, de la régie de l'alcool, à une société fermière qui avec un capital initial de six cent mille francs, fait plusieurs millions de bénéfices annuels, la masse annamite s'émut. Un vote unanime du Parlement ne lui avait-il pas promis la fin des misères et des abus provenant de la fiscalité alcoolisante? Les maux avaient été si grands que des résistances armées avaient eu lieu. « On nous a vendus aux marchands d'alcool ! », tel était le cri du pays. Celui-ci se calma pourtant sur la promesse solennelle qui lui

fut faite. Aussi, quand au début de 1913, il put prévoir qu'on ne tiendrait pas la parole donnée, fut-il rempli d'amertume. Jusqu'au dernier moment il ne voulait pas croire qu'il en serait ainsi. Il dut se rendre à l'évidence quand le 11 avril, le fameux contrat fut enfin renouvelé pour le plus grand bénéfice des trafiquants. Grande fut sa colère et son désespoir, que seuls peuvent comprendre ceux qui savent l'étendue de ses maux et qui ont vu les prisons pleines.

Aussi, deux jours plus tard, le préfet annamite de Thai Binh, tout dévoué à notre administration, était-il tué d'une bombe ; le 26, un autre engin éclatait dans un des principaux cafés d'Hanoï tuant deux officiers français, blessant dix-sept personnes. Le jour de ces attentats, eut lieu, dans l'affolement du premier moment, une répression terrible. On arracha dans la nuit de leur maison des centaines de personnes de tout sexe, de tout âge, on les jeta en prison, en tas. Puis un procès eut lieu. Où était le vrai coupable? Ces lanceurs de bombes, ordinairement fanatiques isolés, sont difficiles à saisir en tous lieux quand on ne les prend pas sur le fait; mais bien plus encore dans un pays dont on ne connaît pas la langue et où tout le monde dissimule. Il paraît bien, en l'espèce, qu'on ne saisit point le vrai ou les vrais coupables. Une répression était nécessaire pour sauver la face. La magistrature ordinaire fut dessaisie, on créa une commission criminelle présidée par un fonctionnaire rigoureux qui siègea à huis clos. On décapita sept personnes, nombre d'autres furent envoyées au bagne. On profita de l'occasion pour se débarrasser de tous les suspects, ou du moins des plus suspects, car, à vrai dire, dans tout lettré annamite, il y a pour l'administration un suspect.

Tout cela eut un grand retentissement dans le peuple et n'augmenta pas l'attachement des indigènes pour les Français ; mais, il fut prouvé, une fois de plus, que ces crimes d'isolés sont inefficaces ; la masse resta paisible ; elle l'est toujours. Ce n'était qu'une alerte de plus, après tant d'autres causées par nos fautes.

Mais au-dessus de la masse, se trouvent deux catégories d'hommes représentant l'élite de la population indigène, celle

qui pense, qui raisonne, qui rêve de liberté, qui trouve le joug insupportable.

La première catégorie comprend les vieux lettrés, les mandarins qui regrettent le temps passé où ils pouvaient exploiter à leur aise le peuple, les lettrés plus jeunes et sans place, les déclassés de l'ancienne école. C'est parmi ceux-là que se recrutent les adhérents du prince exilé Cuong Dé, neveu de l'empereur Gialong, réfugié en Chine, d'où il s'agite contre nous, avec le lettré Pham Bôi Chau. Ce prince a essayé de rentrer en grâce; mais, lors de l'affaire des bombes, on l'a condamné à mort par contumace. Il espère monter un jour sur le trône. On l'a accusé d'avoir eu des rapports avec les Allemands. Ce parti archaïque, en temps de paix, n'est guère plus dangereux que les lanceurs de bombes, car il n'a aucune de ces idées fécondes qui sont des forces. Il sert surtout d'épouvantail. Ses adhérents fugitifs, vivant à l'étranger, ont peu de ressources, et les complots qu'ils sont susceptibles de tramer sont assez facilement déjoués. Le temps qui passe, prouve de plus en plus leur impuissance. Parti de lettrés mécontents et déclassés, ils n'ont l'oreille que d'une faible partie du peuple.

Il en est tout autrement de la deuxième catégorie des militants d'Indochine. Celle-ci se compose des hommes qui ont étudié plus ou moins les choses occidentales, dont quelques-uns ont obtenu dans nos facultés, les diplômes de bacheliers, de licenciés et de docteurs. Ces hommes, en relation avec les principaux notables du pays, sont en général des adversaires du mandarinat au service des Français et cela leur vaut, avec la confiance du peuple, l'hostilité de l'administration.

Avec les années, ils se sont convaincus que l'Indochine et particulièrement leur pays, c'est-à-dire les trois parties de civilisation annamite, sont trop faibles pour constituer un État indépendant. Seul, celui-ci tomberait bientôt sous le joug de la Chine que leurs pères ont déjà repoussé, ou du Japon peut-être. Pourquoi ne s'appuierait-on pas sur la France? Ne peut-on espérer que celle-ci au lieu d'être une dominatrice employant toujours les procédés du conquérant, sera un jour un appui bienfaisant? Certains de ceux-là se sont aperçus d'ailleurs que la France de la métropole est fort différente de la France

d'Indochine ; ils sont venus ici, ils ont joui de la liberté et des garanties que présentent nos mœurs et nos lois démocratiques, et ils rêvent de quelque chose d'analogue pour leur pays.

En Indochine ou à Paris, plusieurs d'entre eux m'exposèrent leur rêve d'avenir : l'Indochine devenant à la France ce que le Canada et l'Australie sont à l'Angleterre; une fille lointaine appuyée sur une mère puissante qui l'initie à la liberté.

Ils se sont aperçus que pour réaliser ce rêve, il fallait vaincre l'opposition de tout le monde colonial, dont les intérêts administratifs ou financiers, ne veulent point céder la place. « Nous ne sommes pas venus dans ce pays, me disait en effet crûment un haut fonctionnaire, pour l'affranchir mais pour l'exploiter, on ne fait pas de colonisation autrement ! »

De là, l'animadversion à leur encontre de la part des Français d'Indochine qui voient en ces hommes les ennemis les plus dangereux de leur situation présente ; ils sont en général l'objet d'une étroite surveillance, cotés comme suspects, exposés à se trouver un beau jour impliqués dans quelque complot et jugés par les mandarins à notre service à la manière asiatique, ce qui est tout dire. C'est ainsi que le lettré dont nous publions plus haut la lettre, fut d'abord condamné à mort, sa peine commuée en travaux forcés à perpetuité, grâcié, puis de nouveau arrêté comme suspect même en France, enchaîné et enfin relâché avec plusieurs autres lorsque son innocence eût été établie grâce à l'action de défenseurs énergiques.

Or, c'est dans cette catégorie de leaders du peuple anna mite que se trouvent les partisans les plus actifs de l'armée jaune, parce qu'ils voient, dans sa réalisation, la liberté pour leur pays, l'affranchissement de leur race. Certains entrevoient même le jour, où ayant versé leur sang sur nos champs de bataille, on ne pourra leur refuser une représentation au Parlement et l'entrée de leur peuple dans la famille française. Nous nous trouvons donc en face de la plus paradoxale des situations. Les intérêts de la France ne pouvant, dans cette affaire si grave, être soutenus pleinement que par ceux des meneurs indigènes qui sont réellement, et avec le plus d'efficacité, hostiles aux représentants de notre pays, à nos agents en Indochine.

Avec de l'énergie, on pourra bien agir sur les mandarins à notre service, mais ceux-ci, hostiles au projet, sauront s'arranger pour le rendre odieux à la population, au besoin présenter le recrutement comme une réquisition forcée imposée par les Français et, comme toujours, tirer de la situation des bénéfices pécuniaires en vendant les exemptions.

En fait, sans le concours des adversaires de notre administration, le projet de recruter une armée annamite sera gravement compromis.

Cette situation singulière est toute particulière à l'Indochine, le recrutement de l'armée noire parmi des nègres demi-civilisés ne peut en donner aucune idée. Fort heureusement le concours des indigènes nous est acquis, mais il entraîne nécessairement une modification de nos procédés de colonisation ; il appelle la fin de la politique de domination, considérée jusqu'ici comme la seule possible par tout notre personnel administratif indochinois et par la majorité des colons. C'est, on ne saurait trop le répéter, une véritable révolution qui s'impose.

***

Tout cela permet de prévoir que le projet du général Pennequin rencontrera de grands obstacles ; les décisions des commissions parlementaires, les décrets ou les lois lui donneront une certaine force en théorie ; mais ce sont là choses dont, en pratique, on ne tient guère compte dans ces régions éloignées où le contrôle parlementaire est en fait impossible. L'histoire tout entière du gouvernement de la colonie en fournit une suite d'illustrations. Les lois, les ordres du pouvoir métropolitain n'ont de valeur que suivant l'esprit dans lequel on les applique ; il est si facile de les rendre illusoires, de les réduire à de vaines formules lorsque, chargé de les faire passer en actes, on leur est hostile.

Ainsi que l'article de M. Outrey, fonctionnaire lui même hier encore et député des fonctionnaires, le laisse prévoir, on doit s'attendre à ce que notre personnel indochinois n'apporte à la mesure décidée par le Parlement que le concours de gens

convaincus de travailler à la réalisation d'une mesure nuisible et qui de plus doit léser très gravement leurs intérêts. Ces derniers, peuvent-ils faire complètement abstraction de leur situation personnelle? Peuvent-ils ne pas se préoccuper de la perte fatale de leurs avantages, de leurs privilèges? Seigneurs habitués à régner sur une multitude prosternée, peut-on leur demander d'admettre sans résistance qu'ils ne soient plus demain que des fonctionnaires comme les autres, c'est-à-dire des serviteurs de cette multitude qui contrôlera leurs actes, par ses représentants?

Certes, le patriotisme de nos fonctionnaires d'Indochine ne saurait être mis en cause ; nombreux sont ceux qui ont, dans la guerre actuelle, versé leur sang et donné leur vie pour la France ; en cela, la vue claire du devoir ne permettait aucune équivoque; ils ont couru sans hésiter à l'ennemi, comme tous les Français. Mais ce qu'on va leur demander de faire est un acte d'une tout autre nature, ce n'est point de l'héroïsme, c'est quelque chose de beaucoup plus difficile : plier sa volonté, ses vues propres, sa conception même de l'intérêt public et ses intérêts personnels sous une loi qu'ils condamnent comme inopportune ! Il n'y a peut-être pas d'acte qui exige plus de force d'âme, plus d'abnégation !

Et puis, ils sont loin; depuis la bataille de la Marne, ils savent que les Allemands seront, nécessairement et quoi qu'il arrive, vaincus; c'est une raison de plus pour eux de se montrer pratiquement ennemis de la création décidée ou de lui opposer tout au moins la force d'inertie.

Une autre catégorie d'adversaires qui peut agir avec une efficacité redoutable est, sans contredit, tout le personnel des mandarins annamites à notre service, qui lui, n'envisage pas l'intérêt de la France. Ces hommes, détestés du peuple qu'ils pressurent en notre nom, aggravant encore à leur profit personnel les fautes et les abus de notre administration en en rejetant aux yeux des indigènes tout l'odieux sur les Français, sont les ferments d'hostilité les plus actifs dans cet immense bouillon de culture révolutionnaire constitué par nos pratiques de gouvernement.

Croit-on que ces personnages, prévoyant la fin de leur règne et de leurs profits illicites ainsi que leur subordination

possible à ceux qu'ils exploitent présentement, vont se montrer de chauds partisans du projet ? Vraisemblablement, eux, qui tiennent en mains l'indigène en Annam et au Tonkin, essaieront de faire avorter le recrutement ou, selon le procédé asiatique de ne jamais lutter en face, ils le vicieront dans sa qualité.

Mais, fort heureusement, s'ils dominent le peuple par la force, ils ne tiennent pas son cœur, ils n'ont pas sa confiance. Recrutés, en général, par les Français dans une catégorie morale et sociale inférieure, ils ne sont que des serviteurs méprisés et détestés. Plusieurs furent tués en Annam en 1908, en raison de leurs exactions qui causèrent des révoltes. Ils n'auront donc aucune prise morale sur le peuple partout où celui-ci pourra être touché par les hommes dont nous parlons plus haut. Néanmoins, avec le pouvoir dont ils disposent, ces mandarins, sûrs qu'ils seront de rentrer dans les vues des administrateurs qu'ils connaissent et dont ils dépendent, peuvent être un obstacle considérable à la création de l'armée jaune.

***

Heureusement, pour lever cet obstacle, la bonne volonté des indigènes, appuyée sur leur espoir de liberté, nous est acquise.

Quant à moi, je ne connais que dix-huit Annamites actuellement sur le front au titre français ou comme engagés volontaires ; sept d'entre eux ont déjà gagné la croix de guerre, un a reçu la médaille militaire. N'est-il pas permis d'espérer que les autres marcheront sur leurs traces?

Il ne nous reste donc qu'à conquérir la bonne volonté du monde colonial et des Français d'Indochine. Est-ce trop attendre d'eux que de leur demander de ne pas faire avorter un projet si nécessaire et de considérer le salut de la France avant tout ?

Nous ne le croyons pas. Dans tous les cas, l'avenir nous dira si, enfin conscients des besoins de la Patrie, ils ont su se faire une âme comme la nôtre, à nous qui sommes près de l'ennemi.

Si, sur ce point, notre espoir se réalise, les obstacles que rencontre encore aujourd'hui le projet d'armée jaune seront levés rapidement ; le recrutement des Annamites, voulu par eux-mêmes, voulu par le Parlement, voulu par la nation, sera un succès et peut-être un des éléments appréciables de notre future victoire.

FERNAND FARJENEL

RÉMY DE GOURMONT

« ... un esprit désintéressé de tout
et intéressé à tout... »
(R. G. : *le Chemin de Velours.*)

L'écrivain qui vient de mourir à la fin de septembre dernier était un de ceux qui honoraient le plus la littérature française contemporaine par l'étendue et la variété de ses connaissances, la subtilité et la force de son esprit philosophique, la perfection et le charme de son style, enfin la haute dignité de sa vie, modèle rare de labeur et d'indépendance.

De cette vie elle-même, il y a fort peu à dire, et cela pour la raison bien simple qu'elle fut tout entière sacrifiée à l'œuvre accomplie. Elle se perd, elle s'efface dans le rayonnement d'une gloire qui, pour être discrète et restreinte, n'en est sans doute que plus intense, plus durable. On ne sait d'elle que bien peu de choses, car elle ne prête point à l'anecdote [1]. Quelques

1. Disons seulement que de son origine normande, à laquelle sans doute il devait le caractère si nettement concret de son imagination, et ce sens puissant de la réalité, il n'était pas sans tirer quelque orgueil, bien légitime. Et n'oublions pas non plus de noter qu'il descendait d'une très vieille famille, lignée célèbre de gentilshommes imprimeurs, graveurs, artistes. Il existe même une tradition qui la fait remonter jusqu'à un certain roi Gormon, prince de Danemark, aux temps lointains des invasions barbares. Sans remonter si haut, il convient de rappeler que Gilles de Gourmont imprima en France le premier livre en caractères grecs. Et l'on voit au Louvre une *Nativité* de Jean de Gourmont, peinture un peu froide de tonalités, mais d'une finesse de dessin et d'une ordonnance à la fois ingénue et subtile, qui en font une œuvre des plus curieuses.

intimes ont seuls approché cet homme réservé, distant, paisible, qui n'a jamais fait de confidences. Ceux même qui l'admiraient le plus, craignant de le déranger dans son travail ou dans ses méditations, n'osaient frapper à sa porte, et le laissaient seul.

La solitude fut peut-être l'amie la plus chère et la plus fidèle de Rémy de Gourmont. Elle lui tenait compagnie dans son appartement de la rue des Saints-Pères, tout tapissé de livres, vrai cocon de papier pour insecte laborieux, et qu'il habitait depuis de si longues années que je ne sais pas même s'il en eut jamais d'autre. Il travaillait là, coiffé d'un bonnet et vêtu d'une longue robe de bure à camail qui le rendaient pareil à quelque moine studieux de jadis. Vite oppressé, il parlait peu, d'ailleurs blasé sur tout ce qu'on peut dire, trop certain que rien ne vaut, pour exprimer des pensées délicates ou justes, l'écriture. Il ne sortait guère, excepté vers la fin de sa vie, où quelques amis très fidèles avaient su, par d'adroites et affectueuses sollicitations, vaincre sa timidité d'homme d'étude. On le rencontrait plus souvent sur les quais, où il faisait la chasse au bouquin, et au *Mercure de France*, dont il fut un des fondateurs et où il donna à peu près toutes ses œuvres [1]. Il y jouissait, et par delà sur toute la génération indépendante des pays où l'on aime la langue française, d'un prestige d'autant plus incontesté qu'il l'avait toujours gardé pur de tout dogmatisme, de toute théorie. Son talent seul attirait à lui les intelligences libres, et je sais maint écrivain de tout âge, contradicteur acharné de ses idées mais admirant quand même la façon dont il les soutenait. Tel était le respect inspiré par sa rigoureuse probité littéraire qu'il ne comptait aucun ennemi, même, je pense, parmi ceux à propos de qui sa verve s'était le

1. Mais il collaborait aussi, surtout dans ces dernières années, comme chroniqueur, à mainte publication d'esprit tout différent : *le Temps*, *la Dépêche de Toulouse*, *la France*, des journaux et des revues d'Amérique (Nord et Sud), d'Italie, de Grèce, d'Espagne, d'Allemagne, enfin à la *Revue des Idées* dont il était le directeur. Presque tous ses contes de *D'un Pays lointain* ont paru dans *le Journal* entre 1892 et 1894. Comme on le voit, nul préjugé de tour d'ivoire ; une parfaite ouverture d'esprit au contraire. Son activité intellectuelle était immense, et c'était, entre mainte autre chose, un grand journaliste. Il partageait avec les encyclopédistes, auxquels il s'apparentait par bien des côtés, ce goût de toutes les entreprises qui touchent à l'exercice de l'intelligence.

plus âprement exercée. On le sentait tellement indifférent aux personnes, ne combattant ou ne défendant que leurs seules idées.

On a parlé, à mots couverts, d'une maladie terrible, qui le retenait chez lui, séparé de la communion humaine. Il est bon qu'on n'en ait parlé qu'à mots couverts. Il eût encore mieux valu qu'on n'en parlât point du tout. La connaissance que nous avons des rapports du physique et du moral est encore trop incertaine pour que nous fassions état d'une donnée de psychophysiologie dans le jugement d'une œuvre aussi peu subjective, aussi peu confidentielle, malgré sa sensibilité violente et sa sincérité ingénue. Nous devrons nous contenter d'observer que, pour avoir réduit au minimum les accidents, les faits publics de son existence, il redoubla, d'une façon vraiment exceptionnelle, l'intensité de sa vie intérieure. Il pensa la comédie du monde, à laquelle il s'abstint de se mêler : quelques très rares éléments lui ont suffi, dont il tira un parti surprenant. Et c'était quelque chose de merveilleux que parfois ces jugements aigus, définitifs, qu'il portait sur des êtres et des choses qu'il n'avait pas vus, mais sur lesquels, du fond de son cabinet de travail, il projetait les antennes déliées, infaillibles, de son esprit divinateur.

Le définir? Je ne m'y essaierai pas. De quel nom l'appeler en effet? Penseur? certes, mais ce mot, aujourd'hui, il semble que l'aient accaparé pour soi les faux prophètes de l'avenir social. Philosophe? il récusait si ingénieusement toute métaphysique dans son souple système sensualiste ! Poète? seulement par le don des images, car, pudique devant toute effusion, il se restreignit à de simples jeux, exquis d'ailleurs, d'amateur de rythmes. Romancier? dans ses libres compositions il se plia si peu aux règles du genre, il mit en scène une humanité si particulière, si affranchie! Il n'était donc spécialement rien de tout cela, mais il était un peu tout cela, et autre chose encore. Les termes d'humaniste, ou d'essayiste lui conviendraient davantage, à condition de les dépouiller de ce parfum d'abstraction, de cette odeur livresque qu'ils exhalent, à condition d'évoquer tout de suite, comme terme de comparaison, les plus grands, — Érasme par exemple, auquel il

fait souvent penser par la qualité de son humour et l'indépendance de son esprit. Personne parmi les auteurs à qui sont familières les spéculations intellectuelles ne fut si vivant et si concret. Au fond, ce fut un homme prodigieusement doué de la faculté du style et qui a aimé et senti la vie d'une manière profonde et totale. Il est trop évident que cette phrase ne ressemble nullement à une définition. Elle serait plutôt l'esquisse d'un portrait, du portrait que je veux ici tenter. La courbe qui commence à *Sixtine* pour s'achever, brisée hélas ! sur cette belle œuvre de patriote indigné qui s'appelle *Pendant l'Orage* est vraiment d'un jet trop puissant et d'une ampleur trop vaste pour être embrassée d'un coup d'œil, mais je vais essayer de la suivre, et l'on verra, j'en suis persuadé, qu'elle se tient, et que l'écrivain, malgré qu'il ait posé d'avance son droit à la contradiction, n'en a usé que dans la mesure stricte où tout être vivant l'emploie pour modifier insensiblement et presque à son insu les aspects d'une sensibilité qui demeure identique. C'est une contradiction subconsciente et très relative. Non seulement Rémy de Gourmont fut fidèle à un certain idéal d'artiste libre, mais encore à quelques passions personnelles dont on retrouve la trace dans ses œuvres les plus objectives. Et ces passions furent celles d'un homme qui, adorant la vie, n'a qu'une haine et qu'une indignation : celles qu'il éprouve envers les contempteurs de la vie.

***

Lorsque, voici tantôt vingt-cinq ans, Rémy de Gourmont nous donna son premier ouvrage [1], il n'était déjà plus un tout jeune homme, et cela seul déjà mérite qu'on s'y arrête, car la rencontre est rare. La grande majorité des auteurs débute à peine achevée l'adolescence, ce qui les met d'ailleurs dans l'obligation de consacrer une bonne partie de leur carrière à ne donner que des promesses. Il leur faut plusieurs années pour se débarrasser des influences de leurs premières admirations,

1. C'est *Sixtine* qu'il convient, je pense, de considérer comme ce premier ouvrage. Seule la curiosité du bibliophile peut s'intéresser aux huit volumes de vulgarisation scolaire qu'il publia entre 1882 et 1890, et même à *Merlette*, roman vraiment trop peu significatif.

pour liquider ce qu'ils ont d'impersonnel et d'insincère, pour se trouver en un mot, soi-même et leur style. En entrant dans la vie littéraire à trente ans passés, Rémy de Gourmont réalisait donc ce paradoxe de nous offrir des œuvres qui étaient de « jeunesse », puisque les premières, mais de s'y être en quelque sorte préparé par une quinzaine d'années de silence, de méditation et d'études : et c'est ce qui explique ce caractère de ferveur adolescente, d'émerveillement devant la vie qu'elles gardent sous leur forme déjà si sûre et si nette. Étrange et subtil dosage. Dans ces livres tout bouillonnants des ferments les plus divers, où déjà joutent entre elles, en de sournoises étreintes, l'ironie et la passion, la luxure de l'imagination et la chasteté de la pensée, apparaît, comme un fonds stable et permanent, une culture fort étendue et très riche, et malgré des audaces de vocabulaire à la mode du temps, un goût très juste. Énumérons rapidement, car nous n'aurons point le temps de nous y appesantir : *Sixtine*, roman de la vie cérébrale, dédié à Villiers de l'Isle-Adam et fort influencé de son style ; *le Latin mystique*, apologie enthousiaste et ingénieuse de la vieille langue d'église opposée dans sa verdeur robuste ou dans sa savoureuse décadence à la banalité éloquente et morne du latin scolaire, ouvrage peut-être hâtif et qui a vieilli au point de vue de l'érudition, mais où respire l'âme ardente et lyrique du puissant moyen âge ; *Lilith*, *Théodat*, *l'Histoire tragique de la Princesse Phénissa*, *le Vieux Roi*, drames pervers et ténébreux, féroces et tendres d'un théâtre à demi jouable, à demi rêvé, non sans analogie avec les premières pièces de M. Mæterlinck, mais déjà d'un accent très personnel cependant ; *le Fantôme*, œuvre-type de l'esthétique symboliste, conte étrange, entièrement cérébral et allégorique, où une sensualité inquiète s'exprime, non sans quelque sacrilège savamment élaboré, dans le langage du mysticisme rituel. A ce genre particulier où Gourmont passa maître (à tel point que cela faillit lui faire une réputation exceptionnelle et plutôt fâcheuse) s'adjoignent les *Histoires magiques*, les *Proses moroses*, *le Château singulier*, une partie des contes de *D'un Pays lointain*, et jusqu'à un certain point les *Litanies de la Rose* et *Fleurs de jadis*. Parallèlement à ces œuvres savantes, recherchées, précieuses, à la fois voluptueuses et ésotériques, blasphématoires par

instants, et d'une lecture certes qui n'est point pour les petites filles, il écrivait ses premiers essais de critique : *l'Idéalisme, la Poésie populaire*, enfin ce *Livre des Masques* qui contient le portrait (souvent définitif en quelques pages) de chacun des écrivains du symbolisme, ses camarades de lutte littéraire, alors si discutés, dont certains depuis sont devenus avec lui nos maîtres.

Par le choix des sujets toujours exceptionnels, toujours choisis aux confins extrêmes de la vie, légendaires et à demi irréels, par le raffinement du détail, par l'écriture très vite et de plus en plus dégagée des influences indéniables de Villiers, de Mallarmé et même du style si je puis dire ambiant, du style à la mode, par l'accent surtout, à la fois langoureux et mordant, insinuant et détaché, toutes ces œuvres, de genres si divers, révèlent les tendances essentielles de l'esprit de leur auteur, qui coïncident si parfaitement avec celles du moment : aristocratisme, mépris des foules, horreur des formules et surtout de la formule sentimentale et de la formule naturaliste, amour du rare et du mystérieux, fût-ce au prix de l'obscurité, effort pour tout transposer sur le plan de l'allusion et de l'allégorie ; toutes tendances que signifie et synthétise le terme de symbolisme. Le symbolisme, qui dura si peu à l'état pur, et qui subit si vite tant d'altérations, avait ceci d'indiscutable et de permanent qu'il était l'exacte expression esthétique d'une doctrine philosophique : l'idéalisme. De même que la nature est le reflet de l'idée créatrice, l'art est le reflet de la vie intérieure de l'homme, sa visible allusion : à la fois générale comme un concept et individuelle comme une confession.

L'art supérieur, selon la belle parole de M. Paul Adam, est l'œuvre d'inscrire un dogme dans un symbole. Remplacez dogme par idée, et vous avez la doctrine de Rémy de Gourmont et celle de tout le symbolisme. Encore faut-il, pour faire ici œuvre valable, renouveler au moins la forme, et que les images neuves et vivantes, inventées par un cerveau créateur, ne se cristallisent point en poncifs et en formules. C'est ce qui arriva malheureusement pour le symbolisme : de puissants motifs de charme et de suggestion finirent par se changer en accessoires allégoriques. Rémy de Gourmont ne se prêta que peu de temps à ces jeux un peu puérils, préoccupé de

quelque chose de plus significatif : qui était de mettre dans ces symboles de plus en plus de vie et de pensée en même temps. Il y avait une disposition si naturelle que ses personnages, non seulement ne sont pas des marionnettes de l'abstraction, mais vivent d'une vie intense, parfois forcenée.

*
* *

Je voudrais tout spécialement m'arrêter sur un livre que, dans son œuvre, on ne semble pas considérer comme plus important que ses autres romans et que l'auteur lui-même, l'ayant écrit pour se délasser de son lourd et constant travail d'érudition, jugeait peut-être également avec cette négligence. Mais c'est un livre au contraire significatif, en ce sens qu'il est placé entre la série juvénile que nous venons d'examiner et celle qui va suivre un peu comme le testament philosophique et esthétique du passé et le programme de l'avenir. Œuvre de transition, traversée de tous les courants. L'écrivain est alors dans sa quarantième année, en possession de toute sa force intellectuelle, agile et sûr au milieu de l'univers qu'il s'est créé. Ses confidences seront précieuses. Je veux parler des *Chevaux de Diomède.*

Sous ce titre légèrement énigmatique, Rémy de Gourmont a esquissé la monographie d'un jeune homme absolument libre, sensible, intelligent, subtil, qui se promène dans la vie parmi tous les plaisirs du rêve, de l'amour, de la pensée, avec une nonchalance que corrige seule la volonté de ne se point livrer, afin de mieux rester prêt à toute aventure. Mais peu à peu, et sans que rien d'extérieur soit intervenu, par le simple jeu de la vie, c'est-à-dire parce que certaines pensées et certaines volontés se sont réalisées en actes, bref, parce qu'il n'est pas resté prudemment sur le seuil du désir[1], le charme

1. « ... Je me suis trompé. On ne peut rien dire dans la vie qui ne tombe en « des oreilles maladroites, et des êtres se hâtent de travestir en actes vos pen- « sées. Les pensées sont faites pour être pensées et non pour être agies. Action, « tu n'es pas la sœur, tu es la fille du rêve, sa fille ridicule et déformée. Action, « abstiens-toi d'écouter aux portes des cerveaux; trouve en toi-même, si tu en « es capable, ton motif et ta justification...

. . . . . .

« Toute idée qui se réalise, se réalise laide ou nulle. Il faut séparer les deux

de toutes les choses auxquelles Diomède n'avait voulu que se prêter se ternit autour de lui. Il reste libre c'est vrai, mais seul, dans un monde dépouillé. Un tel sujet n'est déjà point banal : son originalité s'accentue encore de la façon dont il est traité, de l'esprit qui l'anime, de l'atmosphère de méditation où il baigne. Dès la préface, on est fixé.

On trouvera en ce livre, qui est un petit roman d'aventures possibles, la pensée, l'acte, le songe, la sensualité exposés sur le même plan et analysés avec une pareille bonne volonté. C'est que, décidément, l'homme est un tout où l'analyse retrouve mal la dualité antique de l'âme et du corps. L'âme est un mode, et le corps est un mode, mais indistincts et fondus ; l'âme est corporelle, et le corps est spirituel...

Ce qui importe donc, dans cette série « d'aventures possibles », c'est, malgré le charme avec lequel elles sont décrites, moins elles-mêmes que le commentaire qu'en fait pas à pas le héros, au fur et à mesure qu'il avance parmi leur vivante surprise, c'est moins elles-mêmes que leur répercussion dans son esprit. « *Veritas in dicto, non in re consistit* », affirme, en épigraphe, la maxime de Hobbes, qui est l'énonciation même de l'idéalisme absolu. Aussi, avec une subtilité vraiment unique, l'auteur y brouille les routes évidentes de la pensée et de l'action avec les sentiers irréels du désir et du rêve. Diomède n'a point de rendez-vous qu'avec l'ingénue et sensuelle Fanette, la perverse Mauve ou la vierge et splendide Niobelle, il attend aussi Christine, « frêle, muette et lumineuse », celle qui n'existe pas, mais que lui imagine et voit aussi nettement que si elle était présente, à tel point qu'il peut, sans presque mentir, en parler avec son ami Pascase. Celui-ci offre avec le subtil Diomède un contraste absolu.

« Intelligence farouche et têtue, cœur obscur et sentimental, logique effrénée, nulle souplesse », il représente l'opinion moyenne, telle qu'elle est vraiment, à la fois incertaine et violente. Rien de plus exquis que ces conversations où, à seulement développer l'absurdité de la simplesse de Pascase, Diomède découvre mille vérités rares, difficiles, dangereuses,

« domaines. L'instinct guidera les actes ; et la pensée, délivrée de la crainte des « déformations basses, s'épanouira libre et seule selon la beauté énorme de sa « nature absolue. »

(*Les Chevaux de Diomède : les Pensées.*)

à la stupeur irritée de l'interlocuteur[1]. Il faut lire ces entretiens, sortes de monologues interrompus où le héros, qui parfois semble se perdre à la poursuite de quelque fuyante analogie, retrouve tout à coup et comme sans y prendre garde l'endroit où l'autre ne l'attendait plus et se plante devant lui, ironique :

Voilà, je sais toujours parfaitement ce que je veux dire et d'images en images, comme on change de cheval et non de route, j'arrive à l'auberge.

Je connais peu de romans aussi riches en significations intellectuelles, ni de style aussi séduisant. Rémy de Gourmont tout entier s'y livre, avec l'univers si complet de sa sensibilité : savant et épris d'une ignorance purificatrice, sceptique et connaissant la douceur léthéenne de la foi, parlant avec un accent aussi persuasif de l'ascétisme et de la volupté, de l'abandon de toutes choses et de la maîtrise de soi, paradoxal dans ses prémisses, mais très simple et même volontiers axiomatique dans ses conclusions, se sentant fraternel et cordial aux hommes, mais méprisant, d'un haut dédain d'aristocrate, ce qu'il appelle « la plèbe intellectuelle et le troupeau sentimental »; et sur toutes choses passionnément épris de sincérité. « Où le mensonge a passé, déclare Diomède fièrement, je ne mets pas les pieds. » Et c'est cette sincérité devant soi-même et devant l'univers qui justifiera et résoudra chez lui toutes les contradictions, d'ailleurs plutôt formelles que réelles. Si Rémy de Gourmont a tellement accablé de ses railleries les hypocrites, c'est parce qu'il voyait en eux les seuls adversaires vrais de l'unique liberté qui compte : celle de penser.

Les Chevaux de Diomède sont un livre de transition où le poète symboliste, par d'insensibles mouvements, se transmue en un écrivain plus mûr, plus pensif et en même temps plus

1. Pascase cria :

— Vous détournez les mots de leur sens normal et véritable. C'est absurde.

— Mais, — reprit Diomède très doucement, — je détourne les mots de leur cours, comme on détourne les rivières, pour les jeter à travers la stérilité des landes, là où, grêles et pâles, les idées fleurissent mal... Vos prairies sont inondées, les herbes pourrissent sous les eaux stagnantes ; laissez-moi donc arroser le sable et rendre au soleil les terres boueuses qui vous donnent la fièvre.

(*Les Chevaux de Diomède : les Landes.*)

vivant. Il contient en germe pour ainsi dire toute l'œuvre future du styliste, du critique des mœurs, du conteur, du grammairien, du philosophe. Pour la commodité de l'examen, nous envisagerons à part les témoignages de ces activités si diverses, non sans faire d'avance observer ce qu'une telle méthode comporte fatalement d'artificiel et d'approximatif, lorsqu'il s'agit d'un homme aussi nuancé que Rémy de Gourmont, que l'on retrouve entier en chacun de ses livres, aussi concret et sensible dans un ouvrage de philologie que subjectif et capable d'abstraction dans un roman ou un poème. Un tact souverainement délicat varie seul le dosage, selon les exigences du genre.

***

Ce qu'il y a de plus intéressant à observer, c'est la vie, la vie elle-même, sous sa forme la plus directe et la plus fraîche : l'actualité. A condition, bien entendu, de savoir la regarder. Ce qui rend si morne la lecture des « brillants » chroniqueurs, dans le genre *moral* comme dans le genre *frivole*, c'est l'automatisme de leurs méthodes. Ils ont des formules de jugement toutes faites, qu'ils appliquent sur les événements, un jeu de conclusions tout prêt. Les plus indépendants en apparence obéissent, à leur insu parfois, aux préjugés d'une caste, d'un dogme, toujours à ceux du mensonge social. Et toujours cela leur cache une partie de la vérité : la plus secrète. Dès 1895, Rémy de Gourmont commença au *Mercure de France* la fameuse série de ses *Épilogues* (de toutes ses œuvres la plus connue), où il examinait les événements de tout ordre, en complète indépendance d'esprit, avec de l'opinion un dédain si total qu'il en pouvait quelquefois paraître agressif.

On sait combien se flétrissent vite d'habitude ces couronnes de feuillages déposées sur le tombeau du jour passé. Eh bien ! chez Rémy de Gourmont, rien de tel. Au contraire. Tout le monde demeura étonné de la rapidité et de l'aisance avec laquelle cet érudit, ce poète, ce conteur aux imaginations précieuses s'adapta au genre nouveau qu'il avait choisi, s'y révéla un connaisseur infaillible de la vie quotidienne, dans

ses nuances les plus fugitives. Et l'on peut relire aujourd'hui les plus anciennes de ces pages, elles n'ont rien perdu de leur verdeur, de leur intérêt. C'est que l'auteur n'a jamais écrit pour le simple plaisir d'amuser le public en fignolant un « morceau », mais pour dire quelque chose, élevant de misérables anecdotes, aujourd'hui parfaitement oubliées, à un plan supérieur où se dégage leur signification durable. Tout cela certes, non sans railleries, parfois féroces, avec un esprit merveilleux, une imagination d'artiste unie à un comique puissant. C'est toujours Diomède qui prend à parti Pascase le « catéchumène », et s'acharne sur ses illusions. Si vous ajoutez à cela une irréligion absolue, parfois persiflante, vous comprendrez qu'on ait souvent eu l'idée de le comparer à Voltaire. L'analogie n'est qu'apparente. Voltaire, en effet, aride et sans tendresse humaine, ricane sans cesse, et cela lui suffit. Il n'y a rien de profond ni de vivant en lui. C'est un homme d'esprit du XVIIIe siècle. Rémy de Gourmont au contraire, passionné de la liberté, ne raille guère au fond que ceux qui veulent la restreindre, les considérant comme des criminels sans rémission. Sensualiste et amoraliste, il ne voit pour l'humanité que la terre, il ne veut donc ni qu'on y ajourne son bonheur, ni qu'on le limite. Toute sa verve (elle est inépuisable, mais loin de toujours rire, elle prend parfois un accent très grave, et indigné, et douloureux) se dépense à montrer qu'un peu de bonne volonté, moins de sottise et d'obstination suffiraient à l'assurer, ce bonheur, relatif certes, mais le seul attingible : la liberté des mœurs. Il frappe et déboulonne nos idoles, les idoles verbales et niaises de la démocratie : la vertu (bien bonne pour les faibles, selon l'avis des puissants, qui s'en passent), la philanthropie, « l'horrible manie de la certitude », le progrès, la science, les droits de l'homme, etc., tous ces masques derrière lesquels, si l'on se penche un peu, l'on voit ricaner le visage cynique de la nécessité sociale. Ah ! nous sommes loin de Voltaire. Passionné, ardent, implacable, tout pareil à Nietzsche, — qu'il ne découvrit d'ailleurs qu'une fois en pleine possession de sa pensée, et chez qui donc il ne trouva, au lieu d'une révélation comme on l'a dit, qu'une confirmation éclatante et lyrique de ses propres idées, — Rémy de Gourmont se fit, à l'occasion du petit fait de la

semaine, l'historien de notre sottise. Au fond, bien au fond de cet acharnement, je devine la pitié, l'indulgence (un peu méprisante), je ne sais quelle bonté supérieure émanée de la sagesse. Toujours comme dans Nietzsche, chez qui certains veulent voir aujourd'hui, si inexplicablement, un théoricien de la force brutale, un précurseur de la « Veltpolitik ».

Il convient d'ajouter aux *Épilogues* proprement dits les *Dialogues des Amateurs*. C'est toujours le même art et la même pensée, mais la courbe suivie s'infléchit de plus en plus vers un désenchantement analogue à celui que l'on voit transparaître dans *Bouvard et Pécuchet*. Je ne le nie point. Mais je me refuse de croire que Gourmont s'y soit complu [1]. Rien n'était en effet si opposé à sa nature que cet état négatif qu'il semble prêter parfois à M. Delarue et à M. Desmaisons, ses protagonistes. Tout ce que l'on peut dire c'est que, peu à peu convaincu de l'inutilité de tout effort pour corriger les hommes de ce qu'il considérait comme leurs seules fautes : l'hypocrisie, la paresse d'esprit, leur lâcheté devant toute tyrannie, il y a renoncé, mais sans se résigner. S'il était résigné, il n'aurait même plus de raillerie. Parallèlement lui est venue une indifférence plus calme encore, une tolérance plus large, bref, toujours nuancée d'aristocratique dédain, une sérénité plus philosophique.

Mais des vertes et vives diatribes de 1895 aux pages apaisées de 1910, pendant ces quinze années de critique de nos mœurs, il n'a cessé d'appliquer dans ce même esprit la même méthode. Et cette méthode, il l'a découverte, il en a donné la théorie : c'est la dissociation des idées, moyen unique de se refaire une ingénuité spirituelle.

Nous vivons en effet dans un monde de notions si cristallisées, si ossifiées, qu'il faut, pour retrouver les éléments primitifs, les cellules vivantes de ces êtres artificiels, une puissance énorme de destruction et une aptitude non moins grande à tout réédifier suivant des rapports neufs, inattendus, mettant en évidence des analogies inobservées.

1. Je n'en veux pour preuve que les *Lettres d'un Satyre*, sorte d'intermède aux *Dialogues des Amateurs*, bouffonnerie exquise, d'un comique bizarre et impertinent, où rit à pleins éclats la libre joie païenne.

Je me suis demandé (dit-il déjà en 1901 [1]), si j'étais capable de me conduire dans la vie et surtout de la juger comme si je ne savais rien, comme si mon intelligence ne s'était jamais arrêtée qu'aux choses pratiques, aux faits vus par mes yeux, sentis par tous mes sens? Je ne l'espère pas, mais j'y tâche, et je crois que c'est la seule méthode digne d'un esprit qui se veut libre : traiter tous les sujets comme si on les rencontrait pour la première fois ; n'accepter aucune opinion toute faite ; être celui qui s'instruit à mesure qu'il regarde ; dissocier les idées et les actes ; n'être dupe d'aucune construction : la mettre aussitôt en morceaux ; n'avoir aucune croyance.

On a reproché à Rémy de Gourmont son acharnement à démontrer l'infirmité de notre nature, la persistance de nos erreurs, enfin le caractère inéluctable, décourageant, de la bêtise humaine ; et certains même ont été jusqu'à prétendre discerner quelque chose de pervers dans cette attitude. Point de vue faux, comme tous ceux qui s'attachent à un détail et refusent d'embrasser l'ensemble. En réalité, des gens de parti lui en ont voulu des sarcasmes dont il avait écrasé leur prétention à annexer pour eux seuls la vérité, ils ne lui ont point pardonné son scepticisme. Mais entre eux et lui nulle hésitation n'est possible. Ils subordonnent la réalité à leur théorie, toujours plus ou moins utilitaire, et précaire ; Gourmont a subordonné les théories à la réalité. Et pour être plus libre de ses mouvements, il a rejeté toute doctrine.

***

Ce ne sont pas seulement les mœurs du moment qu'il a critiquées, mais, — parce qu'il avait le sens de l'histoire, — celles de tous les temps, et non pas seulement les mœurs, mais tout ce qui peut entrer dans le champ de la vision du philosophe, tout ce qui est vivant. Il est, par excellence, le critique. Et par ce terme je n'entends point le pédant, plus ou moins armé d'érudition, classant les productions de l'esprit au nom d'un goût une fois pour toutes fixé (c'est si commode !), mais l'homme cultivé et sensible qui, pour les mieux faire comprendre, les examine dans leur origine, en les dégageant

1. *Épilogues*. 2e série, avril 1901 : *l'Heureuse Ignorance*. Et il donnera plus tard la théorie complète de la *Dissociation des Idées*.

de toutes les significations adventices qui leur furent données au cours des âges. C'est cette incessante révision des valeurs que Rémy de Gourmont a tentée, dans tous les domaines, et qui nous a valu : *Physique de l'Amour* et *la Culture des Idées*, *le Chemin de Velours*, *l'Esthétique de la Langue française* et *le Problème du Style*, trois volumes de *Promenades philosophiques* et cinq volumes de *Promenades littéraires*[1], une véritable encyclopédie.

Élevée à la hauteur d'un principe rationnel de recherches, la dissociation des idées y reste son instrument favori. Admirable instrument d'ailleurs, soc irrésistible pour retourner la glèbe inerte de l'intelligence, l'aérer, en refaire un sol vierge prêt aux fécondations nouvelles.

Q'est-ce en effet que *Physique de l'Amour*, cet essai sur l'instinct sexuel chez les animaux? sinon, en grande partie, une dissociation de l'idée d'instinct d'avec l'idée d'activité aveugle. L'observateur[2], en une série de cas judicieusement choisis et significatifs, montre que, au moment de se manifester dans l'acte le plus élevé qui soit permis à sa vie, l'animal fait preuve d'un discernement, d'une ingéniosité et d'une volonté telles qu'il faut bien lui reconnaître dès lors une faculté cérébrale infiniment plus rapprochée de notre intelligence que de l'automatique et fatal instinct. Cette conclusion, loin de briser la certitude déterministe de l'auteur, la renforce au contraire, en ce sens qu'elle le confirme dans sa croyance en l'unité de la nature. L'intelligence, moins abstraite qu'on ne le pense, et l'instinct, moins rigoureux qu'on ne l'imagine, tendent à se rapprocher, à se confondre en une seule et même puissance vitale.

Qu'est-ce que *la Culture des Idées*[3]? sinon une série d'études

1. Sans compter de nombreux articles dans tous les genres, encore inédits, matière de plusieurs volumes d'essais, dont nous espérons la publication posthume.

2. Je dis *observateur*, parce que, malgré la grande majorité des cas où l'auteur ne parle que d'après l'expérience des autres, il fait sur les phénomènes relatés la même opération qu'il eût tentée sur le réel. Il observe à travers la vitre du récit, mais il observe.

3. A cet ouvrage il convient de joindre, car elle s'y rattache étroitement, la deuxième partie du recueil : *le Chemin de Velours*, intitulée : *Nouvelles Dissociations d'Idées*

entreprises, semble-t-il, dans l'ivresse de la découverte, pour essayer la théorie nouvelle et prouver son excellence? Je me souviens entre autres de l'essai particulièrement curieux : *le Succès et l'Idée de Beauté*, qui contient des pages d'une audace intellectuelle étonnante sur l'origine amoureuse de la sensation esthétique : à qui les lit avec ingénuité, elles ne donnent nullement l'impression du paradoxe ; elles sont, malgré la souplesse de leur développement, d'une déduction rigoureuse. On a d'ailleurs remarqué — parfois pour lui en faire un grief — la tendance qu'avait Gourmont à chercher à tout objet de la connaissance, fût-il abstrait, des analogies avec les choses de l'amour, envisagées dans un esprit de liberté absolu. Il ne faut voir là cependant que la preuve du tact avec lequel il se mouvait dans sa propre imagination, la plus concrète qui fût : tout est vivant en effet, mais d'une vie plus ou moins active, ou ralentie, et c'est dans l'amour que s'exaltent, à un degré suprême et suivant tous leurs aspects, les forces de la vie : il est le microcosme où se retrouve l'image réduite et concentrée de la nature universelle.

Qu'est-ce que *le Chemin de Velours*? sinon la réassociation de l'idée : *casuiste* avec l'idée : *homme de bon sens*. On a dit tant de sottises sur les Jésuites que cet irréligieux lui-même, qui ne semble pourtant pas éprouver envers eux une grande dilection, en a été agacé. Et il montre comment toute leur morale tant décriée pour la prétendue lâcheté de ses accommodements, n'est au fond qu'une tentative d'adoucir, avec un sens profondément psychologique de la nature humaine, la rigueur de la loi religieuse qui la veut réduire. Et il trouve, pour les définir, cette expression admirable : « Ils furent, dans le siècle, quelque chose comme le médiateur plastique de la vieille philosophie. » A ceux qui, distraits par la verve, l'esprit et l'ironie de cette étude de quatre-vingts pages, voudraient y voir un paradoxe, faisons observer qu'elle suppose la lecture, assimilée, d'une énorme bibliothèque théologique. Tel bref portrait de dix lignes résume dix in-folios.

Enfin on pourrait considérer les huit volumes des *Promenades*, globalement comme une liste de révision des valeurs philosophiques et littéraires établies par les pédants. Avec r l'écrivain s'avance-t-il dans le temple,

abattant ici une statue dont on voit qu'elle était creuse, malgré ses proportions démesurées, remettant là sur son socle telle figurine oubliée, d'un métal pur et de modelé délicat! Et il n'y met nul esprit de contradiction. Simplement, devant les phénomènes littéraires comme devant tous les autres, s'est-il placé avec l'ingénuité d'un être libre, se dépouillant de tous les préjugés accumulés au cours des âges par la paresse, l'obéissance, l'intérêt. Et comme il n'a rien à ménager, il dira tout crûment que *Manon Lescaut* est ennuyeuse et Alfred de Vigny pompeux et faux, alors que Guillaume de Machaut est un pur et doux poète quoique nous l'ignorions, parce qu'il vécut au XIVe siècle, et Gongorá un grand lyrique, quoique son nom soit devenu le synonyme de la boursouflure et de la préciosité. Presque partout, à l'origine de toutes ces perversions de la sensibilité, il dénonce la main perfide et niaise de cet être abominable : l'écrivain qui ne sait pas écrire, et qui hait tout ce qui apparaît sous une forme neuve, inattendue, vivante.

L'accroissement constant de son érudition (il ne cessa pas un jour de travailler, et il était devenu un des hommes les plus savants de ce temps), loin de le stériliser, ne lui a servi qu'à trouver davantage de points de vue originaux, qu'à multiplier le répertoire déjà si riche de ses analogies. Il suffit d'ouvrir un de ses livres à n'importe quelle page pour être surpris de l'aisance avec laquelle il circule à travers le nombre et la diversité de ses connaissances. Il s'en sert avec maîtrise, comme de preuves ou comme d'images (souvent les deux ensemble) sans jamais qu'apparaisse la moindre lassitude.

« Le peuple des hommes, a-t-il écrit [1], ne pense que des pensées déjà exhalées. » Mais lui, au contraire, a mis tout son amour-propre d'artiste à ne jamais répéter une chose trop admise, et c'est pour cela peut-être qu'on lui a reproché son goût du paradoxe. Il ne l'avait nullement. Le paradoxal est un homme qui joue sur les mots plutôt qu'avec les idées. Il lui est indifférent d'habiller une pensée banale et usée pourvu qu'il lui trouve un vêtement brillant et inédit. Avoir étonné lui suffit. Rémy de Gourmont au contraire est bien

1. *Les Chevaux de Diomède : les Roses.*

trop courtois et mesuré pour vouloir étonner. Il ne cherche qu'à être sincère vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis de ce qu'il considère : êtres ou choses, livres, faits, sentiments. Il dit alors ce qu'il a vu. Mais telle en est la valeur et la nouveauté, et la force de son style qu'on a l'impression d'une chose absolument inattendue, qui d'abord déconcerte. Toute son œuvre est peut-être, en dernière analyse, une série de dissociations découvertes par sa patience.

***

Dès ses premiers ouvrages, Rémy de Gourmont avait manifesté pour les mots, pour les mots considérés en eux-mêmes indépendamment de l'idée qu'ils représentent, un amour particulier, raffiné jusqu'à la bizarrerie. N'avait-il pas été jusqu'à écrire :

Les mots m'ont peut-être donné de plus nombreuses joies que les idées et de plus décisives ; — joies prosternantes parfois, comme d'un Boër qui, paissant ses moutons, trouverait une émeraude pointant son sourire vert dans les rocailles du sol ; — joies aussi d'émotion enfantine, de fillette qui fait joujou avec les diamants de sa mère, d'un fol qui se grise au son des ferlins clos en son hochet : — car le mot n'est qu'un mot ; je le sais, et que l'idée n'est qu'une image.

Ce rien, le mot, est pourtant le substratum de toute pensée ; il en est la nécessité ; il en est aussi la forme, et la couleur, et l'odeur ; il en est le véhicule...

. . . . . .

Mais ce n'est pas pour cela que j'aime les mots : je les aime en eux mêmes, pour leur esthétique personnelle, dont la rareté est un des éléments ; la sonorité en est un autre. Le mot a encore une forme déterminée par les consonnes ; un parfum, mais difficilement perçu vu l'infirmité de nos sens imaginatifs [1].

Cette dilection d'écrivain symboliste, au lieu de se perdre plus tard au profit de je ne sais quel « dépouillement classique » qui n'équivaut en réalité qu'à la sécheresse, se renforça au contraire, en devenant raisonnée. Les études qu'il fit plus tard en philologie romane, en linguistique générale, en sémantique, en phonétique approfondirent ce sentiment premier. Encore une fois le poète avait eu l'intuition de ce que le philo-

1. *L'Idéalisme : l'Ivresse verbale.*

logue devait prouver : à savoir la beauté *physique* des mots, indépendamment de tout autre point de vue. Plus il examinait ce problème, en amoureux de la langue française, plus cette question du mot, du *mot pur*, lui apparaissait essentielle. Le mot est en effet l'élément dernier, irréductible, suprême. Il est l'atome, et comme tel, il entre dans les constructions les plus harmonieuses et les plus vastes du langage : on l'y reconnaît comme le grain de la pierre dans l'immense cathédrale. Il y a donc, pour tout esprit sensé qui comprend l'importance de l'intégrité d'une langue, — par exemple ici le français, — une nécessité vitale à ce que les mots restent purs, c'est-à-dire formés par le génie phonétique même de la race. *L'Esthétique de la Langue française* est tout entière sortie de cette préoccupation, et c'est un ouvrage que tout bon Français devrait avoir lu : facile à lire et pittoresque comme un recueil de contes ou d'anecdotes, il contient une somme d'érudition très vaste et surtout atteste un bon sens, une justesse de vues, un goût d'une certitude absolue, il respire un amour éclairé et à la fois jaloux de l'intégrité de notre langue, de sa tradition vraie. Ce n'est point un mince mérite, en une époque aussi furieusement utilitaire, et si ennemie des études classiques, que d'avoir montré le rôle irremplaçable joué par le latin dans la formation de nos mots, et comment tous ceux qui entrent désormais dans le vocabulaire sans avoir passé par ce filtre y pénètrent par effraction et risquent à la longue d'altérer notre pensée même. Opinion qui me semble avoir trouvé sa forme définitive dans un passage des *Épilogues* :

> Il est inexact de dire que le français est dérivé du latin. Le français est du latin modifié par la vie. Nous parlons latin. C'est par des changements imperceptibles que, d'année en année, au cours des siècles le latin est devenu le français d'aujourd'hui. Apprendre le latin, c'est remonter à la plus ancienne forme connue de la langue que nous parlons maintenant ; ce n'est pas apprendre une autre langue [1].

En même temps que le philologue se livrait à ce travail patient et savant, l'artiste, dans *le Problème du Style* et dans quelques autres essais, raillait de façon impitoyable quoique légère les naïfs professeurs qui parlaient d'enseigner l'art

1. *Épilogues*. 2e série, février 1901 : *l'Agonie du grec*

d'écrire comme on enseigne les convenances ou le jeu de dominos. Et ce subtil, à qui nul objet complexe ne semblait pouvoir dérober ses éléments premiers, s'offre le délicat plaisir, — ayant analysé d'aussi près que possible et de plus près que personne autre les *alliages* de quelques-uns de nos grands écrivains, — de montrer que tous ces procédés ne servent qu'à rendre plus sensible, l'ayant plus étroitement isolée, l'existence d'une sorte d'alchimie, où agit seule l'inconnaissable force du subconscient, l'inspiration.

*
* *

Quelque importants qu'ils fussent en eux-mêmes et par l'énorme préparation documentaire qu'ils supposent, ces nombreux essais ne suffirent pas à absorber toute l'activité de Rémy de Gourmont, qui semblait inépuisable. Il en restait encore assez pour la consacrer à des œuvres de moindre envergure, mais non moins parfaites : romans, contes et poèmes, et qui, à elles seules, auraient rendu célèbre l'écrivain qui s'en fût tenu là. C'est que Gourmont s'y abandonne, sans autre modérateur que son goût instinctif, qui est d'une étonnante sûreté, à toutes les fantaisies de son imagination, et notamment au plaisir de s'enchanter par de belles phrases, subtiles, insinuantes, harmonieuses. Il ne faut pas chercher dans ces livres ce qu'on a l'habitude de trouver dans les romans proprement dits : c'est-à-dire une intrigue facile à suivre, des caractères assez décisivement tracés pour être reconnus tout de suite, de la psychologie de tout repos. Ce sont, au contraire, comme dans *les Chevaux de Diomède*, des caractères d'exception, des psychologies raffinées, des aventures moins réelles que possibles. Rémy de Gourmont a toujours eu un goût de solitaire pour tout ce qui est rare, inédit, tout ce qui se tient à l'écart, ce qui s'exprime à peine. Certes, *le Songe d'une Femme* et surtout *Un Cœur virginal* sont transposés sur un registre moins haut que *les Chevaux de Diomède*. Ils ont une apparence plus moderne, plus familière aussi, et le sentiment exquis de la nature qui s'y manifeste y fait circuler comme l'air d'une atmosphère plus accessible que naguère. N'importe, l'ensemble reste distant, fermé, aristocratique. C'est un mets pour les très délicats.

Quant à *Une Nuit au Luxembourg*, il est difficile d'imaginer quelque chose de si parfaitement réussi, harmonieux, juste de ton. C'est une « légende sceptique » aux allures de rêve, un conte philosophique qui se déroule dans une lumière d'Élysée. Il y a de la magie vraiment dans ces insinuations de pensées, dans ces causeries troubles et troublantes, dans cette sérénité, dans cette indécision où nous sommes laissés, soulevés à demi du sol du réel. C'est un chef-d'œuvre.

Les poésies proprement dites de Rémy de Gourmont tiennent dans un seul recueil : *Divertissements*, embrassant une période de plus de vingt années. C'est assez dire que l'écrivain ne composa de vers que vraiment sous la pression des circonstances, inspiré par un beau jour, une rencontre agréable, un air de musique, on ne sait quoi. Mais il n'y faut voir cependant, — tellement ces confidences sont enveloppées dans les triples voiles de l'allusion, du symbole, des préciosités rythmiques, — que les jeux, parfois ravissants, d'un virtuose pour qui la poésie est surtout une évocation d'états d'âme impondérables, par les mots, par le seul magnétisme des mots. D'ailleurs, il est plus à son aise dans la forme du poème en prose, et il y est, si je puis dire, plus poète.

Enfin, je n'omets point de citer *Couleurs*, cette série de contes dont chacun réalise, par le choix des images employées, l'accent de la phrase, je ne sais quelle suggestion encore, une « sorte de rythme » particulier, évocateur d'une « couleur locale » une fois posée : blanc, jaune, violet, etc. Le rythme ! Toute la question n'est-elle pas là, en effet, pour un styliste-né? Rémy de Gourmont en savait l'importance essentielle, vitale, dans l'élaboration de l'œuvre d'art, lui qui a écrit, dans la préface de *Couleurs*, précisément :

> Il n'est point d'art inférieur. Un article peut être un poème, dès qu'on lui a assigné le rythme sur lequel il déroulera sa brève pavane. Le rythme trouvé, tout est trouvé, car l'idée s'incorpore à son mouvement, et le peloton de fil ou de soie se forme sans que la conscience d'un travail soit quasi intervenue.

Peut-on donner plus juste et plus ingénieuse solution du « problème du style » ? C'est que Gourmont est un grand styliste.

***

Quel que soit en effet son talent de poète, de conteur, de romancier, de philologue, de critique, ce que l'on admire le plus en Rémy de Gourmont c'est la qualité de son style. Et avec juste raison: Car on acquiert bien des choses, et on peut imiter bien des manières, mais on ne se fait pas un style. On l'a tout de suite. Dès ses tout premiers ouvrages, les plus perspicaces devinèrent quel maître serait Gourmont. Il ne faut pas être dupe ici de certaines formules précieuses, contournées, obscures, sacrifice aux modes du moment, mais bien plutôt admirer au contraire avec quelle rapidité la syntaxe, robuste et vivante, dégage sa souple ligne latine des oripeaux brillants qui la voilent. Dès *Lilith* elle est nue, parfaite et classique. Je l'ai dite latine expressément, et non française, parce que Gourmont fut, avec Mallarmé et quelques autres, un des écrivains les plus attachés à redonner à la phrase analytique française, dans la mesure où s'y prêtait son génie, la flexible articulation l'attaque mordante par l'inversion, les retours, tout l'onduleux de la phrase synthétique latine.

La propriété des termes n'a pas de secret pour lui : jamais un mot blafard, inexpressif, ou de douteuse formation ne vient ternir la netteté du discours, qui supporte aisément la double épreuve de la lecture et de la méditation. L'expression adhère à la pensée avec une apparence d'exactitude absolue, encore renforcée par l'allure décidée de la phrase elle-même, qui jamais ne traîne, perdue à la recherche d'une image. Gourmont sait toujours parfaitement ce qu'il veut dire, et ses plus longs circuits, lorsqu'il semble oublier son but, ne l'y ramènent qu'avec plus de force. Si cela ne devait m'entraîner trop loin, j'aimerais montrer que dans ce style ou « l'idée s'incorpore » si étroitement « à son mouvement », comme dans les cellules de ce cerveau si sensible, ce sont les images qui sont maîtresses; et montrer aussi comment elles imposent à la phrase qui les exprime le rythme infiniment délié de leurs associations subtiles, de leurs fuyantes analogies, et comment à leur tour elles subissent l'influence du mouvement ainsi créé par elles. Ce sont choses que l'on vérifie aisément à la lecture, mais dont l'analyse gâterait le plaisir qu'elles donnent. Un artiste comme

Rémy de Gourmont est extraordinairement sensible à ces réactions aux réciprocités infinies, et c'est merveille comme son écriture classique et lucide s'est prêtée à en exprimer les nuances, qui eussent plutôt semblé du domaine de l'écriture compliquée.

Mais toutes ces explications n'expliquent pas l'essentiel. Il rayonne autour des mots, autour des phrases comme une atmosphère invisible, un enchantement que l'on subit avec douceur et qui dérobe toujours son secret lorsqu'on croit l'avoir saisi. C'est une harmonie à la fois intellectuelle et musicale, je ne sais quoi, qui force à dire que le style de Gourmont est d'un magicien.

***

Les dernières années de sa vie, il travaillait avec la même abondance, la même sérénité, le même talent. Que dis-je? il semblait qu'il se fût renouvelé. Pour écrire la série des *Lettres à l'Amazone*, il avait retrouvé le juvénile génie qui inspira *les Chevaux de Diomède*. Ce recueil épistolaire n'est rien de moins qu'un chef-d'œuvre de pénétration et de sensible intelligence sur les choses de l'amour. Je n'hésite pas à placer le fameux traité de Stendhal au-dessous de cette merveille d'acuité psychologique et de divination poétique. Jamais personne ne s'est aventuré si avant dans l'analyse de ces sentiments inextricables, — où l'artifice se mêle à la nature, — que, dans un cœur d'homme civilisé, on appelle sommairement l'amour. Jamais on n'avait encore si exactement et ingénieusement démonté ce mécanisme enchevêtré de velléités, de désirs, de pensées, de souvenirs, de rêves. Tout semble gros, approximatif et vague en comparaison.

Quand nous croyons aimer un autre être, c'est nous-même que nous aimons. Et comme cet autre être subit la même illusion vis-à-vis de nous, les deux amants, en croyant se donner, en croyant se prendre, ne font que se prendre à eux-mêmes pour se donner à leur propre égoïsme. Découvrons cette vérité méconnue qu'on n'aime que soi, qu'on n'aime que l'idée qu'on se fait de soi vu par l'être que l'on désire.

. . . . . .

C'est peut-être la base psychique de l'amour que cette rénovation de soi-même par l'amant. Nous ne nous reconnaissons bien que là, dans

ces yeux qui nous désirent, car nous ne pouvons nous connaître directement. Le creux de notre conscience n'est pas un meilleur miroir que le creux de notre main. Mais les yeux, quel miroir ! Et pour que notre image lui revienne favorable, comme l'amant sait la parer, pour qu'elle lui plaise et plaise aux yeux où il la dépose ! Je ne parle pas de la simple image physique, de l'image d'apparence, mais de cette autre image, plus riche et plus totale, qui renferme aussi nos gestes et nos paroles, nos sourires et nos intentions, nos regards et nos rêves, de cette image mobile dont les minutes ne se ressemblent pas. Elle est nous-même et elle est l'image de ce que nous croyons lire dans des yeux qui ont lu notre âme dans nos yeux. Vous voyez le jeu de glaces, Amazone aux regards subtils !... On ne peut savoir où commencent les rayons, ce qu'ils apportent et ce qu'ils remportent, le jeu est inextricable et nous sommes, au même moment, le Pygmalion d'une statue et la statue d'un Pygmalion. (*Lettres à l'Amazone : Soi-même.*)

Vous voyez le jeu de glaces... Toute la série est sur ce ton. Pourtant, même dans l'extrême ténuité du raffinement, même dans les digressions les plus audacieuses de la cérébralité, Gourmont reste simple, sincère, familier même. Oui, familier. Il nomme toutes choses par leur nom, il ne s'effare de rien. Et il semble qu'il soit demeuré, avec sa formidable culture, un adolescent qui regarde la vie, dans l'absolue ingénuité de son jeune désir.

***

Enfin, pour terminer cette étude, je dirai un mot de son œuvre suprême, parue à peine quelques semaines avant sa mort : *Pendant l'Orage*. Ce sont des pages, écrites au jour le jour depuis la guerre, et toutes frémissantes de l'indignation éprouvée en face du crime allemand. Gourmont nous dit l'angoisse d'une vie désormais sans but, d'un passé qui n'a plus de sens, de tant de choses aimées disparues, privées de leur couleur. Écoutez cet aveu terrible et émouvant :

FANTOME

Il y a entre ma vie présente et le passé un rideau de brouillard que d'un geste je m'efforce parfois de dissiper un instant. Mais il est si épais que je parviens rarement à y creuser une étroite meurtrière par où je puisse, l'espace d'un éclair, apercevoir les choses d'autrefois. Je pourrais dire tout simplement, abandonnant une image trop difficile

à bien préciser, que le passé, qu'hier encore je touchais, avec lequel je vivais sans effort, le rappelant vers moi d'un signe aussitôt obéi, ce passé sans lequel le présent n'a plus d'assise et chancelle, n'existe pas et, chose extraordinaire, n'a jamais existé. Alors, comment est-ce que je vis, puisque le présent dépend du passé, comme un fils dépend de son père? Mais c'est bien simple, je ne vis pas, je ne suis qu'un fantôme qui flotte dans l'air sans consistance, sans formes précises, à l'état d'essai ou de résidu de vie. Ses efforts pour se relier aux choses et en prendre connaissance sont rarement heureux. Quand il croit s'être accroché à quelque souvenir, à quelque témoin d'hier, non encore pulvérisé, cette épave tout à coup échappe à ses doigts de fantôme et, fantôme elle-même, fond dans l'air épais, se répand en vapeur, en quelque chose de mou et de fluide, qui s'en va. Parfois ce pauvre être désemparé arrive à saisir un livre dans sa bibliothèque, un livre jadis aimé dont il se propose un grand plaisir, mais à mesure qu'il lit les pages de jadis, ce plaisir rancit, comme un parfum qui peu à peu tourne à l'aigre. Et les êtres qu'il rencontre lui disent, d'une voix d'au-delà : « Nous sommes tous ainsi, tous nous avons pareille aventure, nous flottons et nous flotterons, fantômes, éternellement. » C'est un cauchemar, assurément, un cauchemar. Je me réveillerai, car il faut que je me réveille.

Hélas! il ne s'est point réveillé. Mais la maladie qui l'emporta n'eût pas eu ce pouvoir si le coup porté auparavant n'avait pas été si rude. Dans tout ce livre pieux et grave se fait jour, avec une pudeur pathétique, un patriotisme d'autant plus pur qu'il n'avait jamais eu l'occasion de s'exprimer directement. C'est que Gourmont, comme tous les êtres très délicats, éprouvait une répugnance particulière à faire étalage de ses sentiments profonds. Il ne lui avait jamais semblé nécessaire de faire à sa patrie la déclaration publique d'un amour dont sa vie même et son labeur énorme étaient la preuve quotidienne et silencieuse. Artiste il servit la langue et philosophe, la pensée du cher pays de France.

Il ne faut pas omettre d'ailleurs que, à mesure qu'il s'avançait dans la vie, Gourmont, sans prendre précisément parti dans les questions de la politique, s'y intéressait, et s'amusait à en débrouiller les problèmes. Ceux qui ont suivi sa collaboration proprement journalistique savent l'évolution qu'il avait accomplie dans cet ordre d'idées, et cela, bien entendu, sans rien renier de ses tendances d'humaniste et d'aristocrate. Et, quoique *Pendant l'Orage* soit un livre que les plus terribles des circonstances aient suscité, il est aussi l'aboutissement logique

d'un mouvement de pensée très normal, et la preuve suprême, à défaut d'autres, que l'auteur ne fut nullement un abstracteur de quintessence, un égoïste penseur de tour d'ivoire, mais un vrai contemporain, fraternellement soucieux de nos joies et de nos angoisses. Et si j'avais à résumer d'un mot mon opinion, je dirais qu'en écrivant *les Chevaux de Diomède, le Chemin de Velours, les Épilogues, l'Esthétique de la Langue française, Une Nuit au Luxembourg, la Culture des Idées, les Lettres à l'Amazone*, Rémy de Gourmont a servi sa patrie à sa manière, qui n'est pas à la portée de tout le monde, en lui dédiant sans réserve son génie subtil, sa vie et toute son œuvre : quarante beaux livres chargés de pensée, de science et de rêve, dans une langue magique.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES CORSAIRES ALLEMANDS

Dans la formidable mêlée actuelle, l'Allemagne, n'ayant point à défendre son commerce maritime réduit à zéro, chercha par tous les moyens à causer le plus de dommage possible aux navires des alliés. Avant l'ouverture des hostilités (la préméditation allemande n'est plus à prouver), l'Amirauté germanique préleva sur sa flotte, pour la guerre de course, quelques croiseurs rapides (25 à 30 nœuds) et choisit des croiseurs auxiliaires parmi les « lévriers de la mer » de sa marine marchande.

Dès le début, la plupart de ceux-ci furent pris, coulés, ou désarmés à New-York, sauf le *Kronprinz-Wilhelm* et l'*Eitel-Friedrich*, qui battirent la mer pendant huit mois. Ce furent donc les croiseurs de guerre qui jouèrent le rôle principal. Avec une méthode parfaite et une extrême minutie, l'amiral von Tirpitz régla la guerre de corsaires, en Méditerranée, plaque tournante du commerce maritime universel, et dans les trois océans, Atlantique, Indien et Pacifique.

Voici la répartition des douze croiseurs de guerre :

Méditerranée : *Gœben, Breslau.*
Océan Atlantique : *Karlsruhe, Bremen.*
Océan Indien : *Emden, Kœnigsberg.*
Océan Pacifique : *Scharnhorst, Gneisenau, Leipzig, Geier, Nürnberg, Dresden.*

Deux problèmes se posèrent d'abord :

1° Ravitailler périodiquement ces unités en vivres, charbon et munitions.

2° Leur fournir des renseignements sur les voyages des navires à riche cargaison et sur les mouvements des bâtiments de guerre alliés qui, sans doute, allaient les pourchasser sans répit.

* * *

Assurer le ravitaillement de ces « cavaliers seuls » sans bases navales, eût été un casse-tête chinois, si les négociants teutons n'avaient eu déjà l'expérience d'une situation analogue : ce furent eux qui ravitaillèrent l'escadre Rodjestvenski, pendant son périple tristement célèbre. Cette fois, l'Allemagne prit si bien ses précautions, qu'aucun de ses corsaires n'est resté en « panne » faute de combustible, sauf le croiseur auxiliaire *Kronprinz-Wilhelm*, qui, les soutes vides, flotta comme un bouchon, roulant « bord sur bord », pendant quarante-huit heures.

Avant la guerre, des charbonniers ravitailleurs stationnaient aux îles Baléares, à Rio de Ouro (côte occidentale d'Afrique). D'autres, aux environs de Messine, ravitaillèrent le *Gœben* et le *Breslau*, très peu de jours après l'ouverture des hostilités.

Le plus souvent, les Allemands se ravitaillaient à la mer, sous une terre déserte ; et, détail piquant, des vapeurs anglais concoururent, de gré ou de force, à ces opérations. Un croiseur britannique aurait capturé le *Bankdale*, comme suspect d'avoir donné du charbon aux corsaires. Un autre, le *Lowther-Range* a été pris « la main dans le sac ». Après le remplissage de ses soutes à Rockhampton (États-Unis), ce vapeur passa le détroit de Magellan, en route soi-disant pour l'Australie. Or, peu après, un croiseur anglais le rencontra dans le golfe de Californie. Qu'y faisait-il? Pourquoi son tirant était-il inférieur à celui que ses papiers accusaient? Le capitaine ne put répondre.

Plusieurs navires devinrent fournisseurs malgré eux. Le 23 octobre 1914, un vapeur anglais rencontra sur le théâtre des prouesses de l'*Emden* un charbonnier hollandais aban-

donné, fournisseur involontaire du croiseur allemand, ainsi qu'en témoignaient ses mâts de charge en place et ses panneaux béants. Tel encore le voilier norvégien *Helicon*, obligé de livrer sa cargaison de charbon. De même, le navire grec *Pontoporos*, qui transportait du charbon de Calcutta à Bombay : dans le golfe de Bengale, l'*Emden* le prit comme satellite, mais le croiseur anglais *Yarmouth* put l'enlever à l'*Emden*, et le conduire à Singapour. Pénétrés de leurs devoirs de neutres, les capitaines norvégiens n'obéissaient, quand ils obéissaient, qu'avec une répugnance visible. A la fin d'août, un vapeur de Bergen prit à Philadelphie un chargement de charbon pour Monrovia, *via* Ténériffe. Tout alla bien jusqu'aux îles du cap Vert. Là, l'agent affréteur, embarqué au départ, ordonna au capitaine de croiser suivant le méridien, en laissant entendre qu'il s'agissait de ravitailler des corsaires allemands. Dans la nuit du 20 septembre, le capitaine, esclave de son itinéraire, mit résolument le cap sur Ténériffe et il le conserva, malgré les protestations et les menaces de l'agent. Sur rade de Santa-Cruz, dormait à l'ancre un autre bâtiment norvégien, qui, à la suite d'une aventure analogue, avait également refusé « de marcher ».

Cette question du ravitaillement des croiseurs germaniques prit une acuité singulière au Chili. Résolu, au moins en apparrence, à tenir la balance égale pour tous, le gouvernement de Santiago fut plusieurs fois victime de l'audace des capitaines. En novembre 1914, le *Memphis* et le *Luxor*, de la compagnie allemande Kosmos, chargés de charbon, quittèrent, sans tambour ni trompette, les ports de Coronel et de Punta-Arenas. A dater de ce jour, le gouvernement chilien interdit de ravitailler en charbon les vapeurs de la compagnie Kosmos. Plus tard, le steamer *York* appareille de Valparaiso en déclarant une fausse destination, et il revient après avoir communiqué avec les croiseurs allemands, par le télégraphe sans fil. Le 22 novembre, le vapeur *Sacramento* signale une vente de charbon et de vivres aux croiseurs *Scharnhorst*, *Gneisenau* et *Nürnberg*, partis de Valparaiso quelques jours auparavant. Le transbordement s'effectua sous l'île Juan Fernandez (l'île de Robinson Crusoé). Une enquête gouvernementale confirma que les Allemands avaient violé la neutralité du Chili :

1° En restant plusieurs jours au mouillage de Juan Fernandez ;

2° En capturant deux navires neutres ;

3° En s'emparant du charbon et des vivres d'un bateau français, qu'ils ont ensuite coulé à 1 000 mètres du littoral.

La mesure était comble. Soucieux de défendre sa neutralité, le gouvernement envoya le navire-école, *Général Baquedano*, à Juan Fernandez pour y rechercher un point d'appui permanent, créé, disait-on, par les Allemands. Peu après, il y expédia trois torpilleurs avec des ordres secrets.

D'autre part, à la demande de l'Angleterre, les États-Unis protestèrent auprès de l'Équateur au nom de la doctrine de Monroë, les Allemands ayant employé comme base l'archipel des Galapagos (11 novembre 1914).

En résumé, les enquêtes américaines prouvèrent que des agents spéciaux assuraient le ravitaillement des corsaires, et tournaient la loi par de fausses déclarations et de faux papiers.

***

Sauf en Méditerranée, les corsaires germaniques avaient à parcourir de très vastes espaces; d'où la nécessité d'informations rapides. La télégraphie sans fil qui les leur fournit, joua un rôle prépondérant dans les déplacements de ces navires.

Les alliés détruisirent d'abord les stations allemandes connues : *Angaur* (Palaos); *Jap* (Carolines) ; *Nauru* (Marshall); *Herbert shöhe* (archipel Bismarck); *Tsing-Tao* (Kiao-Tchéou); *Dar-es-Salam*, *Lüderitzbucht* (Afrique allemande du Sud-Ouest); *Duala* (Cameroun); *Lomé* (Togo). Cette dernière communiquait directement avec Berlin.

L'ensemble des opérations de l'*Emden* a fait soupçonner l'existence d'une station radiotélégraphique dans l'océan Indien. Aux États-Unis, ce service est contrôlé par le gouvernement et l'on ne saurait soupçonner celui-ci d'être de connivence avec nos adversaires. Les Allemands installaient donc des stations secrètes aux endroits peu accessibles, d'où ils expédiaient des télégrammes en langage connu, d'apparence inoffensive. Une de ces stations existe, croit-on, dans les forêts du Maine ; une autre, sur le littoral du Pacifique, dans les

montagnes de Washington ; une troisième en basse Californie, sur la frontière du Mexique.

A la fin de novembre 1914, les agents du gouvernement américain recherchaient en Floride un de ces postes de contrebande, un croiseur allemand ayant mis à terre à Jacksonville (sur la rivière Saint-John) dix hommes déguisés pour créer un centre radiotélégraphique dans les Everglades.

Le 25 novembre, sur la plainte de l'ambassade d'Angleterre, la police secrète de New-York ouvrit une instruction sur les agissements des frères Fabbri, très germanophiles, qui possédaient la station de télégraphie sans fil la plus puissante de l'État du Maine, et qui par leurs renseignements auraient permis à l'amiral von Spee de rencontrer, à Coronel, les croiseurs de l'amiral Cradock. Les limiers américains constatèrent que l'appareil des frères Fabbri recevait des télégrammes de Berlin, bien qu'il ne pût transmettre lui-même au delà de 150 milles. Pendant trois fois vingt-quatre heures, les appareils travaillèrent nuit et jour, les deux frères se relayant, pour éviter les interruptions.

*
* *

L'Angleterre prit des dispositions immédiates pour protéger son commerce.

Elle divisa la route des transatlantiques d'Europe à New-York en secteurs surveillés par des croiseurs cuirassés, constamment en contact, dans leur compartiment, avec les vapeurs qui traversent. Elle appliqua le même procédé aux transports de troupes hindoues. Aussi, des envois très importants arrivèrent-ils à destination, sans un incident, sans retard ni avarie.

En dehors de ces mesures de préservation, il fallait coûte que coûte anéantir les croiseurs allemands qui troublaient le commerce, en diminuant la sécurité des grandes routes maritimes. L'Amirauté anglaise organisa une chasse en règle. En octobre 1914, soixante-dix croiseurs britanniques, japonais, français et russes, plus des croiseurs auxiliaires, recherchaient les croiseurs germaniques éparpillés. On a assimilé

l'action des navires alliés à la recherche d'une aiguille dans une botte de foin. Ce n'est pas exagéré.

Méditerranée. — Au début, il y avait en Méditerranée deux croiseurs allemands : le *Gœben* (23 000 tonnes, 28 nœuds, 10 pièces de 280 m/m et 12 de 152 m/m) ; le *Breslau* (4 500 tonnes, 27 nœuds 5, 12 canons de 105 m/m).

Dès le lendemain de l'ouverture des hostilités, ces deux navires bombardèrent Bône et Philippeville, avec l'espoir d'entraver le rapatriement du 19e corps. De là, ils passent au détroit de Messine, et l'amiral allemand profite de cette relâche pour déposer son testament chez un ami. Puis, après charbonnage, ces deux unités, lancées à toute vitesse, se réfugient dans les Dardanelles, et trouvent à l'entrée des torpilleurs turcs, sortis pour leur faire cortège. C'était le moment où Enver Pacha imposait à la Porte une attitude nettement allemande. On annonça peu après que le *Gœben* et le *Breslau*, vendus à la Turquie, entraient dans la flotte ottomane. Mouillés à Nagara, les postes « sans fil » de Constantinople leur signalent les noms des navires qui sortent des Dardanelles, ainsi que les mouvements des escadres alliées : ils perquisitionnent les navires anglais, français et russes. Après quelques pointes en mer Noire, le *Gœben* rentre, fort avarié par les mines du Bosphore, ou par les obus des Russes. On le mouille entre deux grands vapeurs assez rapprochés de lui, pour empêcher les indiscrets de constater les dommages.

Réparé tant bien que mal, il a reparu dans la mer Noire à plusieurs reprises. La carrière de ce croiseur paraît aujourd'hui terminée. Ses canons auraient même été transportés aux Dardanelles pour renforcer l'armement des ouvrages.

Océan Indien. — De tous les croiseurs allemands, l'*Emden*, commandant von Müller, fut celui qui opéra avec le plus d'audace et qui fit la campagne la plus fructueuse.

L'*Emden*, croiseur léger (type *Mainz* et *Köln*, coulés le 28 août à Helgoland, par les Anglais), datait de 1908 ; il déplaçait 3 600 tonnes, filait 24 nœuds et possédait comme armement 12 canons de 105 m/m et 4 de 52 m/m. Attaché à la division navale de Chine, il quitta Kiao-Tchéou au début des

hostilités et resta six semaines inaperçu. Puis, il apparut brusquement dans les eaux de l'Inde, s'approchant de la côte pendant la nuit, pour surprendre l'escadrille anglaise en surveillance à l'embouchure du Gange.

« En l'air », isolé de tout port allemand, l'*Emden* ne pouvait que détruire ses prises. Par un singulier contraste avec les soldats allemands, von Müller recueillait les équipages et les traitait avec humanité. En quatre jours (du 10 au 14 septembre), il capture six vapeurs; il en coule cinq et embarque les équipages sur l'un d'eux, le *Kabinga*. Raison de ce choix : le capitaine du *Kabinga* voyageant avec sa femme et ses enfants, devait être moins rude que les autres. Dans la nuit du 24 septembre, l'*Emden* bombarde Madras et y incendie deux réservoirs de pétrole. Quand les forts répondirent, le croiseur avait disparu. Les cinq jours suivants, prise de douze autres vapeurs. Il envoie à Cochin les équipages de six d'entre eux sur le *Saint-Egbert* et ceux des autres, à Colombo, sur le *Gryfedale*.

Le commandant von Müller plaisantait volontiers. Un jour, il demande par le « sans-fil » au gouvernement de l'Inde :

— Voulez-vous me confier le transport de la malle royale anglaise, de Rangoon à Calcutta?

Une autre fois, il interpelle un vapeur anglais :

— N'avez-vous pas aperçu un croiseur allemand célèbre par ses *raids* dans le golfe du Bengale?

— Non, je n'ai pas vu ce croiseur.

— Je vous demande pardon, je suis ce croiseur.

L'*Emden* devint la terreur des navires qui franchissaient l'océan Indien. Le *Magellan*, parti d'Haï-Phong le 23 septembre, mit quarante jours pour faire une traversée de vingt-huit jours, en temps normal. Arrivé à Singapour le 1er octobre, le *Magellan* y attendit quinze jours un convoyeur. Pendant ce temps, le *Polynésien* et l'*Amiral-Olry*, vinrent mouiller à côté de lui. Ces trois vapeurs quittèrent le port sous l'escorte du croiseur russe *Iemtchoug*, qui les accompagna jusqu'à Pinang, où l'*Emden* le coula peu après. De Pinang, le convoi se dirigea sur Colombo, escorté par le croiseur anglais *Yarmouth*. Après une relâche de deux jours à Colombo, l'escadrille appareilla sous la garde du croiseur russe *Askold*, en faisant

un crochet par Bombay, pour y prendre des vapeurs chargés de troupes et d'approvisionnements destinés à l'Égypte et à Marseille. Enfin, on arriva à Port-Saïd, où, grâce à la liberté de la Méditerranée, les paquebots français se séparèrent du groupe.

Von Müller pratiquait couramment la ruse de guerre. Au commencement d'octobre, le *Paul-Lecat*, des Messageries Maritimes, recevait un radiotélégramme lui indiquant une route à suivre pour éviter l'*Emden*. Le capitaine français, méfiant, se garda de suivre le conseil, et l'*Emden* l'attendit vainement au rendez-vous.

Le 28 octobre, à cinq heures du matin, ce croiseur-fantôme, maquillé par l'adjonction d'une quatrième cheminée en toile peinte, arrive au mouillage de Pinang (Malacca), où le *Iemtchoug* [1] dormait à l'ancre. L'*Emden* ouvrit le feu contre lui et lança deux torpilles. La première explosa sur l'avant du navire; la deuxième le coula. On sauva 250 hommes, sur 362.

Pendant l'action, le contre-torpilleur français *Mousquet*, placé en grand'garde, ralliait après une croisière de quelques jours. Au bruit du canon, il força de vitesse et aperçut un navire à quatre cheminées qui bombardait le croiseur russe. L'*Emden* envoya cinq ou six obus au nouveau venu. Puis, une salve, quelques secondes après. Au lieu de fuir, comme le lui permettait sa vitesse de 27 nœuds, le commandant Théroinne fonça sur l'ennemi, cherchant, sous les rafales de mitraille, une position favorable pour lancer ses torpilles. Il n'en eut pas le temps. Criblé d'obus, le *Mousquet* coula par l'avant. Son commandant, grièvement blessé, tomba à la mer et se noya. Sur 81 hommes d'équipage, l'*Emden* en recueillit 36.

Poursuivant le cours de ses exploits, le croiseur allemand livra son dernier combat à 100 milles du lieu où passait un convoi de 38 transports emmenant 10 000 Australiens en Égypte, convoi escorté par les trois croiseurs *Ikubi* (japonais), *Melbourne* et *Sydney*, de la marine australienne.

1. Lancé en 1903. Déplacement, 3 180 tonnes; vitesse, 24 nœuds; armement, 8 canons de 120 m/m, 6 de 47 m/m.

Ces navires recueillirent le signal de détresse S. O. S. [1] de l'île des Cocos. Le *Sydney*, détaché du convoi, mit le cap au sud et, plus tard, il signala : « L'ennemi gouverne au nord », c'est-à-dire vers le convoi. A son tour, le *Melbourne* fit route au sud à toute vitesse. Mais, quelques heures après, le *Sydney* signalait : « L'*Emden* est détruit ».

Von Müller se rendait à l'île des Cocos (à quelque 500 milles au sud-ouest du détroit de la Sonde) pour couper le câble anglais Colombo-Freemantle, qui y atterrit. Le matin du 9 novembre, dès que les télégraphistes l'aperçurent au large, ils signalèrent par le câble l'arrivée du croiseur allemand. A peine mouillé, l'*Emden* amena trois embarcations qui prirent 3 officiers, 40 hommes armés et 4 mitrailleuses. Aussitôt, les télégraphistes envoyèrent par le « sans-fil » le signal de détresse S. O. S. Arrivés au pas gymnastique à la station du câble, les Allemands brisèrent les appareils.

Tout à coup, vers 9 heures, le *Sydney* paraît au large. L'*Emden* rappelle ses embarcations ; puis, sans les attendre, il appareille et gouverne au nord à toute vapeur. A 9 h. 40, le *Sydney* ouvre le feu contre l'*Emden* ; il crible de projectiles ses cheminées, abat son mât de misaine, endommage son gouvernail et allume un incendie à l'arrière. Le *Sydney* filait 26 nœuds et l'*Emden* 24. Cette supériorité de deux nœuds permit au *Sydney* de se maintenir hors de la portée des canons de l'*Emden*, d'autant plus aisément, que la destruction des cheminées du croiseur allemand diminuait sa vitesse. A la fin, l'*Emden*, tout en feu, s'échoua sur un récif, au nord de l'archipel Keeling. Le *Sydney* amena ses embarcations pour recueillir les survivants. Par le code Morse, il demanda à l'*Emden* de se rendre. Ne recevant pas de réponse, le croiseur australien envoya encore quelques bordées. Il était 4 h. 35. Le combat durait depuis six heures. L'*Emden* perdit 230 hommes, dont 200 tués. Au nombre des prisonniers : le commandant von Müller et le prince François-Joseph de Hohenzollern [2].

« Je ne suis pas satisfait, disait von Müller à un officier

1. *Salvation of souls* (sauvetage d'âmes).

2. Lieutenant de vaisseau, fils du prince Guillaume, de la ligne Hohenzollern non régnante, et neveu du roi Ferdinand de Roumanie.

anglais ; nous aurions dû mieux faire. Vous avez eu de la chance de démolir dès le début du combat, tous mes tuyaux de porte-voix. »

L'Angleterre accorda aux survivants les honneurs de la guerre : le commandant et les officiers gardèrent leurs épées.

Tout en appréciant les procédés du commandant, les Anglais applaudirent à la disparition du croiseur. A Londres, on écrivit à la craie, en gros caractères, sur les murs et sur les portes : « L'*Emden* est coulé ! » Dans l'Inde, la destruction de ce corsaire, terreur des marchands de Calcutta, eut un immense écho.

Les Berlinois furent consternés par cette perte du plus populaire des navires allemands, qu'ils appelaient le « mousquetaire de la flotte ».

Le *Kœnigsberg*, compagnon de l'*Emden* dans l'océan Indien, coula à Zanzibar (20 septembre 1914) le croiseur anglais *Pegasus*, qui, peu auparavant, avait bombardé Dar-es-Salam.

Le *Kœnigsberg* surprit le *Pegasus* au mouillage, nettoyant ses chaudières et visitant ses machines en démontage : il le cribla d'obus.

Puis il passa à Majunga et somma la ville de se rendre.

« J'ai comme otages, répondit le commandant, une vingtaine d'employés de commerce allemands. A chaque coup de canon que vous tirerez, je ferai tomber une tête. »

Le *Kœnigsberg* disparut.

L'Amirauté britannique ayant résolu de venger le *Pegasus*, envoya dans l'Est africain plusieurs bâtiments. L'un d'eux, le *Chatham*, découvrit le corsaire allemand dans la rivière Rufigi (Est africain allemand) et il l'embouteilla en coulant en travers de la passe le *Newbridge*, chargé de 1 500 tonnes de charbon. En janvier 1915, d'autres charbonniers coulés à la même place, renforcèrent l'obstacle et des croiseurs surveillèrent l'embouchure de la rivière.

L'Amirauté britannique résolut d'en finir. Des aéroplanes ayant déterminé le gisement exact du *Kœnigsberg* parmi les joncs et les palmiers géants, les monitors de 1 200 tonnes *Severs* et *Mersey* (déjà employés avec succès contre la côte belge), pénétrèrent en rivière le 4 juillet et bombardèrent

le croiseur allemand, pendant que le *Weymouth* détruisait les petits canons installés sur les bords du Rufigi.

L'attaque reprit le 11 juillet et, cette fois, le *Kœnigsberg* fut démoli, après un « embouteillage » de neuf mois.

Océan Atlantique. — Le *Karlsruhe*, commandant Kohler, le plus rapide de ces croiseurs isolés, fit, dans l'Atlantique, des prouesses analogues à celles de l'*Emden*.

Le 21 septembre, il prend devant Pernambouc, le vapeur *Maria*, de 6 200 tonnes, et il accorde à l'équipage une heure pour abandonner le navire. Les hommes embarquent sur le *Crefeld*, véritable tour de Babel, où ils rencontrent 500 passagers français, mexicains, hollandais, anglais, grecs, italiens, belges, danois, norvégiens, russes, japonais, espagnols, portugais, appartenant à quatorze navires coulés par le croiseur allemand.

Tous ces bâtiments, le *Karlsruhe* les prit à la chasse « au rateau ». Cinq vapeurs lui servaient à la fois d'éclaireurs et de transports. Dispersés sur une ligne de quelque 300 kilomètres de long, ces navires prévenaient le *Karlsruhe*, par le « sans-fil », de la présence des vapeurs marchands et des navires de guerre. Grâce à sa vitesse, il opérait une capture, ou « prenait la tangente ».

Ce corsaire aurait été coulé dans les Antilles, en novembre 1914.

Océan Pacifique. — Le Pacifique, le plus vaste des océans, était le centre d'une escadre de croiseurs germaniques, avec, à leur tête, le *Scharnhorst* (pavillon du contre-amiral von Spee) et le *Gneisenau*.

Ces deux grands croiseurs de 11 000 tonnes, inaugurèrent les hostilités le 22 septembre, en bombardant Papeete (Tahiti) où ils coulèrent la canonnière *Zélée* (650 tonnes), désarmée pour cause de réparations. Par accident, ils criblèrent d'obus le navire allemand *Walküre*, mouillé sur rade.

Le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* passèrent ensuite aux Marquises. Ici, point de bombardement, mais un cambriolage en règle des caisses publiques et des magasins.

Après ces hauts faits, von Spee rallia la côte chilienne, où

il apprit, par le « sans-fil », le rendez-vous assigné aux bâtiments anglais dans les eaux de Coronel. L'amiral allemand y concentra ses croiseurs, pour attendre l'ennemi. La rencontre eut lieu le dimanche 1er novembre, un peu avant la nuit, par coup de vent de nord [1].

A 6 heures, les escadres naviguaient en ligne de file (un intervalle de 14 000 mètres entre les deux lignes), dans l'ordre suivant :

Allemands : *Scharnhorst, Gneisenau, Nürnberg, Leipzig.*
Anglais : *Good Hope, Monmouth, Glasgow, Otranto.*
Voici les caractéristiques des unités en présence :

ALLEMAGNE (Contre-amiral von Spee)			ANGLETERRE (Contre-amiral Cradock)		
Scharnhorst et Gneisenau	Lancement.....	1906	*Good Hope*	Lancement.....	1901
	8 canons de....	210 m/m		2 canons de...	234 m/m
	6 —	150 m/m		16 — ...	52 m/m
	20 —	88 m/m		12 — ...	76 m/m
	Vitesse.....	23 à 24 n.		Vitesse.....	23n,8
	Déplacement...	23 200 tx		Déplacement...	14 300 tx
Nürnberg	Lancement.....	1906	*Monmouth*	Lancement.....	1901
	10 canons de...	105 m/m		14 canons de...	152 m/m
	8 — ...	52 m/m		8 — ...	76 m/m
	Vitesse.....	24 n.		Vitesse.....	23n,9
	Déplacement...	3 450 tx		Déplacemeut...	9 950 tx
Leipzig	Lancement.....	1905	*Glasgow*	Lancement.....	1909
	10 canons de...	105 m/m		2 canons de ...	152 m/m
	10 — ...	37 m/m		Déplacement...	4 900 tx
	Vitesse.....	23 n.			
	Déplacement...	3 250 tx			

La division anglaise comprenait aussi le cuirassé *Canopus*, qui n'assista pas au combat.

La division anglaise était à l'est des croiseurs germaniques et le soleil gênait son tir. A 6 h. 18, l'amiral anglais règle la

1. *Cf.* pour le combat de Coronel, deux articles du contre-amiral Degouy : *La Lutte entre les deux marines du Nord* (*Revue de Paris* du 15 décembre 1914) et *Les Croiseurs dans la guerre du large* (*Revue de Paris* du 15 février 1915).

vitesse à 17 nœuds et signale au *Canopus* : « Je vais attaquer l'ennemi. »

A 11 000 mètres, les Allemands lâchèrent leur bordée de 12 pièces de 210 m/m. Mais les Anglais ne répondirent qu'à la distance de 5 500 mètres, par des salves de 234 m/m. Une salve allemande démonta l'un des 234 du *Good Hope* et fit sauter une de ses soutes à poudre. Des jets de flammes s'élevèrent à 60 mètres. Le *Good Hope* disparut dans le noir, gouvernant à l'ouest, vers la haute mer où il sombra.

Les Allemands concentrèrent leur feu sur le *Monmouth*, jusqu'à ce que celui-ci coulât. Une distance de 4 000 mètres séparait les deux adversaires. Pendant ce temps le *Glasgow* combattait le *Leipzig* et le *Dresden*.

Peut-être l'amiral Cradock aurait-il gagné la partie, si le *Canopus* avait rallié son pavillon. Sans doute, ce cuirassé, datant de 1897, était déjà fort démodé ; mais ses 4 canons de 305 m/m pouvaient réduire au silence les pièces allemandes de 210. Vraisemblablement, les Allemands empêchèrent le *Canopus* de connaître la situation, en expédiant sans interruption des télégrammes par le « sans-fil », pour embrouiller les signaux de l'amiral anglais.

Quelques jours après le combat de Coronel, le vapeur anglais *Ortega* échappa au sort commun, par un prodige d'audace. Ce bateau, qui transportait 300 réservistes français, nous intéresse particulièrement. L'*Ortega* (8 000 tonnes) descendait de Valparaiso vers le cap Pilar pour enfiler le détroit de Magellan, quand le corsaire allemand *Dresden* surgit tout à coup et le pourchassa à vive allure. Le capitaine resta sourd au coup de semonce et, malgré la mitraille qui, en frappant la surface de la mer, soulevait des jets d'eau tout autour du navire, des passagers de bonne volonté s'engouffrèrent dans les chaufferies pour activer les feux. Cette équipe de renfort dépensa tant d'entrain, que le steamer retrouva sa vitesse d'essai, 18 nœuds.

Néanmoins, le croiseur le gagnait « main sur main ». Alors, le capitaine abandonna la route au sud, tourna brusquement de quatre-vingt-dix degrés à gauche et enfila à toute vapeur le détroit de Nelson, un des innombrables débouquements des

canaux latéraux de Patagonie. Le *Dresden*, n'osant pas affronter tant de risques, cessa la poursuite. Car le détroit de Nelson, encore mal connu, recèle des récifs écumants sous des « courants de foudre » et s'ouvre entre de hautes falaises désertes. D'où, une très fâcheuse notoriété.

L'*Ortega* s'en tira sans une égratignure, reçut les compliments de l'Amirauté, et porta en Europe nos 300 réservistes, qui rejoignaient le drapeau tricolore.

Le 8 décembre 1914, les Anglais vengèrent brillamment le désastre de Coronel [1]. Plusieurs unités, parmi lesquelles deux grands croiseurs de bataille, venant renforcer les épaves de la division Cradock, mouillèrent le 7 décembre à Port Stanley (îles Falkland), cachés aux vues du large par les hautes terres. Immédiatement, ils firent du charbon.

Dans la matinée du lendemain, l'amiral allemand von Spee arrivait en vue des îles, avec son escadre de cinq croiseurs. Il aperçut cinq croiseurs anglais de puissance inférieure, plus le vieux cuirassé *Canopus*, qui croisait à l'entrée de la rade.

Le *Scharnhorst* s'étant approché du *Canopus*, celui-ci envoya une bordée, et, à ces premiers coups de canon, les deux croiseurs de bataille *Inflexible* et *Invincible*, sortirent à toute vapeur. Les huit pièces de 305 que portait chacun d'eux, conféraient aux Anglais une écrasante supériorité sur les Allemands. Qu'on en juge par le tableau des forces en présence :

ANGLETERRE

	Canopus	*Invincible et Inflexible*	*Cornwallis*	*Kent*	*Carnavon*	*Glasgow*	*Bristol*
Lancement...	1897	1907	1901	1901	1903	1909	1910
Déplacement (tonneaux)	13 150	20 300	14 200	10 000	11 000	4 900	4 900
Armement....	4-305 12-152	8-305 16-102	4-305 12-152	14-152	4-190 6-152	2-152 10-102	2-152 10-102
Vitesse..... (nœuds)	19	26,6	20	24	23	25,8	26,8

1. Sur le combat des Falkland, voir l'article cité du contre-amiral Degouy dans la *Revue de Paris* du 15 février 1915.

ALLEMAGNE

	Scharnhorst et *Gneisenau*	*Nürnberg*	*Dresden*	*Leipzig*
Lancement	1906	1906	1907	1905
Déplacement	11 600	3 450	3 650	3 250
Armement	8-210 6-150	10-105 8-52	10-105 4-52	10-105 10-37
Vitesse	24	24	24,5	23,5

Deux unités anglaises, le *Canopus* et le *Glasgow* représentaient l'ancienne division Cradock.

L'*Inflexible* et l'*Invincible* sortaient de la Méditerranée.

Les croiseurs *Kent*, *Cornwallis*, *Carnavon* et *Bristol*, venaient des eaux anglaises.

L'Amirauté avait réuni cette escadre sous les ordres du vice-amiral Sturdee, expressément pour anéantir la division von Spee. La solution rapide de ce problème dépendait de deux conditions : retrouver les Allemands, et les trouver réunis. Le hasard, aidé probablement par la télégraphie sans fil, servit bien les Anglais.

Von Spee, reconnaissant l'infériorité de son groupe, signala à ses bâtiments de se disperser. Mais, déjà, l'amiral anglais concentrait son feu sur le *Scharnhorst*, titulaire de la médaille d'or au concours de tir de la flotte. Ses excellents pointeurs ne purent, avec leurs pièces de 210, dominer les 305 anglais, dont les obus éventraient la coque de l'adversaire, emportant ses cheminées et déchirant ses ponts. Au bout d'une heure, le *Scharnhorst*, donnant une forte bande, commença à couler. Ce que voyant, le *Canopus* lui signala : « Je vais cesser le feu pour sauver l'équipage. » Von Spee répondit en tirant une dernière bordée : son navire tout en flammes, après une explosion formidable, disparut dans l'abîme. Il était une heure de l'après-midi.

Aussitôt, les deux croiseurs de bataille anglais concentrèrent leur feu sur le *Gneisenau*. Celui-ci s'élança en avant, puis en arrière à toute vitesse, afin de dérouter le pointage des canonniers anglais. Néanmoins, les unes après les autres, les plaques

de ses tourelles volèrent en éclats. La grosse artillerie réduite au silence, le *Gneisenau* continua le feu avec l'artillerie moyenne, jusqu'à l'épuisement de ses munitions. Entêtement caractéristique : le commandant connaissait l'impuissance des 152, en face des 305 anglais.

Coulant bas d'eau, le *Gneisenau* refusa de se rendre, malgré l'offre de sauver l'équipage. Il sombra à 80 milles de Port Stanley. Réunis à l'arrière, ses officiers chantaient à pleins poumons la *Wacht am Rhein !* Les Anglais sauvèrent 24 hommes. L'amiral von Spee périt avec ses deux fils, embarqués l'un sur le *Scharnhorst*, l'autre sur le *Gneisenau*.

Au plus fort du combat, les trois petits croiseurs *Leipzig*, *Nürnberg* et *Dresden* essayèrent de « prendre la tangente ». Le *Glasgow*, suivi du *Cornwallis* et du *Kent*, les pourchassa.

Le *Glasgow* engagea une action séparée avec le *Leipzig*. Les canons de 152 dominèrent facilement les 105 m/m du croiseur allemand et le coulèrent en deux heures. Environné de flammes et de fumée, le *Leipzig*, commençant à s'enfoncer, hissa le drapeau blanc. Le *Glasgow* s'approcha et amena ses embarcations. Au moment où le premier canot poussait, une pièce du *Leipzig* recommença le feu et un obus vint éclater sur le pont du *Glasgow*. Alors, celui-ci lança à l'adversaire une dernière bordée, qui précipita sa fin. Il était 9 h. 15 m. Le *Glasgow* sauva 4 officiers et 15 hommes.

Le *Kent* coula le *Nürnberg* à 7 h. 28 du soir après un combat très dur, où le *Kent* reçut 36 obus. Ce croiseur anglais fit des prodiges. Moins rapide que le *Nürnberg*, il dépassa d'un nœud son maximum, grâce aux efforts surhumains de ses mécaniciens et de ses chauffeurs. L'ennemi, tout en flammes, ne cessait de tirer, et quand le bateau sombra, les timoniers paraient les drisses pour faire flotter à larges plis le pavillon allemand. Le *Kent* sauva 7 hommes.

Le *Bristol* coula les transports *Baden* et *Santa-Isabel*.

Le *Dresden* s'échappa.

Il fit du charbon à Punta Arenas et rentra dans le Pacifique, où il se cacha, croit-on, dans les canaux latéraux de Patagonie. Puis il remonta aux îles Juan Fernandez, où le *Kent* et le *Glasgow* le surprirent (14 mars 1915).

L'action se déroula à l'île chilienne *Mas à Tierra*, dans les eaux territoriales. Aussi, le Chili adressa-t-il à l'Angleterre une protestation. Sir Edward Grey présenta les excuses du gouvernement britannique, en faisant remarquer que le *Dresden*, après avoir refusé d'accepter l'internement, continuait à naviguer sous pavillon germanique. Des îles Juan Fernandez, le *Dresden* aurait pu reprendre la campagne contre le commerce britannique. C'est ce qui engagea les marins anglais à le détruire.

Un autre petit croiseur allemand, le *Geier*, est interné à Honolulu, depuis le 8 novembre 1914.

Parmi les croiseurs auxiliaires, le *Kronprinz-Wilhelm* et l'*Eitel-Friedrich* sont ceux qui battirent la mer le plus longtemps.

Le *Kronprinz-Wilhelm* entra le 11 avril 1915 à Newport-News, avec 25 tonnes de charbon et les équipages des vapeurs coulés. Ce corsaire a fait, dans l'Atlantique, un service très actif, avec un armement médiocre : 4 pièces de 60 m/m Krupp, 2 à l'avant et 2 à l'arrière, pour faire la chasse et défendre sa retraite, en cas de besoin. Pour mémoire, 2 pièces de 120 m/m, inutiles faute de munitions, et une mitrailleuse Maxim.

A la fin d'avril, le commandant demanda à interner son navire à Newport-News.

Quant à l'*Eitel-Friedrich*, il arriva à Newport-News le 12 mars 1915, pour se ravitailler et se réparer. Le capitaine ne craignit pas d'entrer dans un port américain, après avoir coulé le navire des États-Unis, *William P. Frye*. Une fois à l'ancre, il se mit à fumer de longues pipes de porcelaine devant les photographies de sa femme et de ses enfants. Puis, la nostalgie aidant, il abandonna son navire interné et partit clandestinement pour l'Europe sur un vapeur italien, où, déguisé en cuisinier, il fut arrêté par les Anglais, près de Gibraltar.

*
* *

Le compte des écumeurs des mers est désormais réglé.

En huit mois, ils ont coulé 6 bâtiments de guerre d'un déplacement total de 30 000 tonnes et 68 navires de commerce jaugeant près de 280 000 tonnes. Pendant la même

période, la marine austro-allemande a perdu 21 navires de guerre déplaçant 55 000 tonnes, plus 9 croiseurs auxiliaires jaugeant 66 000 tonnes.

L'odyssée des corsaires allemands montre qu'une force navale opérant au large ne peut se passer de bases capables de fournir aux unités errantes du charbon, des vivres, des munitions, des ateliers de réparation, et de donner aux équipages un repos périodique indispensable. Sans bases, les navires les mieux compris, les plus puissants, n'échappent point indéfiniment à la poursuite des adversaires.

Les diverses rencontres ont mis en relief, une fois de plus, les avantages de la vitesse, du rayon d'action et de l'armement en grosse artillerie.

Prenons comme exemples deux cas simples, les duels entre croiseurs anglais et allemands dans l'océan Indien. Voici les caractéristiques des combattants :

	RIVIÈRE RUFIGI		ILE DES COCOS	
	Chatham	*Kœnigsberg*	*Sydney*	*Emden*
Lancement	1911	1905	1912	1908
Déplacement	5 500	3 400	5 700	3 650
Armement	8-152	10-105	8-152	12-105
Vitesse	25,5	24,5	25,5	24

Ainsi, dans les deux rencontres, les navires anglais vainqueurs, plus récents que leurs adversaires, avaient un déplacement plus fort, un armement plus puissant et une vitesse supérieure. L'examen des combats de Coronel et des îles Falkland conduit à la même conclusion.

Il y eut aussi des fautes de la part des Allemands.

Après le désastre de Coronel, l'amiral von Spee commit une faute grave en battant les mêmes parages. Plus avisé, von Müller se garda de traîner longtemps dans les mêmes mers. On a suggéré que von Spee aurait pu gagner l'Afrique du Sud-Ouest, non encore occupée par les Anglais et laisser ceux-ci se morfondre à leur recherche dans l'océan Pacifique.

Déjà, au commencement de la guerre, von Spee négligea d'attaquer vigoureusement la division navale anglaise de

Chine et il évita de concentrer ses forces pour défendre les îles du Pacifique contre les Australiens, qui les occupaient librement. L'inutile bombardement de Tahiti lui sembla préférable. L'amiral allemand se trompa aussi en passant avec toutes ses forces du Pacifique dans l'Atlantique, après avoir laissé à l'Angleterre le loisir de réunir une escadre aux abords du détroit de Magellan. Que n'a-t-il éparpillé ses forces? C'était le cas ou jamais. La stratégie navale germanique a manqué de souffle.

Toute comparaison entre les marins d'Angleterre et d'Allemagne reste à l'avantage des premiers.

L'Amirauté britannique a une décision et un coup d'œil sûrs. Sa résolution a purgé les mers des corsaires-fantômes. S'il y a des fuites par le nord de la mer du Nord, l'Angleterre saura encore mettre en échec le groupe errant et réduire au minimum la carrière de ces nouveaux forceurs de blocus.

COMMANDANT DAVIN

LETTRES D'UN INSTITUTEUR

DE LA CLASSE 14

Lucien Lobbé est né le 26 juillet 1894 à Jouet-sur-l'Aubois (Cher). Il fit ses études à l'école primaire supérieure de Bourges ; reçu à l'École normale d'instituteurs de la Seine, il y resta les trois années réglementaires, de 1910 à 1913. « C'était, a dit de lui le directeur de cette école, une âme d'élite, délicate et timide, une conscience recueillie et réfléchie ; un jeune homme fermé aux suggestions du monde et tout entier absorbé par son œuvre de perfection intérieure ; dur à lui-même, il ne cessait de travailler avec une sorte d'ardeur mystique à se rendre meilleur. »

Lucien Lobbé fut ensuite nommé maître-adjoint à l'école de Suresnes, où il resta un an, chargé de la classe des tout petits ; il fut un maître très aimé.

En même temps il complétait par ses propres moyens son éducation qu'il voulait très haute.

Appelé sous les drapeaux le 8 septembre 1914, au 29e d'infanterie d'Autun, il suivit à Bourges les cours des élèves-officiers. Renvoyé à Autun en janvier 1915, il attendait d'être affecté en qualité d'aspirant à un autre régiment ; mais, le dépôt ayant eu à fournir au 29e un certain nombre de chefs de section, il fut envoyé comme sergent au front. Il s'en réjouit. Comment il fit son devoir, ses lettres le diront.

Le 22 avril 1915, il était fatigué, malade, mais il refusa de se retirer, sachant qu'il y aurait attaque le soir même. A huit heures du soir, dans une tranchée qui venait d'être prise, au moment où il allait en

sortir pour courir vers une autre tranchée, il fut frappé à la tête d'un éclat d'obus. Un sous-lieutenant d'une tranchée voisine, élève de l'École normale supérieure, recueillit les menus objets qu'il possédait et fit transporter son corps à l'arrière. Il écrivit à la famille du sergent Lobbé : « Votre fils fut atteint au moment où, calme et résolu, il plaçait ses hommes qui allaient le suivre avec confiance ; pour mieux voir le but, il relevait fièrement et crânement la tête, à la française. »

E. LAVISSE

Caserne Changarnier. — Autun, 11 septembre 1914.

A ses parents.

... Je suis fort occupé à apprendre mon métier de soldat de première classe.

Nous avons une vie toute animale, abrutissante ; trois ans comme cela et j'aurai perdu toute faculté de penser. Au point de vue matériel, nous n'avons pas à nous plaindre ; la propreté n'est pas raffinée, mais on ne peut dire que c'est sale ; la seule différence avec la propreté civile, c'est qu'on ne cherche pas à sauver les apparences. Une seule chose manque, sans doute parce qu'elle ne coûte rien : l'hygiène. La chambrée : quatre petites fenêtres pour quarante hommes ! et encore rarement ouvertes ! Après la soupe de cinq heures, il n'y faut plus compter. Hier, j'ai voulu les faire ouvrir ; mais ces braves Morvandiaux ont protesté : « Comme ça, j'allions perdre not'chaleur. » Alors, on reste enfermé pendant douze heures. Je voudrais être quelque chose dans les légumes rien que pour remédier à cela. Il en est ici qui trouvent certainement étrange qu'on se savonne les mains avant, après, et entre les repas ; quant à la brosse à dents, c'est une bête curieuse.

La discipline, je ne m'en aperçois pas ; on ne peut guère exiger que des choses simples, dans une vie aussi primitive. Le régime est d'ailleurs beaucoup moins fatigant que celui de l'École normale.

Comme caserne, je ne pouvais rien souhaiter de mieux : une vaste cour, avec des allées de tilleuls et de sapins formant une terrasse très élevée au-dessus des prairies. Au pied, coule une jolie rivière ; tout autour, des monts boisés. Tous les jours,

j'admire le lever et le coucher du soleil, splendides dans un tel horizon. Avec cela, je suis le plus heureux des hommes. Je m'assieds sur les vieux remparts à l'ombre des sapins, je lis Pascal, Corneille ; c'est délicieux. Aujourd'hui, un « gars » a profané Pascal par-dessus mon épaule : « Tiens ! un livre de messe ! » Pauvre Pascal ! Au rassemblement, je le cache entre deux plis du pantalon rouge. Que veux-tu, mon pauvre vieux ! A la guerre...

Autun, 23 septembre 1914.

A ses parents.

Le temps passe. Voilà mes cheveux qui repoussent ; dans trois ans, je pourrai refaire ma raie !...

Les misérables ont ruiné Reims. Si un soldat pouvait pleurer, je pleurerais de rage : de toute leur barbarie, ce vandalisme est ce qui m'a le plus révolté. Nous leur ferons payer ça à Noël ; nous travaillons tous de tout cœur, et les bois des coteaux d'alentour retentissent à chacune de nos salves. Nous poussons aussi de terribles charges à la baïonnette, qu'accompagnent d'horribles clameurs ; les Morvandiaux, avec un roulement effrayant, hurlent : « A l'affreux ! A l'affreux ! » D'autres : « A mort ! » Les haies ne bronchent pas, malgré tout.

Pour l'instant, je ne manque de rien : je mange du chocolat, je change de marque pour varier. Quand j'ai faim après la soupe, je vais prendre deux œufs à la cantine. J'entends des choses comme celle-ci : « P'tête ben qu'il en reviendra qui trouveront yeu femme mariée, à cause qu'elle les aura crus tués. Y seront ben débarrassés, gars ! »

J'ai toujours d'aussi beaux couchers de soleil. La cour m'est devenue familière, et je m'y promène à l'aise avec des allures d'ancien, le képi sur l'oreille, les deux jambières de mon vaste treillis se heurtant avec un froissement cadencé et charmant. Je traîne mes savates, les mains dans mes poches, et je dandine mon corps comme tout le monde. Je suis un matricule en vadrouille, et cette allure philosophe donne à l'âme la

philosophie nécessaire. La forme la plus haute du patriotisme pour l'instant est la patience : soyons des héros, sous cette forme humble et méconnue. Il me manque une paire de gros sabots que je pourrais heurter contre quelque pierre et secouer de temps à autre sur la pointe de l'orteil d'un air dégagé...

Je mange comme les autres, avec mes coudes sur une énorme table, et je coupe résolument chaque bouchée de mon pain sur la boule massive. Avant peu, je claquerai des lèvres comme il convient. Je sais déjà fermer mon couteau d'un geste décidé et d'un air repu, en faisant un demi-cercle sur la fesse gauche pour quitter le festin.

Les miettes de pain servent de lave-vaisselle, et les reliefs du soir sont les hors-d'œuvre du lendemain. J'ai pelé en huit jours plus de patates que ma fidèle Pénélope n'en pèlera de sa vie. Je lave mon treillis de main de maître ; quant à mes mouchoirs, ils sont un peu gris, mais propres toutefois ; et puis, nous avons bien rigolé « sur les bords de la riviera » ; à défaut d'expérience, nous avions la bonne volonté, et les éclats de rire pour battoirs.

Mais voilà un ancien qui s'écrie véhémentement : « Bon Dieu ! t'en mets t'y long ! T'écris donc à ta poule? » Devant une telle accusation, je m'arrête net.

J'espère que Paul [1] fait ses problèmes, et même davantage. Travaille, mon petiot, pour profiter de l'anéantissement de la « Kultur ». Condense en ton crâne les axiomes de la civilisation française. Si tu es sage, je t'enverrai de la... fumée dans un étui de cartouche.

Caserne Changarnier. — Autun, 11 janvier 1915.

A ses parents.

... Surtout, mes chers parents, n'allez pas vous désespérer parce que je pars. C'est à vous de donner l'exemple de la fermeté et du stoïcisme, à ce moment critique où les âmes faibles

1. Son petit frère, âgé de dix ans.

et les esprits sans suite se laissent aller déjà au découragement et profèrent des malédictions sans objet. Votre exemple peut beaucoup, et je suis persuadé que vous comprendrez votre devoir, comme j'espère faire le mien : les lamentations et les gémissements ne changent rien ; ils vous affaiblissent et amollissent ceux qui vous entourent. Les vraies douleurs sont concentrées ; elles savent rester muettes, et, au lieu d'être un dissolvant de l'âme, elles ne font que la fortifier.

Et puis, pensez à ceux qui partent pour la deuxième ou la troisième fois, avec des blessures imparfaitement guéries. Pensez surtout aux pères de famille de quarante ans et plus qui ont tout laissé pour aller là-bas.

Pour moi, je pars avec bonheur — je ne dis pas avec gaîté, car l'heure n'est pas aux refrains. Je serais mort de honte si la guerre s'était faite sans moi. Depuis mon plus jeune âge, je ne pensais qu'à l'époque où j'aurais vingt ans. Le clocher de Strasbourg voilé de crêpe assombrissait mes livres, comme les refrains bachiques des Allemands ont assombri mon âme quand je les ai entendus dans les vieilles rues de notre Alsace perdue, montant de maisons jadis françaises [1]. J'ai pleuré devant les fresques odieuses de la gare de Strasbourg : j'espère les revoir avec un sentiment autre. Pauvres Alsaciens-Lorrains : ils ont été notre rançon ; pour appeler les choses par leur nom, ils ont servi de curée, et ce que nous pouvons endurer n'est rien à côté de ce qu'ils ont souffert : la vie n'est rien auprès de l'honneur mutilé.

Qu'est-ce donc que notre vie? Pensez à ce que nous serons tous dans mille ans, à ce que seront nos douleurs et nos joies. Ce qui importe, c'est d'avoir vécu pur et en homme fort. Je ne crains donc rien...

D'ailleurs, je n'ai le remords d'aucun manquement grave : j'ai toujours été franc, je n'ai entaché l'honneur d'aucune femme, j'ai rempli mes devoirs de fils, de frère et d'ami. J'ai beaucoup travaillé. Si Dieu veut mon âme, il pourra l'accueillir sans injustice.

Mais ce n'est pas demain encore, car j'ai confiance en mon étoile. J'espère faire campagne jusqu'au bout, avec cœur et

1. Lucien Lobbé avait fait un voyage en Alsace et en Allemagne, en 1911.

prudence, et revenir sain et sauf pour continuer la victoire par une vie de labeur.

Pour vous, soyez forts : pas une larme, pas une plainte, quoi qu'il arrive. Je vous écrirai souvent. Restez calmes en dépit de tout ce que vous verrez et entendrez autour de vous.

Autun, 13 janvier 1915.

A sa sœur.

My dear Jane,

Je pars demain matin, 10 heures, pour le front ! ! !

Il manquait 22 officiers au 29e. Aussi le commandant du dépôt nous a immédiatement inscrits pour le front, de peur que nous ne lui échappions, si nous étions affectés comme aspi- rants à un autre régiment. Je me suis bien gardé de réclamer. J'avais l'air d'un embusqué à Bourges, à écouter des conférences et des interrogations, cependant que les obus fusent au-dessus des tranchées et que les camarades se font tuer

Je pars donc commander une section. Je serais heureux si je n'étais terriblement angoissé par la lourde charge qui m'incombera là-bas. Je me vois blanc-bec, paralysé par la frousse, devant 60 bonshommes qui guetteront ma défaillance. Je passe à l'heure actuelle le plus dur moment de ma vie : nuit et jour, je me travaille l'imagination pour bien me représenter ce que ce sera : vue, ouïe, odorat. Je voudrais rester crâne devant mes hommes. J'ai affreusement peur de « saluer » et de les faire sourire.

Si j'étais simple soldat, je partirais *la Marseillaise* au cœur, tandis qu'il me faut avoir un règlement et des principes dans les méninges. C'est davantage métier, et moins héroïque, du moins aux yeux du vulgaire. Mon élan est rompu, car il faut que je médite. Je ne me battrai plus avec le cœur, mais avec la cervelle. Je crois que je vais souffrir. N'importe, on fera son devoir ! Demain matin, 10 heures, je pars !

Au revoir, ma petite sœur. Surtout, sois brave. Pas de

plaintes, pas de lamentations, quoi qu'il arrive. Il y a assez d'imbéciles qui propagent le découragement. Il faut enfermer sa douleur et dresser la tête. De ton côté, travaille dur; ainsi toute la famille fera son devoir.

Je t'embrasse mille fois.

Du front (bois Brûlé). — 19 janvier 1915.

A sa sœur.

Enfin ! me voilà au milieu des « poilus » ! Quels types ! Superbes, ma chère ! Des figures respirant l'énergie, l'intelligence, la franchise. La lutte trempe les hommes. Tu ne saurais croire quelle pitié m'inspirent maintenant tous les dandys en redingote et à face blême. Vraiment, les hommes qui n'auront pas senti les choses merveilleuses qui se passent ici ne seront plus des hommes. Tu sais, cela vaut le coup de risquer sa peau. C'est de la vie condensée. Pas besoin que ça dure longtemps.

Je suis très, très confortablement installé. Je n'ai ni faim, ni froid, ni soif. Je me porte admirablement bien.

Nous avons de la neige : cela égaie le paysage.

Du front. — 30 janvier 1915.

A ses parents.

... Quoique la vie soit assez monotone, je ne m'ennuie pas trop. De jour, je lis quelques lignes ou quelques vers, puis je médite. La nuit, je marche, je surveille, je fais les cent pas. Je remédite ce que j'ai médité le jour, je récite des choses que je sais, je m'efforce de me rappeler celles que j'ai oubliées. Quand je ne trouve plus rien, je déclame *le Corbeau et le Renard*.

Parfois, je m'arrête et je contemple le ciel, les étoiles, la lune, les nuages qui passent, ou la lueur rouge des obus. Je

me dis qu'au-dessus de notre maison, à Marseilles-les-Aubigny, brillent les mêmes étoiles et rit la même lune. Heureusement qu'il y manque les obus...

Je m'amuse aussi à distinguer les nuances infinies des sifflements des balles ou de leurs ricochets sur le sol gelé. Jusqu'ici, je n'ai reçu qu'un éclat de pierre sur mon képi.

Du cantonnement. — 11 février 1915.

A sa sœur.

En ce moment, nous jouissons de six jours de repos. Nous nous sommes lavés et raccommodés, ce qui n'était pas du luxe. Tous les jours, nous allons à l'exercice comme en temps de paix, histoire de nous entretenir la main. Entre temps, je me promène sur les bords de la Meuse, je mange des madeleines (c'est la spécialité d'une ville à deux kilomètres d'ici), je regarde le coucher du soleil, j'écoute l'eau couler... Je lis : de l'anglais (Kipling) et... *Andromaque*. J'ai même commencé à écrire une étude de caractères, mais je dois t'avouer que j'ai l'esprit compact et la main lourde. J'ai par moments le sifflement continuel des balles dans les oreilles. La nuit, je ne dors jamais tranquille ; je m'éveille, croyant être dans ma tranchée ; je m'apprête à me lever pour voir ce que font mes hommes, car, là-bas, c'est mon cauchemar, et, avec la conscience professionnelle que tu me connais, je ne suis tranquille que quand je veille moi-même.

J'ai aussi la hantise des premiers tués que j'ai vus à mes pieds. Dans la tempête, on y prend moins garde, mais, quand on y réfléchit avec calme, on en saisit toute l'horreur. La mort telle que la conçoivent les philosophes, la libération de l'âme, c'est sublime ; mais une tête trouée par une balle, une cervelle en bouillie, un cadavre inondant de sang un boyau, un homme sans face râlant pendant deux jours, ce sont des choses qui font pâlir les plus braves, détourner la tête aux plus endurcis.

Du front. — 21 février 1915.

A des cousins.

... Il neige, il neige. Sur le fond doré des bois, cela fait des teintes adorables : du mauve, du violet, toute la gamme. Et cela palpite, étincelle comme les paillettes d'un film. Au fait, on se croirait au cinéma, car la musique est là : 1-2-3-4 ; c'est la salve de batteries de 90 ou de 75. Et les places ne sont pas chères.

La musique variée des balles est agréable à entendre, car à la fin, on oublie qu'elles peuvent vous entrer dans le crâne ; mais un obus qui vous passe à deux mètres, cela fait un bruit triste : c'est le vent de la mort.

Les émotions ne manquent pas : par exemple, le repérage d'une tranchée ou d'un boyau par un 105 moins maladroit que les autres : « Trop long — trop court. Ah ! les maladroits, ce qu'ils sont ballots ! » — En plein dedans : « Ah ! les salauds ! Bande d'assassins ! »

D'autres fois, c'est leur tour, et, sans être plus cruel qu'un autre, je vous assure qu'à certains jours ce n'est pas sans plaisir que je vois les tranchées d'en face sauter en l'air avec des débris de jambes, de bras, mélangés aux casques et aux fusils.

Vous savez sans doute que je suis installé dans une grande forêt des Hauts de Meuse. Les nuits de lune y sont superbes. Effets de givre, fusées éclairantes, c'est parfait. Que la guerre dure plus que mes trois ans de service, et je fais du rabiot avec joie. Mais tout sera fini avant cela ; s'ils n'avaient pas tissé autour d'eux ce réseau barbelé si gênant, ce serait peut-être fait ; enfin, la vertu du jour est la patience.

La guerre, c'est beau. Mais je voudrais un peu de la rase campagne. Derrière le fort, cette grande plaine bleue, ces étangs... Ce serait la belle vie... Au delà, la ville sainte qu'on devine, ville imprenable et livrée. Quand y défilerons-nous? Ce jour-là, je vous enverrai une carte postale, après être retourné voir le banc d'un jardin public sur lequel, il y a bientôt quatre ans, j'ai patiemment gravé au couteau « Vive la France ! »

Jusqu'ici, j'ai toujours eu de la veine ; les balles m'ont frôlé, mais n'ont pas eu l'audace de passer trois centimètres à gauche. Quant aux obus, j'ai si bonne vue, que je les vois venir. Berlin sera kapout avant moi, et quand même je serais kapout avant Berlin, l'essentiel est que Berlin y passe. Mourir aujourd'hui dans la boue, ou dans cinquante ans sur un matelas, ce n'est pas ça qui empêchera la vigne de refleurir sur la belle terre de France.

J'espère que vous êtes tous en excellente santé et que la petiote pousse bien. C'est le blé qui lève. Moi, je suis déjà le blé levé, mais ni mûr ni fauché.

Du front. — 22 février 1915.

A sa sœur.

... Voilà huit jours, je fulminais à pleins poumons. A deux pas de nous, les Boches avaient fait sauter la tranchée du 85e. La vue de ce sang français vaincu avait ravivé ma haine du Boche. Quand ils sont tranquilles en face, ce sont les sales voisins, un peu mystérieux, et c'est tout. Mais, qu'ils se mêlent de nous battre !...

La revanche est venue. Cette nuit, à 11 heures, ordre de la division d'attaquer. Au point du jour, canonnade : 75, 90, 120, 155, tout a bardé. Les Boches ont été mis en bouillie. Les 85e ont sauté dans la tranchée comme des lapins, et se sont maintenus à domicile. D'ailleurs, nous étions là, tout près, et tout prêts. Peu de pertes de notre côté. Au 29e, quelques compagnies seulement ont écopé.

. . . . . .

Ma sœur, j'ai senti ce matin, quand l'air était en feu, que le courage français n'était qu'assoupi... Une once de succès, et les « poilus », tristes hier, veulent tout bouffer.

Je vais peut-être te paraître une brute, mais tu ne saurais croire combien j'aime la canonnade violente, sans arrêt, jusqu'à ce qu'on se sente soi-même en ébullition dans ce grand brasier. Le sifflement des balles a des nuances familières pour moi. L'autre jour, pendant que je mangeais un bout de sau-

cisson, une à dix centimètres, ma chère! Tu connais la chanson *boulevardière* :

Tu m'as donné le grand frisson...
Celui qui fait perdre la tête!

Un ordre est venu de préparer les cuisines roulantes, pour le cas d'une marche en avant. On s'occupe de savoir si les chefs ont des cartes d'état-major...

Mon aile se soulève au souffle du printemps...
...Le vin de la jeunesse
Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.

Oh! la grande plaine bleue dans une trouée de la forêt maussade, derrière le fort. Qu'elle est grande! Quand je regarde ses clochers noyés dans le brouillard violacé, je devine Metz. Je pense aux trahisons, et aux revanches, aux champs de bataille que j'ai visités, aux tombes sur lesquelles j'ai médité, voilà bientôt quatre ans.

Par moments, les morts m'effraient. D'autres fois, je ne comprends pas qu'on pleure ceux qui tombent dans la mêlée.

Je regretterai toujours de n'avoir pas été là, à Sarrebourg, à « Clésanthène » surtout, où, le 26 août, le 29e, sacrifié, seul en arrière avec les alpins pour protéger le reste du 8e corps, a arrêté le flot envahissant. Hier, les anciens en parlaient, rappelant les charges à la baïonnette de 10 heures du matin à 10 heures du soir, un contre cinq, les hommes fous, électrisés, hurlant dans la nuit, et fonçant sur la masse jusqu'à ce qu'ils l'aient épuisée. Tous les anciens ne savent que dire : « J'étais à Clésanthène. » Et les bleus pensent : « Voilà un brave ! »

Enfin, je suis né un an trop tard.

Du front. — 2 mars 1915.

A deux garçonnets de onze et douze ans (Guy et François de Champs).

Mes petits amis,

J'ai reçu ce matin votre paquet, dont je vous remercie beaucoup. J'ai toujours aimé le chocolat, mais depuis que je suis

en tranchée, je bats tous mes records, même ceux que j'avais établis à l'âge de six ou sept ans. Un obus qui tombe sur la cuisine, et voilà la soupe avalée; alors, c'est Meunier ou Potin qui paie la casse. Je penserai donc à vous en croquant vos tablettes. Vos cigarettes aussi m'aideront à passer le temps, la nuit, au clair de lune ; je ne suis pas grand fumeur, mais, quand les Boches s'endorment, « on en grille une » en attendant la pointe du jour. Je penserai donc aussi à vous en fumant vos cigarettes. Mais soyez persuadés que je penserai à vous entre temps. Car, que faire dans une tranchée à moins que l'on ne songe, que l'on ne pense à ceux qui vous sont chers? Toutes les fois que le capitaine fait passer : « Aux armes », et que nous sommes là, anxieux près du parapet, attendant la grande minute, je passe une revue rapide de tous ceux qui sont derrière : c'est alors que vos deux têtes et vos yeux vifs repassent dans mon esprit, avec la rapidité de l'éclair, mais avec la même netteté. Et après, l'on se sent plus fort, et l'on se dit résolument : « Puisque c'est pour eux, allons-y ! »

En ce moment, il neige par rafales aveuglantes. Il y a quelque temps, cette neige ne fondait pas ; c'était très agréable : on pouvait se laver, faire des boules, et les lancer sur la tête des Boches ; mais ces gens-là ne sauront jamais rire, ils répondaient par des cailloux, même par des grenades, et nous n'avons jamais pu leur faire entendre les règles du jeu. Mais maintenant, la neige fond ; or, c'est ici comme à Paris, et comme dans la chanson : la neige qui fond, c'est de la boue, et nous n'avons pas de chaises à porteur. Avant de venir ici, je crois bien que je n'avais vu de la boue que la définition du dictionnaire ; ici, c'est la saine réalité, concrète et liquide. On se lave les mains avec un canif quand ça commence à sécher.

A part cela, la vie est plutôt agréable. Je suis dans une belle forêt de hêtres, ou plutôt dans ce qui reste d'une belle forêt, car, entre les tranchées, les arbres sont émiettés, et au delà, ils n'en valent guère mieux; le matin, quand il y a du givre, on dirait des milliers de spectres désarticulés. Derrière, par une étroite trouée, nous voyons l'immense plateau perdu dans la brume bleutée, les villages incendiés, les clochers démolis. A l'horizon, nous devinons Metz ! A vingt ou trente

mètres devant nous, ce sont les Boches, êtres invisibles ; nous ne voyons que leurs fumées. Ce ne sont pas des gens très chevaleresques : ils sont capables d'attaquer un front de soixante-dix mètres avec trois bataillons massés à la faveur du brouillard. Ils envoient aussi de grosses bouteilles qui font plus de bruit qu'un 420, mais qu'on voit venir de loin et dont on se gare avec le sourire. On dit aussi qu'ils ont le courage de lancer du vitriol maintenant ; mais, devant les baïonnettes, il leur arrive de tomber à genoux en pleurnichant « Pardon! » ou en déclamant « Kamerad! ». Ils ne savent même pas mourir ; derrière leurs tranchées, se trouve un énorme parados, abritant une seconde ligne de tirailleurs, et empêchant la première de s'enfuir trop vite.

Notre artillerie les épouvante. Aussi, pour un fantassin français, il n'est pas de voix plus agréable que le départ sec et clair d'un 90, celui plus nuancé du 75, ou le triple bruit du 105. Un bon moment aussi, c'est celui où nos artilleurs passent en première ligne repérer les bons amis d'en face, et dénombrent les fusants et percutants qu'ils vont leur envoyer. Il faut entendre les réflexions des soldats quand nos pièces de la crête ou du fort travaillent ;il en est qui rient à pleine gorge ; j'ai près de moi un Morvandiau, gros et rebondi, qui a fait toute la campagne ; lui ne dit rien, mais sa face s'épanouit, ses yeux se bouchent, ses lèvres se redressent dans un rire silencieux, et il me fait une mimique qui veut tout dire...

Il y a dans la compagnie deux braves Alsaciens dont l'un était cavalier dans l'armée allemande au début des hostilités ; ce sont deux fiers soldats ; ils voudraient une attaque tous les jours, et quand ils voient un prisonnier, il lui en racontent sur tous les tons de leur langue maternelle.

Chacun est confiant, sûr de la victoire, résolu à pousser jusqu'au bout ; la bonne humeur ne manque pas, d'autant plus que le printemps approche ; l'autre jour, aux abris, les Boches ont crapouilloté en force, à quelques mètres des cuisines ; alors, voilà tous les « cuistauds » qui sortent comme des moineaux pour se disputer le tronc d'un hêtre sectionné par un obus ; et leurs rires et leurs coups de hache se mêlaient aux sifflements lugubres. C'eût été capon de ne pas sortir, de sorte que tout le

monde était là, les poings sur les hanches, à se tordre de rire sous les « 77 » boches.

D'autres, comme « Chapeaubas », le cuistaud de la 4e section, s'en vont arracher des choux à dix mètres d'un mur crénelé par les Boches. Notre capitaine lui envoie des balles à quelques mètres en avant pour l'empêcher d'avancer. Alors lui, brandissant son képi et ses choux, crie : « France ! Tirez pas ! Tirez pas ! c'est moi Chapeaubas ! » « Tirez pas, c'est Chapeaubas » a fait fortune, et les poilus le repètent comme un beau vers.

Je ne me suis jamais senti si bien vivre qu'au milieu de tous ces braves gens ; je ne m'ennuie jamais.

4 mars 1915.

A son ami, M. Frédéric Koch, du 28e d'infanterie alors à l'hôpital, blessé.

... Pays de plaine ou de montagne, cher ami? Pour moi, je ne puis penser à quelqu'un sans me demander quel paysage il contemple : parle-m'en donc un peu ; tu sais combien j'aime la nature.

. . . . . .

Pauvre enfant, avant de faire pour moi des projets d'avenir, laisse-moi sortir des Hauts de Meuse, avec mes deux bras et mes deux jambes. Pour moi, je n'en suis pas si sûr : à midi encore, ces braves Boches nous ont envoyé quelques 105 à double effet, et, si je ne m'étais effondré à terre, mon fusil entre les jambes, je serais tombé en brave. Entre l'effondrement et la tombe, je n'ai point hésité. Hier, en mangeant la soupe, une abeille, à dix centimètres ; avant-hier, à un créneau, un frelon, à *n*... Ne lance donc point ainsi de défis au sort. L'autre jour encore, alors que je méditais une pensée de Pascal, deux corbeaux sont passés juste au-dessus de moi, et, comme j'observais leur vol, ils s'en sont allés décidément vers la gauche, du côté des tranchées boches. Après cela... Montaigne dirait : « Que sais-je? » et Rabelais : « Peut-être ! »

Enfin, quand je te serrerai les deux mains en te disant : « Comment vas-tu, vieux solide? », ce jour-là, nous reparlerons de l'avenir.

. . . . . .

Mon cher Fred, je n'ai jamais été aussi heureux. Après cette vie mesquine d'études, les nomenclatures arides de la chimie, de l'histoire ou de la géographie, les généralisations fausses de la physique, frôler à toute heure, à toute minute, de sublimes réalités, consentir librement un noble sacrifice! Je vis. Je lis Horace sur des feuillets souillés de terre par les obus. Je médite Pascal, que cette année seulement j'arrive à comprendre, non parce que je le pénètre avec mon intelligence, mais parce que je frémis à son unisson avec ma chair, mes sens, mon imagination. Si je n'avais jamais pleinement saisi des mots comme « Le silence éternel des espaces infinis m'effraie », c'est que je n'avais pu m'en créer une vision assez forte. Maintenant, je suis mieux placé pour comprendre et sentir, et je t'assure que c'est une volupté.

Oh ! être étendu, sentir une cuisante blessure qui s'éteint, voir couler son sang, et regarder sa vie qui s'échappe, et puis regarder le vallon où, parmi l'herbe sèche et dorée, pointe l'herbe verte et nouvelle, et forte de sève, regarder encore sur le flanc du coteau les arbres éclaircis par la chute des feuilles, et, promenant ainsi son dernier regard de la plaine à la montagne, des ténèbres à la lumière, du péché à la pureté, de la terre au ciel, contempler, dans un effort infiniment délicieux, la douceur d'un bleu vert sur lequel passent des nuages mauves, poussés par le zéphir, ou attirés par le soleil couchant.

Pardonne-moi de te parler ainsi, à toi dont l'impérieux devoir est d'être ardent de vie saine ; mais j'ai un grand désir : si je tombe sans avoir eu la joie de te revoir, que ton âme n'en soit pas en deuil ; que ton bonheur nouveau [1] n'en soit pas attristé, dis-toi bien que le jour de ma mort aura été le plus beau de ma vie ; le sort prévoyant m'aura conduit dans une belle forêt — car, des choses de la nature, c'est

1. Son ami venait de se fiancer.

toujours la forêt profonde que j'ai le plus aimée — et, si la balle aveugle me permet de voir s'en aller mon âme, je verrai l'infini à travers les mille ramifications d'un hêtre, et cela me consolera de tout. Si cette minute intermédiaire ne m'est pas accordée, mon bonheur n'en sera pas moins grand, car je serai frappé en plein rêve, et ce rêve n'en sera point interrompu. Je vis en effet dans une sérénité parfaite ; la nuit, je passe des heures à contempler la lune, les étoiles, tout le système céleste agrémenté de fusées éclairantes, de projecteurs, de shrapnells aux teintes mauves. Par les temps de neige et de givre, il y a des effets splendides, des couchers de soleil admirables. Tout en marchant pour me réchauffer, ou pour éveiller les hommes qui s'endorment devant leurs créneaux, je récite toutes sortes de choses, de vieilles fables oubliées, des poésies mal sues ; je rétablis tout comme je peux ; chaque vers retrouvé est un charme. A la fin, je m'anime, je m'enthousiasme, je me parle à moi-même, les lèvres closes et l'âme en feu.

Mais la nuit approche. Je n'y vois plus guère. De grosses marmites tombent à trois cents mètres d'ici, et tu sais par expérience que le déclin du jour est l'heure où il faut veiller. Actuellement, les Boches se contentent de démolir nos créneaux avec force balles ; ils aiment s'acharner sur les choses inertes. Leur plus grande audace est de ramper, entre des branches émiettées, la moitié des trente mètres qui nous séparent, pour nous lancer quelques grenades. Ce après, ils s'enfuient dans la nuit. S'ils n'aiment guère la baïonnette, ils aiment beaucoup bombes, bouteilles, grenades, pétrole et vitriol. Quand on les tient, beaucoup demandent pardon.

... Quelques étoiles brillent déjà. Le ciel est d'un bleu profond, et l'occident est en pourpre. Les arbres prennent des poses d'une élégance raffinée sur le fond violacé de la brume. Toutes ces choses ne m'ont jamais tant pénétré. Adieu. Dors bien. Dans tes rêves, tu dois voir un monde où le ciel est sans nuage. Moi, je vais veiller. Ma pensée ira vers toi. Car, ciel de rêve ou ciel de guerre, il n'est qu'un ciel.

7 mars 1915.

A sa sœur.

... Tu ne me flattes pas quand tu me dis que je n'ai encore rien vu de la guerre... Je sais bien que la guerre de tranchées n'a point le caractère épique de la vieille guerre en rase campagne. Sauter des fossés, franchir les gués, tirer sans arrêt, courir sous les balles, aller de l'avant, c'est l'héroïsme français.

Mais, ne crois pas que ce ne soit rien qu'être dans un boyau, derrière un parapet qui ne laisse voir qu'un bout de ciel, à attendre le signal du capitaine, qui, à telle heure, telle minute, vous fera sortir sous les balles : on n'arrivera pas progressivement dans l'enfer; un coup de jarret, et ce sera fait. On partira d'un point mort, on n'aura pas d'élan. On le sait d'avance, on y réfléchit, et parfois, l'on reste plusieurs heures dans cette attente. Personne ne parle, on se regarde, les chefs circulent tout cela sans un mot, parfois dans la nuit. Comment ne pas sentir une certaine angoisse, accrue par l'immobilité, la proximité de l'ennemi, les teintes sombres de la forêt profonde? Je ne te dirai pas qu'il faut de la force d'âme ; les poilus n'en savent pas si long, mais il faut un certain courage. Ce que je t'en dis, ce n'est pas pour moi. Si, dans ma vie, il y a une période dont je serai particulièrement fier, s'il est un moment où je me serai davantage rapproché d'une certaine beauté morale, je ne crois pas que ce soit ma campagne de 1915. Je n'ai jamais eu si peu d'effort à faire pour suivre mon devoir. Je n'ai jamais si peu lutté intérieurement. Dis-moi un peu le moyen de n'être pas brave ici. Quand mes hommes sont dans la tranchée, la main crispée sur le fusil, il ne leur viendrait même pas à l'idée de reculer ; ils ne se disent pas qu'ils sont rudement braves de rester là, prêts à bondir ou à voir des casques à pointe surgir en un clin d'œil.

Je ne puis m'empêcher de sourire, en t'entendant me dire que je dois « rayonner ». Tu ne te rends pas bien compte de ce que doit être ici un chef. Tu voudrais sans doute que j'expose à mes hommes en termes brûlants mes idées sur le

patriotisme et l'endurance. Mais ici, en ce qui concerne la guerre, personne ne dit mot. On ne dit même pas : « Suivez-moi bien tous ». C'est tacite, entendu depuis longtemps. Quand mes hommes, dans l'attente d'une attaque, sont impassibles et muets, ils sont merveilleusement au point. Tout ce que je pourrais dire alors ne ferait que troubler cet équilibre qui règne dans les âmes, équilibre établi non pas à la suite de longues spéculations intérieures, ni de beaux discours entendus, mais par l'accoutumance, par une sorte d'adaptation de l'homme au milieu, à sa nouvelle vie. Tout en eux est subconscient, infiniment mêlé : la pensée qu'il faut être là, y rester jusqu'au bout ; l'axiome qu'une tranchée perdue doit être reprise, que l'homme au créneau doit veiller, qu'un ordre d'attaque doit être exécuté ; que, le repos fini, on monte là-haut remplacer les copains.

Tu parles de « remonter les courages » ! Quand ils sont au repos, ils grognent, ils disent : « Quand donc que ça finira? » Dans la tranchée, à trente mètres des Boches, je n'ai jamais rien entendu de pareil, car l'évidence, la puissante réalité est à trente mètres.

Non, ils font tous leur devoir, personne n'a rien à leur dire, et je ne dirai rien. Et puis, tu devrais savoir que le Français a l'esprit de contradiction. Quand il entend de beaux discours, il dit : « C'est des mots ! » et il oppose quelque réalisme qui, faisant contraste, lui paraît faire contradiction. Si je parlais beaucoup, ils ne tarderaient pas à dire que je parle plus que je n'agis, puisque j'en fais bien moins que je n'en dis. Ou bien encore : « Ah ! s'il avait été à Sarrebourg, il verrait ce que c'est ! » Non, il ne faut pas parler aux hommes... Un beau discours coupé par une réflexion plus ou moins spirituelle d'un loustic, et voilà tes hommes qui rient, et voilà de belles pensées blasphémées dans l'esprit de braves gens qui les ont au dedans d'eux-mêmes, mais sans le savoir, et n'en peuvent comprendre l'expression.

Si je regarde autour de moi, je ne vois qu'une catégorie de chefs qui soient « gobés » des troupiers (pardonne-moi le terme : estimé, aimé, ne rendent pas le lien qui unit les hommes aux chefs), ce sont ceux qui en font au moins autant qu'ils en demandent. C'est là la marotte du Français : « Oui — sont-ils

portés à dire — il nous fait rester là, et pendant ce temps-là, il se chauffe les pieds, ou il est à l'abri des balles. »

Le meilleur chef ici est celui qui dort moins que celui de ses hommes dormant le moins, — qui est plus mal vêtu que celui qui a le plus froid, — plus mal nourri que celui qui a le plus faim. Il doit pouvoir répondre à celui qui se plaint de sa souffrance : « Et moi? »

Quand un homme n'ose regarder au créneau, il faut se planter carrément devant. Quand une sentinelle, placée à l'extrémité d'un boyau où gisent trois cervelles, jetées là en un quart d'heure à peine, n'ose observer le terrain, il faut regarder soi-même quelques secondes. Tout cela sans un mot, sans même avoir l'air d'y prendre garde, comme une chose naturelle, afin que le poltron prenne confiance et croie cette chose naturelle. — Des discours ! Je ne leur casse pas les oreilles là-haut ! C'est d'ailleurs l'unique moyen d'être écouté, quand on parle à l'instant où cela est nécessaire.

D'ailleurs, je crois pouvoir te dire que mes hommes m'aiment et auront confiance en moi le jour où je les conduirai à l'assaut.

J'ai surpris une phrase qui m'a fait plaisir dans la bouche d'un poilu : « Eh ben, mon vieux, y a pas à dire, mais le sergent Lobbé, dans la tranchée, il n'a pas « les foies », et puis il fait son boulot. » Je ne demande pas qu'ils pensent autre chose de moi.

14 mars 1915.

A son frère, âgé de dix ans.

Mon petit Paul chéri,

Puisque tu m'as fait la gentillesse, malgré ta flemme, de m'écrire une courte lettre, je te ferai l'honneur, malgré les Boches, de t'envoyer une longue missive. Ta lettre est arrivée ce matin, à l'heure du « Au jus là-dedans ». J'étais crotté, car il avait plu. Ah ! si tu me voyais, mon pauvre petit Paul, maintenant qu'il n'y a plus de neige pour se laver !

Donc, je te disais que les « cuistots » nous apportaient le jus.

. . . . . .

Mon petit Paul, tu me dis que tu as beaucoup de travail ! Tu ne sais pas combien il serait doux à beaucoup de ceux qui sont ici, d'aller « faire des fractions » pendant des heures entières, sur une chaise, sous une lampe et près d'un bon feu. Travaille, mon petit gars, travaille. Tout ce que nous faisons, c'est pour vous. A nous les douleurs dans l'épaule et les crampes dans les jambes, et le sifflement des balles, mais à vous, le travail paisible, pour que la France reste forte. Il faudrait que tu viennes ici pour voir ce que c'est que la patience, et tu ne te découragerais plus devant un problème difficile.

Moi, je suis très heureux de cette vie archi-dure ; j'ai un doigt de pied gelé, les mains engourdies, le nez rouge, et la peau blême comme tout le monde. C'est la lutte, c'est la vie. Ce qui me chagrine, c'est l'idée que ce que nous allons faire pourrait profiter à des paresseux, à des poules mouillées. Ce qui me console, c'est qu'il y aura après nous des êtres forts pour continuer la tâche : il faut que tu sois de ceux-là. Il est temps de t'y prendre, et de bûcher avec acharnement, non seulement pour t'instruire, mais pour te former le caractère et t'endurcir l'âme. Ici, je pense bien souvent à toi, et je suis heureux à l'idée que tu n'auras jamais à attendre les Boches dans une tranchée ; cela me redonne un nouveau courage. Néanmoins, il faudra devenir fort afin d'être, si cela est nécessaire, un bon soldat.

Quand tu regardes la lune, les étoiles dans le ciel clair, dis-toi que je les regarde, et ainsi nos pensées pourront se croiser.

Cette nuit, nous devons attaquer; j'espère que cela ne t'empêchera pas de dormir. Tu vois, tout le monde travaille ; il faut travailler aussi. Ce n'est d'ailleurs pas cela qui peut t'empêcher de jouer et de gagner des billes.

23 mars 1915.

A ses parents.

Le printemps s'annonce bien ; il fait un temps splendide ; les hêtres criblés de balles poussent leurs premiers bourgeons tout près des feuilles mortes qui tremblotent encore sur quel-

ques branches ; les mousses semblent reverdir. Ce matin, sur le parapet, entre un sac de terre et une boîte à grenades, j'ai trouvé une petite fleur, une anémone, je crois ; ce qu'elle doit être effrayée, la pauvre ! Je vous l'envoie, pour que vous la mettiez au calme du Berry.

8 avril 1915.

A ses parents.

Après Fey-en-Haye, Régniéville. Nous voilà devant Reménauville. Mais là, nous n'avons pas eu de chance. Notre bataillon a attaqué deux fois, le dimanche et le lundi de Pâques. Nous avons été arrêtés par le feu des mitrailleuses ; les Boches en avaient posté à tous les coins, c'était un véritable rideau de fer. Les corps dansaient, soulevés comme des pelotes. Puis, nous avons été pris sous un feu violent d'artillerie ; nous étions couverts de shrapnells. Si les Boches avaient eu de l'audace, ils nous auraient fait prisonniers : nos fusils ne marchaient plus. Car tout cela s'est passé dans une boue et sous une pluie épouvantables. Nous sommes restés toute une nuit, jusqu'au jour, à plat ventre dans la boue, puis trois heures sous le feu, terrés dans des trous que nous creusions avec de petits outils, des pierres, des fourchettes, nos doigts. J'ai la peau des mains cuite par la boue, boursouflée ; on dirait un dos de crapaud. Nous avons été trois jours et quatre nuits sans fermer l'œil, et nous n'avions guère à manger que du singe et des biscuits. Une soif terrible. L'artillerie donne quasi sans arrêt. C'est une tempête assourdissante.

Mort aux Boches ! Je les ai vus achever des blessés à coups de crosse, profitant de ce qu'on ne pouvait tirer sur eux. Ils font des feux de salve sur nos brancardiers.

Jamais, jamais, ne leur pardonnez, pas même dans vingt ans, pas même dans cent.

La nuit, c'est sinistre, alors que nous les entendons pousser leurs cris de chouette, cris de ralliement, et que les villages sont en flammes ; on ne peut rien trouver de plus lugubre.

J'ai fait mon devoir partout, en usant de tous mes moyens,

physiques, intellectuels et moraux. Je n'ai rien à me reprocher. Je suis rentré la rage au cœur, et c'est tout. J'espère pourtant que nous en viendrons à bout.

Je suis le plus sale du bataillon. J'ai la même boue sur la figure depuis dix ou douze jours.

13 avril.

A des cousins.

... J'ai eu, dans ces conditions, un jour de Pâques et un lundi de Pâques dont je me souviendrai longtemps, si toutefois cela m'est permis. Jusqu'ici, j'ai eu une veine fantastique : j'ai passé devant des mitrailleuses là où mes voisins sont tombés ; j'ai été visé en tête de ma section et de la compagnie ; un éclat d'obus m'a frappé à la gorge sans même amener une goutte de sang. Après cela, je suis blindé et puis passer partout.

Ici, tout le monde est confiant, sûr du succès. Quand il pleut trop longtemps, ou que nous restons trois jours sans manger, parce que trop près des Boches, il y a un peu de découragement ; mais un rayon de soleil, une soupe froide qui vient de sept kilomètres à l'arrière, cela suffit à remettre en bonne humeur des hommes harassés.

J'ai vu des choses affreuses : les Boches achevant à coups de crosse les blessés qu'ils avaient fait prisonniers dans un petit poste, et tirant sans répit sur les brancardiers qui allaient ramasser nos morts. J'ai vu trois hommes tués les uns après les autres pour ramener un blessé, et malgré cela, le quatrième partait. Il faudra bien venger tout cela...

Du cantonnement. — 21 avril 1915.

A sa sœur.

. . . . . .

Ce que j'ai voulu te dire dans ma dernière lettre au sujet de l'état d'esprit des troupes, c'est que tout ici se faisait très

simplement, avec calme. La qualité maîtresse pour l'instant est le sang-froid, non l'enthousiasme. En général, les minutes précédant l'attaque sont ce qu'il y a de plus silencieux, même de plus morne. Les hommes méritent une forte sympathie plutôt qu'une admiration béate. De même, j'estime qu'il ne faut pas, comme tu l'as fait, s'extasier sur une belle lettre : un capon pourrait en écrire tout autant. Chacun fait son devoir ici d'une manière adaptée à son tempérament, et c'est tout. L'effort est à peu près constant dans toutes les natures.

Nous montons en première ligne ce soir, peut-être à la Croix-Saint-Jean, peut-être au bois d'Ailly, peut-être aux deux successivement.

Ne vous faites pas trop d'illusions sur l'évacuation rapide de Saint-Mihiel par les Allemands. Si cela avait dû se faire vite, ce serait fait maintenant, après le gros effort fourni, mais il y a là de véritables forteresses. Il faut beaucoup, beaucoup de patience. Je t'embrasse très fort.

LUCIEN LOBBÉ

LE RÉGIME FISCAL DE L'ALCOOL

M. Ribot, ministre des Finances, a déposé au nom du gouvernement, le 26 août 1915, un projet de loi « sur le régime de l'alcool » qui a suscité dans le pays un vif intérêt.

Ce projet de loi est essentiellement un projet d'ordre fiscal :

Il supprime le privilège des bouilleurs de cru, c'est-à-dire l'exemption du droit de consommation sur l'alcool dont jouissent actuellement les propriétaires ou fermiers qui distillent, en vue de leur propre consommation, les vins, cidres, poirés, marcs, lies, cerises, prunes et prunelles provenant de leur récolte.

Il porte le taux du droit de consommation de 220 francs à 500 francs par hectolitre d'alcool pur. Il supprime, en même temps, et le droit d'entrée qui frappe l'alcool dans les villes d'au moins 4000 habitants, et les droits d'octroi qui sont perçus par certaines communes, et il attribue à ces dernières, en compensation, une partie du produit de l'impôt d'État.

Il établit une surtaxe de 100 francs par hectolitre d'alcool pur sur les liqueurs, les boissons apéritives autres qu'à base de vin, les vermouths et les vins aromatisés. Il interdit, en outre, l'emploi, pour aromatiser les boissons spiritueuses, des produits chimiques, des plantes et essences contenant de la thuyone, de l'aldéhyde benzoïque, de l'aldéhyde ou des éthers salicyliques, et fixe à 50 centigrammes par litre le maximum de la teneur globale en essences de toutes sortes que pourront avoir les boissons alcooliques.

Par la nature de ses dispositions, le projet récent du gouvernement ne diffère pas des lois qui successivement, dans le passé, ont modifié le régime fiscal de l'alcool. Il en diffère grandement, en revanche, par la pensée qui l'a inspiré. Jusqu'ici, la législation fiscale de l'alcool, comme toute législation fiscale en France comme dans la plupart des pays, n'a guère visé d'autre but que de procurer des ressources au Trésor. C'est pour obtenir un surcroît de ressources que le droit de consommation, qui était de 55 francs par hectolitre d'alcool pur en 1824, après avoir été abaissé un moment à 37 fr. 40, a été porté à 60 francs en 1855, à 90 francs en 1860, à 150 francs en 1871, à 156 fr. 25 en 1873, et à 220 francs en 1900. Grâce à cette politique fiscale, l'État est arrivé à tirer de l'alcool, en 1913, près de 400 millions : 359 millions environ pour les droits de consommation et d'entrée sur les spiritueux de toute nature, 14 millions pour la surtaxe sur les absinthes, amers et similaires, 25 millions pour les droits de consommation et d'entrée sur les vermouths et vins de liqueur. Nous laissons en dehors de ce compte l'impôt de la licence acquitté par les distillateurs, liquoristes, marchands en gros et débitants de boissons alcooliques. Nous laissons également de côté les droits d'octroi, qui ont rapporté aux communes, en 1913, 55 millions.

Telle était la situation à la veille de la guerre. Depuis lors, cette situation a été modifiée par l'interdiction de l'absinthe. En outre de la surtaxe que cette liqueur supportait, la consommation annuelle de l'absinthe représentait une quantité d'alcool pur de 230 000 hectolitres. Il est certain que les sommes ainsi perdues ne seront pas retrouvées intégralement par la substitution que les consommateurs pourront faire à l'absinthe de boissons nouvelles. Le projet de M. Ribot vise à combler le déficit que l'interdiction de l'absinthe a créé dans nos budgets. Le ministre des Finances espère que l'alcool, grâce à la réforme qu'il propose, donnera à l'État 500 millions. Il faut, il est vrai, dédommager les communes à octroi de la perte qu'elles font par la suppression des droits municipaux sur l'alcool. Le projet du gouvernement comporte même une répartition générale entre toutes les communes. C'est, au total, un cinquième du produit du droit

nouveau que le projet du gouvernement leur réserve : si bien que la part de l'État serait réduite à 400 millions, soit à cette même somme que l'État obtenait de l'alcool avant la guerre.

Pour arriver à un tel résultat, on aperçoit aisément qu'il n'était pas besoin de demander une élévation du droit sur l'alcool aussi considérable que celle dont il est question. Peut-être même qu'avec une augmentation plus modérée on obtiendrait un rendement plus fort. Si l'on est allé jusqu'au taux de 500 francs, c'est qu'on a voulu, avant tout, atteindre, par une réforme fiscale, un résultat qui n'a rien de fiscal : la réduction, et une réduction importante de la consommation de bouche de l'alcool.

En 1913, la consommation taxée de l'alcool, laquelle est presque exclusivement une consommation de bouche, a été de 1 675 000 hectolitres. Si l'on tient compte de certaines circonstances qui, cette année-là, ont influé sur la consommation, si l'on tient compte, d'autre part, des conséquences qu'aura l'interdiction de l'absinthe, le ministre des Finances estime que ce chiffre doit être ramené à 1 400 000 hectolitres comme prévision pour une année moyenne. Or il pense que, malgré la suppression du privilège des bouilleurs de cru — lesquels ont distillé, en 1913, environ 220 000 hectolitres d'alcool pur non taxé, et qui continueront à produire de l'alcool, encore qu'en moindre quantité —, le relèvement de l'impôt fera tomber la consommation de bouche à un million d'hectolitres. Ce serait, en somme, une réduction de plus d'un tiers. Ainsi apparaît le vrai caractère de la réforme projetée : elle se place à côté de toutes ces mesures qui ont été prises depuis la guerre pour combattre l'alcoolisme.

Des décisions administratives émanant des autorités soit militaires, soit civiles, ont cherché à défendre contre l'alcool, pendant la durée de la guerre, les soldats, les ouvriers de la défense nationale, les femmes, les enfants, la population entière. On veut que, durant cette période tragique, la France qui se bat, la France qui travaille, la France, dont toutes les énergies doivent être tendues vers le salut et vers la victoire, ne soit point débilitée par l'alcool. Mais on pense, en même temps, aux lendemains de la guerre, à l'avenir de la nation.

Là, l'intervention du législateur est nécessaire. Il a voté la loi qui proscrit l'absinthe, la plus funeste des liqueurs alcooliques. Tout dernièrement, il a voté une autre loi qui, en interdisant d'ouvrir de nouveaux établissements pour la vente des spiritueux, en ne permettant la translation des débits existants que dans un rayon de cent cinquante mètres, en déclarant que tout débit qui a cessé d'exister depuis plus d'un an est considéré comme supprimé, aura pour effet, non seulement d'enrayer la multiplication des cabarets, mais d'amener la diminution progressive de leur nombre.

Le projet de loi sur le régime de l'alcool vise à compléter les deux lois précédentes. Certes, le moyen qui consiste, pour réduire les ravages de l'alcool, à mettre ce dernier à un très haut prix n'est pas sans soulever une objection. Il se trouvera sans doute des alcooliques possédés à ce point par leur vice, que le coût accru de celui-ci ne leur sera nullement une raison de se modérer : pour de telles gens, l'élévation du droit n'aura d'autre effet que d'entraîner une dépense plus forte. Mais d'autres buveurs seront plus sages ; beaucoup seront retenus sur la pente qui peu à peu conduit à la déchéance physique et morale. En somme, une réforme qui, si elle est accomplie, doit avoir pour conséquence immédiate de faire boire chaque année dans notre pays un demi-million d'hectolitres d'alcool en moins apparaît comme n'étant ni moins efficace ni moins heureuse que les autres réformes inspirées par la même préoccupation.

*
* *

Le projet de loi concernant le régime fiscal de l'alcool aura-t-il, devant le Parlement, le même succès qu'ont eu les projets concernant l'interdiction de l'absinthe et la limitation des débits de boissons? Ce qu'on peut dire à coup sûr, c'est que le succès sera moins facile : car le problème qu'il s'agit d'aborder est plus complexe que les problèmes précédents ; les intérêts qu'il concerne sont plus considérables, plus nombreux et plus divers.

L'interdiction de l'absinthe, si nous mettons à part le désa-

grément qu'elle pouvait causer aux buveurs accoutumés à cette liqueur, atteignait, dans l'ordre de la production, une industrie spéciale, où un nombre relativement petit de personnes étaient engagées, et elle ne causait qu'un tort restreint aux débitants. La limitation des débits de boissons ne donnera ses effets qu'à la longue ; et d'ailleurs, elle est à l'avantage de ceux qui exploitent actuellement des débits, puisqu'elle les protège contre la multiplication de la concurrence. Mais une réforme fiscale comme celle qu'on projette est destinée à entraîner immédiatement de grandes conséquences ; et par elle, c'est-à-dire par les dispositions du texte proposé comme par les discussions que ce texte ne manquera pas de soulever, il n'est presque point d'intérêts, parmi ceux qui sont liés à l'alcool, qui ne soient touchés ou mis en question.

Est-il nécessaire de donner un tableau de ces intérêts de toutes sortes qui se rattachent à l'alcool? On le ferait difficilement complet. Même incomplet, même sommaire, il demeure édifiant. Si l'on se place, d'abord, au point de vue de la production, on voit que l'alcool, en France, est obtenu avec un grand nombre de matières premières. On distille des betteraves, des mélasses, des grains et des matières farineuses — orge, seigle, avoine, maïs, riz, manioc — ; on distille, d'autre part, des vins, cidres et poirés, des marcs et des lies, et des fruits de toutes sortes, notamment des cerises, prunes et prunelles. La distillation est faite, pour ce qui est des alcools dits industriels, en majeure partie dans des usines importantes, mais en partie aussi dans des distilleries modestes, qui ne sont à l'ordinaire que des annexes des exploitations agricoles d'où sont tirées les matières premières traitées, en l'espèce des betteraves. La fabrication des alcools dits naturels est l'œuvre, en général, de distillateurs ou de bouilleurs qui ne produisent que de petites quantités ; la plus grande partie de ces alcools proviennent de la distillation actuellement non contrôlée des bouilleurs de cru. Ajoutons que l'alcool ne va pas toujours à la consommation tel qu'il sort de la distillerie, ou de l'usine de rectification. S'il s'agit de la consommation de bouche, on sait qu'une portion notable de l'alcool qu'elle emploie est absorbée sous la forme de liqueurs, c'est-à-dire de boissons dont l'alcool ne représente qu'un élément. Quant

à l'alcool employé dans l'industrie, il n'y va, le plus souvent, qu'après avoir subi l'opération de la dénaturation.

Le commerce de l'alcool faisait vivre, en 1913, 32 409 marchands en gros, et 482 704 débitants; marchands en gros et débitants ne sont pas, en outre, sans occuper du monde dans leurs entrepôts ou leurs boutiques.

La consommation de l'alcool, enfin, intéresse non seulement les buveurs, mais tous ceux qui se servent de l'alcool pour s'éclairer ou se chauffer, les industries qui utilisent l'alcool comme moyen de produire de la force motrice, et quantité d'industries spéciales — fabrication des vernis, du collodion, de matières plastiques diverses, d'explosifs, industrie de la soie artificielle, industries chimiques et pharmaceutiques, fabrication de produits pour l'hygiène et la toilette, parfumerie —, sans oublier les usages scientifiques.

Soit que l'on considère le montant des transactions auxquelles l'alcool donne lieu, soit que l'on considère le nombre des personnes qui participent à ces transactions, ou que l'aménagement du régime de l'alcool ne saurait laisser indifférentes, on voit de suite combien tout remaniement un peu sérieux de ce régime est une grosse affaire. L'alcool de bouche consommé par les buveurs représente pour ceux-ci une dépense annuelle d'un milliard et demi de francs. Et quelles armées formidables que les bouilleurs de cru et les débitants, ces derniers approchant du demi-million, ceux-là dépassant le million !

Quand il s'agit de toucher à des intérêts particuliers aussi vastes que ceux qui viennent d'être indiqués, on ne peut manquer de se heurter à de graves difficultés. Et ce n'est pas seulement parce qu'ils ne s'accordent pas tous avec l'intérêt général ; c'est aussi parce qu'il existe entre eux de nombreux conflits. Il y a conflit, par exemple, entre les producteurs des alcools dits industriels et ceux des alcools dits naturels. Arguant de différences de qualité, voire de différences essentielles qui existeraient entre les deux catégories d'alcools, invoquant même l'intérêt social, et rappelant que c'est le prix de revient peu élevé des alcools d'industrie qui a eu pour conséquence le développement de la production et la propagation de l'alcoolisme, les producteurs d'alcools naturels, et

particulièrement les viticulteurs, ne cessent de réclamer en faveur de leurs produits des mesures de protection, telles que l'interdiction de l'emploi des alcools d'industrie pour la consommation de bouche, ou l'établissement d'un régime fiscal différentiel qui avantagerait, d'une manière ou de l'autre, les alcools naturels.

Parmi ces intérêts de toutes sortes qui s'agitent autour du problème de l'alcool, il en est d'importants que la réforme projetée aurait pour effet de léser, si l'on ne prenait des précautions appropriées, et qui méritent, cependant, d'être sauvegardés.

On se propose de réduire la consommation de l'alcool comme boisson d'un demi-million d'hectolitres par an environ. C'est une réduction à peu près égale qu'il y a lieu d'escompter dans la production des alcools industriels. Et comme cette production résulte pour la plus grande partie de la distillation de la betterave — en 1913, sur 2 595 403 hectolitres d'alcool industriel produits, 1 559 640 avaient cette provenance —, ce serait là un coup des plus sérieux porté à la culture betteravière. Or la culture de la betterave représente, dans notre agriculture, un élément de prospérité des plus précieux, et un très utile facteur de progrès. Faisant partie d'un système d'assolement, cette culture, par les travaux qu'elle oblige à exécuter, par les engrais qu'elle oblige à employer, permet d'obtenir pour la culture de céréales qui lui succède des rendements élevés ; avec elle se propagent les méthodes qui rendent la production agricole intensive. Et il ne faut pas oublier que les résidus de la distillation de la betterave, servant à engraisser le bétail, procurent aux cultivateurs, directement et indirectement, d'autres profits encore.

Pour empêcher que la réduction de la consommation de bouche de l'alcool ne fasse tort à l'agriculture, il faut compenser cette réduction par une extension équivalente donnée aux usages industriels. A l'exception des quantités d'alcool assez faibles que demandent certaines industries telles que la parfumerie, c'est après avoir subi l'opération de la dénaturation que l'alcool est utilisé pour les emplois industriels : on peut, grâce à la dénaturation, le dispenser des droits qui en élèvent formi-

dablement le coût sans craindre qu'il n'aille à la consommation de bouche. Or, en 1913, la quantité d'alcool soumise à la dénaturation s'est montée à 724 249 hectolitres. Il faudrait arriver presque à doubler cette quantité. Et il faudrait y arriver aussi vite que possible. A la vérité, les emplois industriels se développent d'une façon continue et assez rapide, puisque en 1903 la quantité des alcools soumis à la dénaturation n'était encore que de 374 598 hectolitres. Mais il s'agirait, cette fois, de leur faire réaliser un bond, et presque un bond soudain.

Comment un tel résultat peut-il être obtenu? Deux causes ralentissent en France le développement de la consommation industrielle de l'alcool. La première est le prix trop élevé de celui-ci, qui l'empêche de concurrencer véritablement — dans l'éclairage, le chauffage et surtout la production de la force motrice — le pétrole, l'essence et le benzol. La deuxième, qui n'est peut-être pas la moins importante, est l'instabilité de ce même prix. La cotation moyenne de l'alcool de Bourse à 90° était de 28 francs en 1901, de 31 francs en 1902 ; elle se tenait entre 41 francs et 45 de 1903 à 1909 ; elle montait à 52 francs en 1910, à 59 en 1911 et 1912, pour redescendre à 42 francs en 1913. Et ce sont là les cotations moyennes annuelles; mais chaque année on assiste à des fluctuations énormes, et qui souvent, étant dues à la spéculation, ont une allure déconcertante. On comprend aisément que les industriels hésitent à monter des exploitations où ils emploieraient comme matière première un produit dont les cours sont si capricieux.

En Allemagne, si la quantité d'alcool que l'on a dénaturée dans l'exercice 1912-1913, s'est élevée à 1 378 400 hectolitres, c'est en partie parce que le prix de l'alcool est plus stable dans ce pays que chez nous : et cette stabilité est due à l'action du vaste groupement constitué par les distillateurs sous le nom de *Société centrale pour la vente de l'alcool.*

Notre législation, la mentalité commune des producteurs français ne permettent guère d'espérer que la même méthode puisse être appliquée avec succès dans notre pays. Ce que la *Centrale* fait en Allemagne, l'État seul, en France, peut l'entreprendre. Le ministre des Finances l'a compris, et c'est

pourquoi il n'a pas hésité à proposer que le monopole de la dénaturation fût donné à l'État, en spécifiant, dans le texte même de son projet, que le prix de vente de l'alcool dénaturé serait fixé de cinq en cinq ans par des décrets rendus sur sa proposition.

Il fallait sauvegarder certains intérêts atteints par les dispositions essentielles du projet gouvernemental : on a pris soin de le faire. Il est d'autres intérêts que touchent ces mêmes dispositions, et pour lesquels il n'était ni nécessaire, ni possible d'agir de même. De la part de ceux-là, il convient de s'attendre à des résistances.

La résistance la plus forte, on la rencontrera chez les bouilleurs de cru, dont on veut supprimer le privilège, du moins chez une partie d'entre eux. Le privilège des bouilleurs de cru n'est pas, dans notre législation fiscale, une institution aussi vieille que sont portés à croire beaucoup de ceux qui en jouissent. L'ancien régime ne l'a pas connu. C'est dans des lois de 1806 et de 1808 qu'on peut en chercher l'origine. C'est dans la loi du 20 juillet 1837 que l'on trouve pour la première fois la définition légale du bouilleur de cru, et que le privilège prend sa signification définitive : dispense de la licence et de l'exercice, faculté accordée au récoltant d'employer en franchise, pour sa consommation personnelle et familiale, l'alcool provenant de sa récolte. Et depuis lors, à deux reprises, de 1872 à 1875, de 1900 à 1906, le privilège des bouilleurs de cru a été, sinon totalement supprimé, du moins très sévèrement réduit et réglementé.

Il convient de noter, d'autre part, que c'est depuis peu de temps que le nombre des bouilleurs de cru est devenu considérable. Ce nombre, en 1869, n'atteignait pas 91 000 ; et les bouilleurs de cru, à cette date, étaient presque tous groupés dans un petit nombre de départements : les départements de l'Est, ceux de la Bourgogne, les deux Charentes, le Gers, le groupe normand des départements du Calvados, de l'Eure et de l'Orne. Mais depuis quarante-cinq ans, quelle formidable extension ! Le nombre des bouilleurs de cru, de 91 000 en 1869, passe à 360 000 en 1875, à 957 000 en 1895, à 1 070 000 en 1913. Dans le groupe des onze départements gros produc-

teurs de cidre, ils étaient 8 255 en 1869, 321 605 en 1913. Pour le Calvados, l'Eure et l'Orne, les chiffres de 1869 — 5 000, 1 800 et 1 260 — sont devenus 26 993, 34 000 et 37 000. De ces trois départements, la pratique de la distillation libre a fait tache d'huile vers les départements voisins de la Haute-Normandie, puis de la Bretagne. La Sarthe, par exemple, qui n'avait pas un seul bouilleur en 1869, en avait 6 013 en 1875, 22 629 en 1895, 58 040 en 1913. Le Morbihan, en 1875 encore, n'en avait point ; il en comptait 983 en 1895, 11 241 en 1913 : année par année, on y peut voir se développer l'invasion de l'alambic. Et des constatations analogues peuvent être faites dans d'autres régions du territoire : la région qui comprend les quatre départements voisins de l'Indre, de l'Indre-et-Loire, de la Vienne et de Maine-et-Loire comptait 25 bouilleurs en 1869, 109 000 en 1913 ; le groupe de l'Ardèche, de la Drôme et de l'Isère en avait 93 en 1869, 64 281 en 1913.

L'exercice du privilège, au reste, se présente, selon les provinces, sous des aspects assez divers. Il y a, par exemple, la Normandie, qui distille ses cidres, où l'on trouve beaucoup de gros bouilleurs, et où le privilège a des conséquences particulièrement fâcheuses tant au point de vue du tort qui est fait au fisc qu'au point de vue, plus important encore, de la propagation de l'alcoolisme. Il y a le Languedoc et la vallée de la Garonne, où l'on rencontre des viticulteurs distillant par grandes quantités les vins et marcs de leur récolte. Puis il y a les provinces de la Loire, du Centre et de l'Est, où dominent les petits propriétaires qui distillent soit des marcs, soit des fruits, et qui se constituent ainsi, chaque année, une provision d'un certain nombre de bouteilles d'eau-de-vie pour leur consommation de bouche, en même temps que pour des usages vétérinaires, sans qu'il résulte de là beaucoup de dommage pour le fisc, ni apparemment pour la race.

Mais que l'exercice du privilège soit ancien ou récent, et dans quelques conditions, pour quelques fins qu'il ait lieu, les bouilleurs de cru, d'une manière très générale, sont également attachés à l'exemption dont ils jouissent. Les uns entendent ne pas être frustrés des bénéfices frauduleux que leur procure la vente de leur eau-de-vie. Les autres trouvent à la fois leur avantage et leur plaisir à disposer d'un peu d'eau-

de-vie pour laquelle ils n'ont pas payé de droits, qu'ils ont fabriquée eux-mêmes avec leur récolte, et qu'ils boiront à l'occasion en compagnie d'amis, ou qu'ils emploieront pour soigner leurs bêtes. Tous tant qu'ils sont, ils ont une égale horreur de l'exercice, c'est-à-dire de l'ingérence du fisc dans leurs affaires. Tous, ils considèrent que c'est pour eux un droit de traiter leur récolte à leur guise, sans que l'administration ait de comptes à leur demander. Que cette dernière conception soit insoutenable, il est à peine besoin de le démontrer. L'impôt sur l'alcool étant une taxe de consommation, toute consommation d'alcool doit y être soumise, celle que le propriétaire fait lui-même de l'eau-de-vie de son cru au même titre que celle du buveur dans un cabaret. Et quand même l'impôt aurait un autre caractère, l'exemption dont bénéficient les bouilleurs de cru n'en constituerait pas davantage un droit naturel. La théorie qui rendrait l'agriculteur maître absolu de sa récolte, et qui interdirait à l'État d'édicter aucune prescription concernant celle-ci, de frapper d'aucune taxe cette récolte elle-même, ou les produits qui s'en peuvent tirer, est renversée par des précédents innombrables, qui se présentent à tous les esprits ; elle méconnaît une nécessité impérieuse ; elle est destructrice du droit fiscal, et du droit public en général. Si l'État a besoin, pour une raison ou pour une autre, de réclamer l'impôt sur l'alcool aux bouilleurs de cru, il n'est point de principe derrière lequel ceux-ci puissent se retrancher.

L'exemption des bouilleurs de cru est bien un privilège ; et ce n'est pas seulement parce qu'elle est un privilège, en d'autres termes, parce qu'elle avantage indûment une certaine catégorie de citoyens, qu'il y a lieu de le faire disparaître. D'autres raisons, plus fortes, semble-t-il, rendent cette suppression nécessaire. Le privilège des bouilleurs de cru est un des facteurs qui répandent et développent l'alcoolisme. Il n'en est pas également ainsi, nous avons eu soin de le dire, dans toutes les régions où il s'exerce. Mais il y a trop de départements où le privilège contribue aux ravages que fait l'alcool. Et dans certains d'entre eux, le mal a pris des proportions dont sont épouvantés les observateurs impartiaux. En vain a-t-on parfois répondu que, les départements en

question étant ceux où la consommation taxée de l'alcool est le plus élevée, il n'y a pas lieu d'accuser le privilège de l'intensité avec laquelle l'alcoolisme y sévit. Une consommation taxée exceptionnellement forte n'exclut pas, malheureusement, une consommation en franchise très forte elle aussi; et il est permis de penser que cette dernière a donné naissance à l'autre. Dans une contrée où l'on trouve partout, en abondance, de l'eau-de-vie qui n'a pas eu de droits à payer, on contractera plus aisément qu'ailleurs l'habitude des boissons alcooliques, habitude qu'il faudra satisfaire ensuite, à défaut d'alcool de cru, avec des alcools taxés. Et l'accoutumance, dans une pareille contrée, sera générale : elle se fera non seulement pour les propriétaires ou les fermiers récoltants eux-mêmes, mais pour les ouvriers qu'ils emploient, et auxquels ils donneront naturellement de l'eau-de-vie comme supplément de salaire, pour les clients de toutes sortes des débits clandestins qu'ils sont amenés à tenir; elle se fera encore à l'intérieur des familles — et c'est là ce qu'il y a de plus funeste — pour les femmes et pour les enfants.

A côté de l'intérêt social, il y a l'intérêt fiscal. Le privilège des bouilleurs de cru prive le Trésor de recettes qui ne sont pas négligeables. S'il n'eût pas existé, les bouilleurs de cru n'auraient sans doute pas distillé 220 000 hectolitres d'alcool pur en 1913 ; même en faisant subir à cette quantité une certaine réduction, c'est 30 millions de plus, peut-être, que le fisc eût encaissé. Mais voici qu'on se propose de porter le droit sur l'alcool de 220 francs à 500 francs par hectolitre. Ainsi, le litre d'eau-de-vie à 50° obtenu par le bouilleur de cru échapperait, non plus à 1 fr. 10 de droit, mais à 2 fr. 50. Quelle prime énorme à la fraude! Si on la laisse subsister, il n'y a pas de doute que la distillation des bouilleurs de cru prendra un développement inouï : malgré toute l'activité, toute la rigueur que l'administration des contributions indirectes pourra déployer, cette distillation fera une concurrence des plus sérieuses à la distillation taxée. Dès lors, les résultats financiers que l'on escomptait se trouvent gravement compromis. Mais en même temps se trouve compromis, de la manière la plus sérieuse, le résultat qu'on visait en ce qui concerne la réduction de la

consommation de l'alcool comme boisson : c'est l'échec complet de la réforme.

Le projet du gouvernement, nous l'avons dit, supprime le privilège des bouilleurs de cru. Ceux-ci, désormais, devront acquitter le droit sur l'alcool qu'ils produisent. Pour ce qui est des conditions de la fabrication, et de la surveillance nécessaire de cette fabrication, le projet permet que la distillation ait lieu au domicile du bouilleur — lequel devrait, bien entendu, dans ce cas, subir l'exercice —, sous réserve qu'il soumettra à la prise en charge une quantité minima de 200 litres d'alcool pur par campagne, ou qu'il paiera les droits sur la différence. Faute d'accepter cette condition, la distillation ne pourra être pratiquée que dans des ateliers publics, ou bien encore dans des ateliers coopératifs ou syndicaux.

Ce changement de régime sera certainement combattu par une partie des bouilleurs de cru, lesquels se cantonneront dans la défense intransigeante de leur statut actuel. Mais d'autres ne demeureront pas insensibles aux considérations d'intérêt général qui exigent la suppression du privilège. Et il y en aura beaucoup sans doute qui comprendront que le privilège ne peut pas manquer de disparaître, sinon tout de suite, du moins dès le lendemain de la guerre. Imaginons un moment que le Parlement repousse la réforme proposée par le gouvernement. Quand la guerre aura pris fin, il faudra songer au rétablissement de nos finances. Déjà, à la veille de la grande crise que nous traversons, il manquait à notre budget, pour en assurer l'équilibre, pas loin d'un milliard de ressources annuelles. Demain, nous aurons à faire face à des charges prodigieusement accrues : il faudra supporter le poids des annuités correspondant aux emprunts nécessités par les dépenses du temps de guerre ; il faudra réparer les dommages causés par l'ennemi ; il faudra payer les pensions des soldats blessés et des veuves. N'essayons pas de chiffrer, même approximativement, les budgets prochains. Ce que tout le monde comprend, c'est que des sacrifices, des efforts sans précédents devront être demandés aux contribuables de toutes catégories. Comment penser, envisageant cette perspective, que certains citoyens pourront alors continuer à être exemptés du droit frappant un produit comme l'alcool?

Les bouilleurs de cru avisés se résigneront à l'inévitable. Ils estimeront même que les circonstances présentes leur sont favorables, en ce sens que, permettant d'étudier à loisir les modalités de la réforme de l'alcool, elles leur donnent la possibilité d'obtenir que la suppression du privilège comporte des tempéraments et des compensations.

On n'admettra sans doute pas la thèse de ceux qui voudraient que les alcools dits naturels fussent seuls admis à servir pour la consommation de bouche. On rejettera sans doute aussi, sous quelque forme qu'elle se présente, l'idée d'un régime différentiel qui serait institué en faveur de ces mêmes alcools naturels. Il est malaisé de prévoir si l'on voudra allouer aux bouilleurs de cru la franchise pour une petite quantité d'alcool : une telle allocation ne provoquerait guère de fraude, étant donné que tous les bouilleurs seront exercés ; mais elle pourrait, vu l'élévation du droit nouveau, soustraire à l'impôt d'assez grandes quantités d'alcool; et l'idée de la consommation familiale de l'alcool choque beaucoup d'esprits. En revanche, le projet du gouvernement accorde aux bouilleurs de cru, pendant dix ans, un dégrèvement foncier. Et il est plus que probable que l'on voudra donner aux alcools naturels, et à toutes les boissons qui sont fabriquées exclusivement avec des alcools de cette sorte, le bénéfice d'une marque distinctive qui les fera reconnaître des consommateurs, et grâce à laquelle ils pourront s'écouler dans de meilleures conditions.

La réforme projetée se heurtera à des résistances. La discussion, d'autre part, en sera compliquée par la question du monopole. Le gouvernement propose de donner à l'État le monopole de la dénaturation : c'est là, on l'a vu, un complément nécessaire du projet qu'il a conçu. Certains voudraient un monopole plus étendu.

Le monopole de l'alcool peut être compris de bien des manières. Il est, toutefois, des applications de l'idée du monopole qui ne comptent guère de partisans, et qui n'ont point de chances d'être adoptées. On ne peut pas songer à charger l'État de la fabrication des alcools naturels. La diversité des matières premières avec lesquelles ces alcools sont obtenus,

le fait qu'elles sont produites souvent dans de petites exploitations, l'existence, parmi les alcools naturels, de produits de qualité qui doivent leur prix soit au cru, soit aux procédés spéciaux employés pour leur fabrication, obligent à écarter une telle idée. Et l'on ne voit pas, non plus, l'État se substituant aux liquoristes pour fabriquer la variété infinie des produits que ceux-ci offrent à la consommation.

Le monopole de la vente soulève des objections qui ne sont pas moins sérieuses. Comment fonctionnerait-il? Les débitants actuels seront-ils remplacés par des agents de l'État, lesquels serviraient les spiritueux aux consommateurs moyennant une rétribution fixe que l'État leur assurerait, ou plutôt moyennant une remise sur la vente? Laissera-t-on les débitants continuer leur commerce, mais en s'approvisionnant de leur marchandise chez l'État? Des systèmes divers peuvent être imaginés. Mais est-il possible d'exproprier un demi-million de débitants, ou de réduire leurs bénéfices par les conditions nouvelles dans lesquelles on les obligerait à exercer leur commerce, sans les indemniser? Et si on doit les indemniser, c'est une opération énorme dans laquelle on s'engage. On peut être certain que cette opération ne sera pas entreprise.

Le monopole auquel on s'attache, en sus de celui de la dénaturation, proposé par le gouvernement, est le monopole de la distillation et de la rectification des alcools d'industrie. Encore les partisans de ce monopole admettent-ils généralement qu'à côté des usines de distillation et de rectification de l'État, il y aura lieu de laisser subsister comme usines privées les distilleries agricoles mettant en œuvre des betteraves. L'État ne saurait, en effet, faire marcher ces distilleries : on ne le voit pas s'installant dans les exploitations agricoles dont elles font partie intégrante. Il importe, cependant, qu'elles ne disparaissent pas : car elles distillent des betteraves que la difficulté des transports ne permettrait pas, souvent, d'envoyer aux grandes usines, et ainsi, leur suppression aurait à coup sûr des conséquences fâcheuses pour l'agriculture.

Du monopole ainsi défini, que faut-il penser? Il n'est guère à attendre qu'il procure des bénéfices à l'État. Quand on aura indemnisé les propriétaires des usines rachetées ou fermées par l'État, il ne pourrait y avoir de bénéfices pour celui-ci

qu'autant qu'il fabriquerait dans des conditions plus économiques ; et une telle hypothèse apparaît comme peu vraisemblable. Dira-t-on que l'État distillateur aura plus de souci que l'industrie privée de la bonne qualité de ses produits? Mais les alcools industriels, en général, ne sont livrés à la consommation de bouche qu'après avoir été sévèrement rectifiés ; et si quelques précautions supplémentaires étaient vraiment nécessaires au point de vue du contrôle hygiénique des alcools, il ne serait point si malaisé d'y recourir dans le régime actuel.

D'autre part, on ne saurait contester que le fonctionnement du monopole de la fabrication mettra l'État aux prises avec de sérieuses difficultés. Comme acheteur de matières premières, il aura affaire à des producteurs dont les intérêts, en un sens, sont divergents, ne serait-ce qu'en raison de la diversité de ces matières, et qu'il lui faudra, en conséquence, départager, mais qui se trouveront d'accord pour lui interdire d'aller chercher à l'étranger, en cas de besoin, un complément d'approvisionnement, comme aussi pour le pousser à produire beaucoup, et pour exiger de lui des prix rémunérateurs. Et s'il cède à cette dernière exigence vis-à-vis des producteurs de betteraves, par exemple, il portera tort à l'industrie sucrière, laquelle ne se fera pas faute de réclamer. Comme vendeur d'alcool industriel, l'État sera en concurrence avec les producteurs d'alcools naturels : nouvelle source de difficultés, et qui ne seront pas petites ! Il aura même à vendre toute une série de sous-produits que donne la distillation ; et par là encore, il entrera en concurrence avec de multiples industries.

Il est hors de doute, néanmoins, que le monopole dont nous parlons, compte, à cette heure, de nombreux partisans. Laissons de côté ceux qui, en se prononçant pour lui, obéissent à une pensée d'obstruction, et cherchent à rendre plus malaisé le succès d'une réforme à laquelle ils sont hostiles. Les partisans sincères du monopole se recrutent de divers côtés.

Il y a, en premier lieu, les socialistes, attachés par doctrine à l'idée du monopole.

Il y a ensuite, ceux qui, en présence des conflits d'intérêts auxquels l'alcool donne lieu, comptent que l'État, fabriquant l'une des deux grandes sortes d'alcool, pourra exercer sur ces conflits une action modératrice. Ceux-là, d'ailleurs, peuvent

être des gens désintéressés. Mais ce sont aussi, pour partie, des gens engagés dans les conflits en question : tels ces défenseurs de la viticulture méridionale qui, demandant l'institution du monopole, nous avertissent aussitôt que l'État producteur de l'alcool d'industrie devra vendre celui-ci un prix triple du prix de revient, afin de faciliter l'écoulement des alcools naturels.

Enfin, il est beaucoup de bouilleurs de cru qui, comprenant que leur privilège va disparaître, exigent l'expropriation des usines où l'on fabrique les alcools d'industrie, comme contrepartie de la mesure qui les atteint eux-mêmes ; cela, d'ailleurs, sans se demander si les deux mesures se font bien pendant, et si les distillateurs de betteraves, de mélasses et de grains, subiront vraiment un préjudice du fait de l'expropriation dont il s'agit.

Déjà la commission de la législation fiscale de la Chambre, chargée d'examiner le projet gouvernemental, s'est prononcée pour le monopole de la fabrication des alcools d'industrie. La même thèse triomphera-t-elle devant la Chambre? Le Sénat acceptera-t-il de s'y rallier? Il est malaisé de faire des prévisions. Au reste, cette question du monopole n'est pas seulement une question incidente, elle est aussi une question secondaire. Ceux qui s'attachent aux dispositions essentielles de la réforme projetée, ceux qui gardent les yeux fixés sur l'objet qu'elle vise, ceux-là sans doute se décideront, dans le débat du monopole, d'après l'opinion qu'ils se seront faite de l'influence de leur décision sur le succès plus ou moins heureux, sur l'aboutissement plus ou moins prompt de la réforme.

*
* *

Malgré les résistances qu'elle provoquera, les débats qui se grefferont sur elle, et les amendements qui pourront y être introduits, on peut prévoir que la réforme fiscale de l'alcool proposée par le gouvernement, avec plus ou moins de rapidité, triomphera dans ce qu'elle a d'essentiel.

Elle triomphera, parce qu'il est clair que l'opinion publique, non seulement l'approuve, mais y prend un vif intérêt. Nous

n'invoquerons pas, à ce propos, les manifestations auxquelles ont pu se livrer des corps, des assemblées, des groupements qui depuis longtemps avaient pris nettement position contre l'alcoolisme. Ce qui est beaucoup plus significatif, et qui doit inspirer confiance dans l'issue de l'affaire, c'est l'attitude de certains milieux de la part desquels on eût pu s'attendre à une opposition déclarée. On a vu les conseils généraux de départements où les bouilleurs de cru sont très nombreux, réclamer en termes pressants, par des votes presque unanimes, l'abolition du privilège; et, là même où l'on élève la voix en faveur des bouilleurs de cru, c'est souvent avec une réserve qu'il faut noter, et pour demander qu'on use envers eux de ménagements. D'autre part, les représentants les plus autorisés de la corporation des débitants ont donné leur adhésion aux dispositions fondamentales du projet du gouvernement.

Pourquoi le projet en question obtient-il cet accueil, qu'il n'eût certainement pas eu en d'autres temps? Parce que la France est en guerre, et que cette guerre qui nous a été imposée, cette guerre qui coûte au pays tant de sang, tant d'argent, a eu du moins l'heureux effet de donner à tous les Français un vif sentiment des grands intérêts nationaux, de subordonner à ces intérêts les intérêts régionaux, professionnels, particuliers, auxquels trop souvent les autres étaient sacrifiés.

Notre pays, d'ailleurs, n'est pas le seul qui offre un pareil spectacle. Et en ce qui concerne spécialement l'alcool, un exemple magnifique nous a été donné par la Russie. Là, avant la guerre, l'État avait le monopole de la vente de l'alcool. Et tout d'un coup, dès le début de la guerre, la volonté de l'empereur a supprimé les débits et magasins où cette vente avait lieu. Fait assurément unique dans l'histoire : un État renonçant soudain à une source de revenus qui, dernièrement, lui rapportait net 651 millions de roubles, soit 1 736 millions de francs dans une année ! Et le peuple approuve son souverain, le suppliant de rendre définitive la mesure de salut. Et déjà, malgré la dureté des temps, les effets bienfaisants de cette révolution — car c'en est une — éclatent aux yeux en mille manières. L'épargne populaire prend un développement surprenant. Et le ministre des Finances a pu dire, dans un discours prononcé à la Douma le 19 juillet-1er août 1915 :

On ne reconnaît plus les villages; le chômage a diminué dans les fabriques et la puissance de travail a augmenté chez l'ouvrier; dans les familles où souvent l'ivrognerie provoquait les conséquences les plus terribles, on respire librement; la criminalité a diminué, et un changement profond se manifeste dans la psychologie du peuple.

Nous ne sommes point en Russie. Nous avons d'autres institutions que nos alliés, une autre mentalité également ; et puis, chez nous, le problème de l'alcool est beaucoup moins simple que dans l'empire des tsars. Il ne peut être question en France de proscrire l'alcool tout d'un coup, et complètement. Ce que l'opinion publique exige, c'est que, sans recourir à ce moyen extrême, la lutte contre l'alcoolisme, du moins, soit menée vigoureusement, et que l'on cherche de toutes les manières à restreindre les ravages du fléau. L'interdiction s'impose pour les boissons les plus nocives. Par ailleurs, il faut s'efforcer de prémunir les gens contre la tentation par un travail méthodique et soutenu d'éducation ; il faut tâcher de les en détourner en améliorant les conditions du logement pour les classes populaires ; il faut éloigner d'eux cette tentation, la rendre moins fréquente en empêchant le pullulement des débits ; il faut, enfin, la contrebalancer par le haut prix où l'alcool sera porté.

Tel est le programme autour duquel on se rallie de partout, et dont le dernier article, qui nous a particulièrement occupés, n'est pas, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire, le moins important. Ce programme est en voie d'exécution ; c'est un devoir patriotique de travailler à ce qu'il soit entièrement réalisé.

Dans les statistiques internationales, la France occupe, pour la consommation des boissons alcooliques distillées, un rang qu'on ne nous envie pas. Cette consommation, en 1912, était, par tête d'habitant, de 3 l.,86 en France, alors qu'elle était seulement de 2 l.,90 en Allemagne, de 2 l.,72 aux États-Unis, de 1 l.,76 dans le Royaume-Uni.

Mais pour tirer de ces chiffres les enseignements qui doivent s'en dégager, ce n'est pas assez de les considérer en eux-mêmes. Ce que nous ne devons pas perdre de vue, c'est que les pays avec lesquels nous sommes en concurrence sont dans une situation démographique tout autre que la nôtre. Ces pays ont une

population supérieure à celle de la France, et leur population, grâce à un taux de natalité suffisamment élevé, ou grâce à une immigration abondante, augmente d'une façon soit rapide, soit tout au moins normale. La France, avant la guerre, manquait déjà d'hommes. Elle en manquera, hélas, plus encore quand la paix sera revenue. Il faudra alors, si nous ne voulons pas, après avoir joué dans la crise mondiale un rôle si grand, descendre par une pente insensible, mais fatale, au rang de puissance secondaire, faire tous nos efforts afin d'atténuer cette infériorité. Mais en même temps qu'on travaillera à peupler la France, et parce qu'elle n'est pas assez peuplée, il faudra donner à ses enfants, à tous ceux qui vivent sur son territoire, le maximum de valeur. Comment permettre, dès lors, que l'alcoolisme continue son œuvre funeste, dégradant de toutes manières ceux qui s'y abandonnent, abaissant la productivité de leur travail, exerçant son influence désastreuse sur la race?

La lutte contre l'alcoolisme, pour d'autres peuples, est un facteur de progrès. Chez nous, elle répond proprement à une nécessité vitale. Et c'est parce qu'on le sent de mieux en mieux qu'on peut avoir confiance dans le sort réservé à la réforme du régime fiscal de l'alcool.

ADOLPHE LANDRY

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.